
THE LIBRARY OF CONGRESS
1800

HÉLIOGABALE,

OU

ESQUISSE MORALE

DE LA

DISSOLUTION ROMAINE

SOUS LES EMPEREURS.

Sous presse :

LETTRES ATHÉNIENNES,

Ou correspondance d'un agent du roi de Perse, établi à Athènes pendant la guerre du Peloponèse; traduit de l'anglais par Alexandre-Louis VILLETERQUE, de l'Institut national de France; 4 vol. in-8°. sur carré fin d'Angoulême, caractères cicéro neuf *Didot*, ornés de quatorze portraits gravés par les premiers artistes, et d'une belle carte de la Grèce, revue et corrigée par M. *Buache*.

Voyage en Calabre et en Sicile, par JEAN-HENRI BARTELS; dans lequel on trouve des détails nouveaux et intéressans sur la partie de la Calabre qui n'avait point encore été visitée, et sur le gouvernement, les mœurs, les usages, l'histoire littéraire et les antiquités de la Sicile; traduit de l'allemand, et accompagné de notes et observations sur l'histoire naturelle et les antiquités, par A. L. *Millin*, conservateur des antiques, médailles et pierres gravées de la bibliothèque nationale de France; professeur d'histoire et d'antiquités, et membre de plusieurs sociétés savantes.
Cet ouvrage sera orné d'un atlas composé de plusieurs cartes, plans, vues, monumens, médailles, etc. etc.

Géographie Universelle, rédigée sur un nouveau plan, ou description des Empires, Royaumes et Etats du globe, avec celles des Colonies qui en dépendent, ainsi que des mers et des îles de toutes les parties du monde; renfermant les découvertes les plus récentes et les changemens politiques qui ont eu lieu jusqu'à ce jour; par J. PINKERTON : précédée d'une introduction astronomique par S. *Vince*, membre de la Société Royale de Londres, et professeur d'astronomie à l'Université de Cambridge : enrichie de 45 cartes gravées par *Tardieu*, dressées d'après les meilleures autorités et les mémoires les plus récents, par M. *Arrowsmith*, et gravées dans un genre nouveau, et sous sa direction : revues et corrigées par M. *Buache*, membre de l'Institut national de France : terminée par un catalogue des meilleures cartes et des Voyages imprimés dans toutes les langues, et suivie d'un index très-complet, qui donnera à cet ouvrage la commodité d'un dictionnaire. Traduit de l'anglais par C. A. *Walckenaer*, membre de plusieurs Sociétés savantes, d'après l'édition originale en deux volumes in-4°. imprimés à Londres, avec les augmentations et corrections manuscrites communiquées par M. *Pinkerton*, ac[illegible]llement à Paris.
Ce bel ouvrage sera annoncé par un prospectus, au moment de sa publication.

Les personnes qui désireront notre Catalogue général, voudront bien nous en faire la demande.



Adam sculp.

Etendant les bras et m'attachant à l'autel, j'entraînai dans ma résistance le trépied sacré.

HÉLIOGABALE,

OU

ESQUISSE MORALE

DE LA

DISSOLUTION ROMAINE

SOUS LES EMPEREURS.

Depictam semet aversatur pravitas. SENEC.

Il n'y a que la corruption qui s'offense du tableau de la corruption.



PARIS,

DENTU, Imprimeur-Libraire, Palais du Tribunat, galeries de bois, n°. 240.

AN X. (1802.)

Jean Baptiste [illegible]
[illegible]

AU LECTEUR.

Les peintres placent volontiers un monstre d'Ethiopie à côté d'une belle femme : c'est ainsi que les formes hideuses d'Héliogabale font ressortir ici les formes pures d'Alexandre-Sévère.

Dans ce tableau que nous présentons comme un drame moral, le vice est puni et la vertu triomphe.

Nous prévenons que ces détails sont textuellement extraits et nouvellement traduits de l'Histoire augustale, avec plus de vérité et moins de licence qu'on n'en trouve dans la vie privée des douze Césars, et chez le traducteur de Suétone (1).

Si la chronique des empereurs n'est plus présente au souvenir du lecteur, il en retrouvera ici, dans un petit

(1) Laharpe.

nombre de pages épisodiques, tous les principaux résultats.

Ne conclura-t-il pas de cette lecture, que la nullité et la sottise furent toujours cruelles; le génie et l'héroïsme toujours généreux?

Ne se dira-t-il pas : Les crimes des Néron, des Caligula, des Commode, des Héliogabale, prouvent la vérité de cette assertion de Hobbes : *Que le méchant n'est qu'un enfant robuste :*

Comme les vertus des Trajan, des Marc-Aurèle, des Alexandre-Sévère, prouvent la vérité de cette assertion de Platon : *Que les peuples ne sont heureux qu'alors que les sages gouvernent.*

N. B. Quelques érudits écrivent *Hélagabale* ou *Elagabal :* l'usage commun et l'Euphonie nous ont fait préférer le nom d'*Héliogabale*, adopté d'ailleurs par l'illustre Tillemont et par une foule de savans.

PLAN
DE
CE LIVRE.

Cet ouvrage est divisé en trois parties.

PREMIÈRE PARTIE.

Exposition du sujet.

Education vertueuse d'Alexien (Alexandre Sévère); et par contraste, débauche monstrueuse d'Héliogabale.

Annonce du projet d'Ulpien.

SECONDE PARTIE.

Développement du projet d'Ulpien.

Excès croissans d'Héliogabale.

Ne pouvant en arrêter le cours, on lui oppose la moralité d'Alexien ; on amène le faible empereur au point d'adopter son rival.

TROISIÈME PARTIE.

Chaque caractère, mis en évidence, se prononce de plus en plus.

Les divisions éclatent.

Catastrophe.

N. B. On a réuni dans le cours de cette histoire et de ses épisodes, les principaux traits qui peuvent achever le tableau des mœurs privées et publiques des Romains dégradés.

SOMMAIRES.

PREMIÈRE PARTIE.

EXPOSITION DU SUJET.

Éducation vertueuse d'Alexien (Alexandre-Sévère) ; et par contraste, débauche monstrueuse d'Héliogabale. — Annonce du projet d'Ulpien.

SECONDE PARTIE.

TROISIÈME PARTIE.

Fin de la Table.

HÉLIOGABALE.

PREMIÈRE PARTIE.

PREMIER BILLET.

MAMMÉE A ULPIEN,

(En lui envoyant les deux lettres qui suivent).

La honte et les malheurs de Rome sont au comble. Sage Ulpien, lisez.

LETTRE II.

GORDIUS A CYNISCA (1).

Dépravation honteuse d'Héliogabale ; son hymen avec un cocher du cirque.

Je continue d'obéir à vos ordres. La passion de l'empereur pour les courses de chars qu'il est parvenu à conduire mieux que moi-même,

(1) Romaine attachée à la suite de Mammée.

m'a donné le loisir et les moyens de me rapprocher de lui et de l'observer. Il m'honore d'une distinction particulière ; j'assiste à ses soupers, et je bois dans la coupe des favoris... Il faut être enchaîné dans ce lieu par vos ordres et par ma haîne.

J'abhorre Héliogabale, depuis que je l'ai vu souiller sa main du meurtre de Gannys, son instituteur, de Gannys qui l'avait toujours servi avec fidélité, qui avait répandu pour lui son sang, et qui, par son dévouement et son habileté, l'avait placé sur le trône. Je l'abhorre, depuis qu'un esclave de Carie, qu'un cocher du cirque, un Hiéroclès, jadis mon émule, représente l'empereur.

C'est pour Hiéroclès qu'Héliogabale s'est dépouillé des ornemens du prince et du caractère d'homme (1). Il l'a épousé. On a célébré avec magnificence les pompes de l'hymen ; on a chanté l'épithalame. La plus obscène lasciveté a présidé à ces fêtes, dont le caractère déjà trop licencieux a été signalé par tous les excès de l'imagination la plus impure. On a renouvelé toutes les scènes d'égarement dont les Dyonisiaques,

(1) Dion. Cass. histor. Hamb. her. l. 79, p. 1363.

les Priapées et les fêtes de Mylitta et de Cotytto offrent le spectacle.

A l'exemple des prêtres d'Atys, l'empereur oubliant son sexe, s'est revêtu de la robe longue et traînante des femmes ; il a pris la quenouille et l'aiguille, et on l'a salué du nom de princesse et d'impératrice (1). Sa chevelure est relevée comme celle de Flore, ses sourcils sont peints, ses joues sont couvertes de céruse et de fard ; le jour où il a abjuré la barbe, est mis au rang des fêtes (2) ; sa démarche languissante, son attitude efféminée, le son de sa voix qu'il adoucit en affectant de grassayer, tout annonce en lui une prêtresse de Venus. Il porte l'éventail au lieu du sceptre ; et c'est dans cet attirail honteux, et du lit même, théâtre de ses débauches, qu'il a adressé la parole aux députations du sénat.

---

(1) Dion. Cass. *ib.* p. 1362. *Gunê te kai Despoina Basilikè onomazeto.*

Victor, épitom. 23, 3. *Muliebri nomine Bassianam se pro Bassiano jusserat appellari.* C'est ainsi qu'on appela Néron : *ê Neronis, ê Domitia.*

(2) Dion. Cass. *ib.* p. 1363.

Il en est venu à ce point de dégradation et de folie, qu'il a délibéré s'il ne se ferait pas eunuque, pour se rapprocher davantage d'un sexe dont il envie les formes ou plutôt la condition. Il supplie les médecins de lui en fabriquer les organes (1); dans son délire, il subirait les opérations les plus cruelles, les plus extraordinaires; il excite leur génie et leur zèle par l'appât des récompenses: mais il a beau implorer, l'art ainsi que la nature ne pourront jamais faire d'Héliogabale qu'un monstre.

Son vil époux est désigné César. O fortune! que tes jeux sont cruels et iniques! Ta main fait un jour tomber de son char, dans le cirque, Hiéroclès encore jeune. Son casque se détache, et laisse briller la tête du plus bel adolescent; sa chevelure d'or roule en ondes sur ses épaules. A cette vue, l'impudique Héliogabale s'enflamme; il fait un signe: Hiéroclès est enlevé; on le dépose dans l'intérieur du palais; son amant y vole. Il embrasse Hiéroclès; il est enivré de ses charmes, et plus encore de ses talens pour la débauche.

---

(1) *Ib.* p. 1365.

Ce vil artisan des voluptés les plus honteuses, passe du trône de la débauche à celui de l'empereur. Il est ministre ; le véritable pouvoir est dans ses mains. Il est plus absolu que ne le fut Séjan ; tout fléchit devant lui. Son orgueil est sans bornes comme son autorité ; son avarice est insatiable, il vend l'empire et l'empereur ; souvent même, par le plus barbare persifflage, il fait acheter les refus et l'oubli ; il extorque des sommes pour des graces qui n'ont point lieu ; il fait également payer celui qui obtient une place et celui qui est éconduit. On appelle cela dans Rome : *Vendre de la fumée* (1). Et tel est le malheur attaché à la condition des princes, que cet usage remonte plus haut que la magistrature d'Hiéroclès. Les plus sages empereurs ont été ainsi trompés ; et presque toujours des ministres infames ont fait un trafic honteux de la faveur, arme terrible et à deux tranchans, qu'ils ont constamment employée à la perte des bons et à la défense des méchans.

Ah ! si jamais celui que des vœux publics

---

(1) Lamprid. c. 10, ap. script. Hist. rom. t. 2, p. 340.

appellent à l'empire, l'occupe par les desseins d'une sage providence, ou par ces voies toutes humaines qu'elle conduit et qu'elle approuve, lorsque le bonheur des hommes doit en résulter ; si Alexien (1).... nous serons délivrés à jamais de ces pestes publiques, et Rome consolée verra luire les beaux jours des Marc-Aurèle et des Trajan.

Mais que fais-je ? Pardonnez à l'excès d'un zèle, indiscret peut-être, mais sincère. Redites à l'auguste Mammée que ma voix est ici l'écho de celles des vrais Romains. Ces sentimens, je les ai puisés au milieu d'eux. Mon origine ainsi que ma vertu sont au-dessus de ma condition. Dans ces tems où l'on a vu des sénateurs et même des empereurs se mêlant parmi les gladiateurs et les cochers du cirque, y disputer des prix indignes de leurs mains, j'ai pu, quoique sorti de l'ordre équestre, participer, sans m'avilir, à un usage devenu général, et consacré par la

(1) Alexandre-Sévère fut nommé d'abord Alexien, comme son aïeul. Hérodian. hist. édit. Francof. p. 571, l. 3. Il porta aussi le nom de Bassien. Dion. Cass. édit. Vecchel. l. 79, p. 914.

folie même du prince. Je suis donc descendu dans l'arêne, mais en conservant du moins ma hauteur de pensée. Je me suis dit: Flattons les goûts d'un tyran, pour parvenir jusqu'à lui. Je me suis comparé alors à Labérius, forcé de paraître sur un théâtre devant César, et de jouer dans les Atellanes; à Brutus même, qui contrefit, pendant dix ans, l'insensé. Le sort a couronné mon dessein: il m'a placé entre Mammée et Héliogabale, c'est-à-dire, entre ce qu'il y a de plus auguste et de plus vil sur la terre. Oui, lorsqu'on voudra peindre la vertu, il faudra lui donner les traits de Mammée, et ..... (*Il y a ici une lacune; il paraît que Mammée, en communiquant à Ulpien ce rapport, retrancha elle-même, par modestie, la plus grande partie de son éloge* (1).)

---

(1) La réputation de vertu qu'obtint Mammée, est confirmée par le témoignage de tous les historiens. Fille de Mœsa, sœur de Soémis qui donna le jour à Héliogabale, elle conserva l'ame la plus pure au sein de la famille et de la cour la plus corrompue. Elle cultiva les lettres. Frappés de ses hautes qualités, des historiens chrétiens, entr'autres Eusèbe, ont voulu en faire honneur à leur secte, et compter Mammée parmi les saintes. (Euseb. Hist. ecclés. l. 6, c. 21.)

Il faut donc chercher dans les songes, ou plutôt dans les espérances de l'avenir, tout ce qui peut faire oublier la honte du présent.....

On m'appelle dans le palais : l'empereur me fait demander. J'interromps ma lettre... De quelles horreurs faut-il que je sois témoin ! Est-ce une nouvelle infamie ? est-ce un nouveau crime qui se prépare ? Faut-il craindre pour moi-même ? L'œil des délateurs aurait-il surpris notre correspondance ? Hiéroclès voudrait-il me faire payer le sourire que j'obtins hier ? S'il en était jaloux, je serais perdu.

LETTRE III.

ULPIEN A SYLVINUS,

(Instituteur d'Alexien).

Il l'engage à faire passer sous les yeux de Mammée, les principes de l'éducation d'Alexien.

Que vous êtes heureux ! mon cher Sylvinus ; vous échappez, par la pensée, aux horreurs qui nous environnent. Vous vous

enveloppez de vos principes ; vous vous réfugiez dans les lettres. Tandis que l'orage éclate de tous côtés, vous cultivez en paix cette jeune plante confiée à vos soins, et sous l'ombrage de laquelle nous devons nous reposer un jour. Vous développez ses fleurs, vous préparez ses fruits. Vous formez un vengeur, un appui pour l'humanité, sous les yeux de son plus cruel ennemi. Alexien fera la consolation et les délices du monde, dont Héliogabale est l'opprobre et l'effroi.

Ce que le sénat, ce que le peuple romain ne peuvent plus faire pour eux-mêmes, graces à vous, un jeune héros l'exécutera. C'est le seul homme que j'aperçoive au milieu d'un troupeau d'esclaves. Il a puisé dans l'étude des auteurs de la Grèce, que vous lui expliquez, cette magnanimité précoce qui nous promet un Epaminondas. Il y joindra l'ame de Caton.

Je viens de dévorer avec avidité, le traité que vous avez composé pour lui. Ce traité de l'institution augustale, est un sujet absolument neuf. Vous avez rassemblé comme dans un foyer lumineux, tous les rayons épars de cette philosophie à laquelle on doit les Marc-Aurèle et les Trajan. Vous avez

choisi, épuré, embelli les maximes des moralistes d'Athènes et de Rome. Vous avez fait, pour la politique, ce que j'ai fait pour le droit. Vous avez réduit à un petit nombre d'axiomes fondés sur la raison la plus pure, et dont les conséquences sont immenses et fécondes, la science du prince. Elle se réduit peut-être à un seul mot : *vouloir le bien*. Qui le veut le peut toujours.

Je vais communiquer, ou plutôt laisser ce traité à l'auguste Mammée, puisque vous m'avez permis d'en disposer. C'est une ame à l'unisson de la vôtre. Ces principes ne lui sont point étrangers. Affermissons-la dans cette pureté de sentimens. Multiplions autour d'elle les barrières au pied desquelles doit se briser la corruption qui l'environne, sans l'atteindre.

O mon cher Sylvinus ! Mammée est aujourd'hui vertueuse. Si un jour l'ivresse du pouvoir (eh ! combien n'en a-t-il pas corrompus !) venait à altérer la sévérité de ses mœurs, je la rappellerais à elle-même en lui faisant relire vos écrits.

Ne nous ne le dissimulons point, Sylvinus ; l'époque à laquelle Alexien doit être appelé à l'empire, ne peut être éloignée.

Par quelles circonstances? je l'ignore; car nous en sommes venus à ce point, que nous ne pouvons être délivrés de la tyrannie que par elle-même. A cette époque, n'en doutez pas, ce sera l'habile Manımée qui, d'accord avec Mœsa, tiendra les rênes de l'empire. Alexien est extrêmement jeune; et le respect pour sa mère, est la première des vertus qu'elle lui ait inculquée.

Graces à vos conversations philosophiques, aux conseils vertueux des plus respectables sénateurs; graces à leurs propres sentimens, nous n'avons rien que de grand à espérer de ces femmes illustres. Veillons cependant, et nourrissons de plus en plus les semences fécondes jetées dans leur sein.

Votre traité est une leçon à l'usage de la mère, encore plus que du fils. Puisse-t-elle ne s'écarter jamais de vos sages principes!

LETTRE IV.

GORDIUS A CYNISCA.

Suite des débauches hideuses d'Héliogabale.

Rassurez-vous. Hiéroclès s'endort au sein de la prospérité ; la fortune a mis son bandeau sur ses yeux, ou plutôt ses sentimens sont ceux de son ancienne condition, ils ne se sont point élevés avec lui. Il n'étend point ses regards au-delà du palais, et il est bien plus occupé de conduire des chars que l'empire.

Sur l'ordre de l'empereur, j'arrive tremblant ; et malgré mon habitude de la dissimulation, cachant avec peine l'impression des sentimens qui bouillonnaient dans mon sein, j'entends un tumulte affreux et des cris : je cours à l'appartement le plus reculé du palais, au lieu même que le nouveau Sardanapale a destiné aux débauches les plus secrètes ; je le trouve étendu, presque sans

mouvement, la tête ensanglantée, le corps meurtri. « Tu vois, me dit-il avec un soupir, « les blessures que m'a faites Hiéroclès ; sa « main s'est levée sur moi. . . . . »

Je crois que le moment de la chûte d'Hiéroclès est venu ; je m'écrie : « Il faut le livrer au dernier supplice ». Dois-je vous raconter le reste ?

Héliogabale s'indigne contre moi. J'ai vu l'heure où me rendant le traitement qu'il venait de recevoir, il ordonnerait de me précipiter par les fenêtres du palais. Mais son ame était trop amollie pour conserver quelque force, même dans sa colère ; et se radoucissant bientôt : « l'excès des « violences (1) me révèle toute celle de la « passion ».

Il m'ordonna alors d'aller trouver Hiéroclès, et de lui annoncer qu'il accorde à la mère de son favori les honneurs consulaires.

Cette femme, vous le savez, est de condition servile. Déjà un détachement des gardes est parti pour aller à sa rencontre, et doit

---

(1) Dion. Cass. edit. cit. p. 1364.

accompagner son triomphe dans Rome (1). Rien n'égale mon indignation ; il m'a fallu complimenter l'infâme Hiéroclès ; il souriait avec dédain, accablé d'honneurs, il en paraissait à peine satisfait. Il ne m'a laissé voir que la faiblesse et la honte de l'impudique bacchante qu'on appelle empereur . . . (2).

Je rougirais de tracer ces images hideuses, s'il n'importait de les étaler devant le peuple romain et même aux yeux de la postérité. Le peuple romain apprendra, mais trop tard, où peut conduire la domination absolue ; il verra qu'il n'est point d'excès où ne se porte l'homme une fois dégradé, lorsqu'il peut tout. Il verra qu'il n'y a point de différence entre l'empire d'Héliogabale et celui qu'exercerait la brute adorée à Mendès (3).

---

(1) Dion. Cass. c. 15, p. 1363. Dans la corruption de l'Empire, on accorda les ornemens consulaires non-seulement à des hommes sans dignité, mais même à des femmes. (*Vid.* Lamprid. c. 4, ap. Hist. aug. scrip. tom. 2, p. 339. Spanhem. de V. N. dissert. 11, p. 269; Heinecc. ad. leg. Jul. et Pap. Pop. p. 124 et s. not. 77, Reimar. in Dion. loc. cit.)

(2) *Hieroclem sic deamavit, ut eidem inguina oscularetur.* (Lamprid. c. 6, edit. cit. p. 339).

(3) *Voyez* Larcher sur Hérodot. trad. t. 2, p. 255.

Oui, le tyran qui se plonge dans la fange des plus sales voluptés, descend au-dessous de l'animal même. Et voilà comment, par l'oubli des principes, je ne dirai point de la liberté, mais du simple bon sens, le peuple qui régnait sur l'univers est avili, décimé, éviscéré au gré des volontés brutales d'un enfant de dix-sept ans, Syrien d'origine, prêtre de profession, eunuque et courtisane par choix, et maître cependant de nos biens, de nos vies, de notre honneur, par suite de la lâcheté de tous. Ces tableaux instruiront aussi la postérité : elle tirera du moins ce fruit de notre bassesse, qu'elle ne l'imitera point. Les Tibère, les Néron, les Caligula, les Héliogabale des siècles futurs, s'il en pouvait être encore, apprendront qu'un témoin invisible les suit jusques dans leur intérieur le plus secret, qu'il observe et note toutes leurs actions ; que rien n'échappe aux yeux ni au souvenir, et que l'histoire inexorable juge et punit leur mémoire.

Je vais donc continuer ce récit, sans crainte d'offenser les regards de la vertu qui purifie tout. Le soleil luit sur des marais fangeux, et leur infection ne corrompt

point sa lumière. Votre esprit élevé ressemble à ces hauteurs où l'air est toujours pur, tandis que les vapeurs se forment à leurs pieds. La sagesse est impassible, rien ne peut altérer le calme et la dignité de son caractère ; la corruption seule s'offense du tableau de la corruption.

Qui pourrait réciter tout ce que la personne d'Héliogabale a fait et souffert d'infamie ! Nouvelle Messaline, il sort le soir de son appartement (1), il vole aux temples consacrés à la prostitution, chasse les courtisanes et prend leur place (2); il a destiné, aux portes du palais même, un lieu à cet usage (3). Nud (4), agitant un

---

(1) Ces excursions nocturnes ont été les passe-tems de plus d'un prince; et sans citer ici Néron et Messaline, on a vu dans les tems modernes, le fils de la duchesse de Bragance, qui lui succéda sur le trône, renouveler ces scènes extravagantes. (Voyez Vertot, Révolut. de Portugal.).

(2) Dion. Cass. loc. cit. p. 1361.

(3) On lit dans Suétone, c. 41, que Claude avait établi dans le palais un lieu de prostitution sur lequel il percevait un droit. Il devint le théâtre des débauches de Messaline. (Vid. Dion. p. 686. *Id.* Suét. in Néron. 27, 4.

(4) *Vid.* Juv. sat. 6, v. 122.

rideau (1) suspendu à des anneaux d'or, imitant le geste et la voix des syrènes, il provoque les passans à la débauche. La foule cynique de ses favoris erre aux environs ; ils se partagent les rôles d'acteurs et de victimes ; jaloux de leur ravir la palme dans ces concours honteux, il dispute avec eux de lubricité, en exige le prix, et se distingue par le nombre et l'excès des turpitudes. Il s'enorgueillit des préférences, les recherche, compte l'argent qu'il a reçu comme prostituée, et se flatte d'en composer un trésor.

Dans son intérieur privé, il parodie les aventures les plus scandaleuses de la mythologie ; ses ministres lui amènent à grands frais tous ceux qui se sont rendus célèbres dans les artifices des débauches les plus recherchées, des gitons aux formes dociles, des athlètes aux formes robustes. Son impudicité a soulevé de toutes parts l'écume des hommes les plus impurs. Les prêtres mêmes de Priape sont épouvantés ou las. Il manquait à cette ame de boue une des plus viles jouissances ; la superstition est venue l'enivrer de ses poisons.

(1) *Vid.* Scoliast. Juven. ad. vers. 167, sat. 8.

Après avoir outragé les hommes, il ne lui reste plus qu'à outrager les dieux (1).

LETTRE V.

ULPIEN A MAMMÉE.

Réponse. Il indique Alexien (Alexandre Sévère) comme l'espoir de Rome, et engage Mammée à faire surveiller Gordius, agent subalterne, qu'ils ont placé dans l'intérieur du palais.

L'ESPOIR de Rome repose tout entier sur la mère d'Alexien. Sylvinus orne l'esprit de ce jeune prince : vous m'avez chargé de former son cœur ; il est digne de vous.

J'ai lu : Ce qui enfante tous les désordres des mauvais princes, c'est moins leur corruption même que la bassesse générale.

Il ne faut rien attendre des Romains avilis ; il faut tout attendre d'Héliogabale. Les

(1) *Ib.* p. 340. Dion. Cass. edit. cit. p. 1360.

dieux seuls et le tems seront plus puissans que lui.

Le tems. . . . . Il met tout à sa place. Le crime a d'ailleurs cela de particulier, qu'il se détruit lui-même par ses excès.

Qu'Héliogabale s'abrutisse de plus en plus; voilà ce que dans notre misère il nous restait à désirer.

Il est important de constater l'avilissement public. Les Romains rougiront peut-être en voyant se multiplier les outrages, les monumens de leur dégradation. Que Gordius continue d'écrire. Que ces mémoires scandaleux se répandent dans Rome.

Une remarque très-vraie m'a frappé dans ses lettres (1). Le contraste d'ailleurs fera ressortir de plus en plus la magnanimité d'Alexien et le beau caractère qu'il annonce.

Faites néanmoins surveiller Gordius; c'est un de ces esprits déliés qui passent à travers tous les événemens, qui trahissent le parti

(1) Il veut parler sans doute de la phrase commençant par ces mots : « Le peuple romain apprendra, mais trop tard, etc. » p. 14.

de la veille pour celui du lendemain. Il est cependant utile et à ménager.

Engagez-le à reprendre l'histoire d'Héliogabale, depuis son enfance.

Je ferai copier par mes affranchis et répandre ces manuscrits ; le sien restera entre vos mains comme un gage de sa fidélité.

LETTRE VI.

GORDIUS A CYNISCA.

Folies religieuses d'Héliogabale. Description de la fête du dieu dont il est pontife.

Le sénat est convoqué ; les généraux doivent paraître à la tête des troupes. Le peuple sera assemblé extraordinairement. Rome entière est dans l'attente.

Le délire du prêtre syrien (1) est à son plus haut degré. Il pense sérieusement à marier le dieu dont il fut le ministre. Il

---

(1) Héliogabale avait été voué au culte du soleil, à Emèse. (Hist. *passim*).

cherche dans l'olympe et sur la terre une compagne digne du dispensateur de la lumière. Il songe à Pallas, à Vesta; mais il traite Vesta de prude, et Pallas de matrone.

L'emblême de la lune ou de la terre passive, de la nature vivifiée, la belle Astarté, la Vénus Uranie que Carthage adore, lui paraît enfin l'épouse la plus digne du père de la fécondité. On doit l'arracher de son temple; l'or et les richesses qu'il renferme serviront de dot à la déesse, ou plutôt de proie à l'empereur. Tel sera l'ordre de la fête.

1°. On célébrera les noces du dieu d'Héliogabale avec la dive Astarté, par trois jours de réjouissances publiques, dans toute l'Italie (1).

2°. Les entrailles des victimes et les parfums seront portés dans des bassins d'or et d'émeraudes, par les généraux de l'armée et par les premiers officiers de l'empire. Ils seront distingués par le costume que portent les devins de la Phénicie : robe longue, manches pendantes, ceinture de pourpre, chaussures de lin.

---

(1) Herodian. histor. l. 5, c. 15, p. 193 et 194, edit. Auxon.

3°. Le sénat et l'ordre équestre seront assis dans un amphithéâtre.

4°. L'image du dieu Héliogabale sera élevée sur un char enrichi de lames d'or et de pierres précieuses, et traîné par un attelage de six chevaux blancs, remarquables par la magnificence de leurs harnois.

5°. L'empereur marchant à pied et à reculon tiendra avec respect la bride des chevaux sacrés.

6°. On sèmera de paillettes d'or l'espace qu'il doit parcourir.

7°. On portera en pompe les statues des autres dieux, les plus riches des offrandes qui leur ont été consacrées, les marques de la dignité impériale, les trésors de l'empire (1).

8°. La cavalerie et les cohortes prétoriennes fermeront la marche.

9°. Le peuple suivra ou accompagnera en désordre, armé de flambeaux, orné de couronnes et jonchant les rues de fleurs.

10°. On immolera dans tous les temples des hécatombes (2). Les vins les plus pré-

(1) *Ib.* p. 195.
(2) *Ib.* c. 13, p. 191.

cieux seront épanchés en libations, et couleront à flots avec le sang des victimes.

11°. Chaque sénateur fera fumer l'encens et versera le vin devant l'image d'Héliogabale, placé dans le sénat au-dessus de l'autel de la victoire (1).

12°. L'empereur dansera autour des autels, et conduira les chœurs des femmes syriennes au bruit des flûtes et des cymbales (2).

LETTRE VII.

SYLVINUS A MAMMÉE.

Exposition du caractère d'Alexien.

QUEL avantage pour un instituteur, que de trouver un excellent naturel disposé à recevoir la culture (3)! Que dans ces tems corrompus il paraisse un jeune homme tel qu'Alexien, propre à toutes les vertus, cela semble tenir d'abord du prodige, ou une marque spéciale de la faveur du ciel. Que

(1) *Ib.* c. 11, p. 190.

(2) *Ib.* c. 12, p. 191.

(3) Herod. l. 6, p. 575, édit. Francof. 1590.

le hasard ait ensuite porté ce jeune homme sur les degrés de l'empire, est une circonstance non moins rare; et qu'enfin une mère respectable lui prodigue à-la fois l'instruction et l'exemple, c'est un concours de biens inoui, inespéré.

Le génie qui veilla long-tems sur la grandeur romaine, voudrait-il enfin la ressusciter? J'ose le croire, lorsque je rassemble ces signes multipliés d'une protection des Dieux toute particulière. En ce moment il me semble que Rome même emprunte ma voix pour vous remercier de vos dons. Quant à moi, je m'empresse de vous restituer une partie de la gloire que doivent reporter un jour sur l'instituteur les qualités précieuses de l'élève.

Lorsque vous me demandez de vous communiquer une partie des moyens et des principes qui dirigent aujourd'hui l'éducation d'Alexien, il me suffit de vous rappeler l'objet de vos méditations accoutumées, et de vous offrir les pensées, et pour ainsi dire, les habitudes de votre cœur.

Si je m'arrête d'abord à considérer ces traits extérieurs, cette physionomie qui révèle les secrètes dispositions de l'ame, nulle

figure n'est plus éminemment empreinte du caractère sacré de la vertu, que celle de mon élève (1). La bonté se mêle sur son visage à l'austérité ; c'est l'heureuse alliance de la force et de la grace. Ses yeux étincellent d'un feu vif ; l'humanité respire sur son front, et la sérénité dans son sourire. Son corps est haut, bien pris et robuste, son attitude mâle et ferme ; et l'on en est d'autant plus frappé que, sous cette apparence austère, mais tempérée, il cache l'esprit le plus doux, le cœur le plus tendre. Il ressemble en quelque sorte aux dieux que l'on commence par craindre et que l'on finit par adorer.

Sa mémoire est immense et toujours présente ; sa vivacité extrême est cependant mesurée. Rien n'égale sa pénétration.

A tous ces dons du corps et de l'esprit, il réunit ce qui les embellit et les augmente encore, un cœur sensible : la vie du moindre des citoyens lui sera toujours sacrée : il régnera par la clémence.

Ces qualités qu'il avait reçues de la nature, il les a développées par la philosophie ;

---

(1) Lamprid. p. 115, p. 118, edit. Paris. 1620. Aurel. Vict.

il est déjà familier avec celle des Grecs, nos maîtres en morale comme dans tous les arts, et qui les premiers ont assis la politique sur la base de la justice.

C'est peut-être par cette raison qu'Alexien préfère leur idiôme et leurs auteurs. En effet, il manie moins bien la langue latine que la grecque (1); soit que la première l'emporte par ses charmes naïfs, par son élégance continue, par sa richesse, par sa flexibilité, par son harmonie éternelle; soit qu'il aime mieux converser ainsi avec les grands hommes d'Athènes et de Sparte encore vivans dans leurs ouvrages, qu'avec les successeurs dégénérés de ceux de Rome. Il s'est même exercé à mettre en vers les principaux traits de leur vie (2).

L'étude des beaux arts tempère ces hautes méditations : à l'exemple de Thémistocle et d'Epaminondas, Alexien a cultivé la musique (3); mais par une retenue que j'approuve, il n'a jamais exercé ce talent que

---

(1) Lamprid. p. 115. Herodian. l. 5, p. 571 et 572. Edit. cit.

(2) Voss. de poetis gr. Amstelod. 1654, p. 75.

(3) Lamprid. edit. cit. p. 123.

dans son intérieur domestique : il n'en fera jamais parade sur un théâtre public, comme tant d'empereurs comédiens. Instruit dans l'art des Apelle et des Euclide, il sait déjà comme les anciens capitaines, observer les aspects, les lieux, en lever les plans. La science des calculs, indispensable dans l'art militaire, ne l'est pas moins dans l'administration. Il saura démêler, analyser, peser tous les élémens de la véritable grandeur des états, élémens sur lesquels on se trompe si souvent, faute de les avoir appréciés et combinés d'après leur juste valeur.

Ici, je ne dois pas dissimuler un tort, mais le seul de cet esprit avide de connaissances. Je le pardonne à son extrême jeunesse, et l'expérience seule pourra le désabuser de ces chimères. Egaré par une vaine science, il s'est enfoncé dans les ténèbres de l'astrologie judiciaire : il a fait un traité de la divination, il consulte et tire les horoscopes, et croit à la fatalité. Mais cette erreur qui est celle des hommes destinés aux grandes choses, par combien de qualités n'est-elle pas réparée ! Frugalité, tempérance, assiduité à ses devoirs, respect des bons, horreur des méchans, éco-

nomie particulière, luxe public, prudence et courage, il réunit tout.

Mais vous le connaîtrez bien mieux par les détails de sa vie domestique.

Il se lève avant l'aurore; il offre alors un sacrifice aux dieux. Ses dieux sont les grands hommes dont il a fait placer les bustes dans une chapelle intérieure du palais. Sa religion est celle de la philosophie, et son culte celui des vertus.

On lit que Philippe avait chargé un Grec de lui répéter tous les jours à son réveil : *souviens-toi que tu es homme*. A son exemple, au moment où Alexien s'incline devant la statue de Socrate, de Platon ou d'Epaminondas, une voix se fait entendre et lui dit : *songe à les imiter*.

Il passe ensuite dans son cabinet. L'oracle de la jurisprudence, Ulpien, forme alors son esprit aux affaires, lui propose des difficultés à résoudre, des thêmes sur l'administration publique, sur toutes ces grandes questions qui intéressent à-la-fois la gloire et le bonheur. L'habile et prudent politique sonde et développe ainsi les forces morales et intellectuelles du jeune Alexien. Souvent la sagesse de l'adolescent a étonné

la gravité du magistrat. C'est dans Aristote et dans Platon, dans ces vues admirables d'ordre et d'harmonie, dans ces rapports ineffaçables que la nature a établis entre les êtres, que le maître et le disciple cherchent la raison des lois. Après s'être élevés ainsi aux principes, ils descendent facilement aux détails. Au lieu des misérables subtilités inventées par les sophistes modernes, ils suivent, ils écoutent les conseils simples et véridiques d'un sens droit et d'un bon cœur ; cette disposition à s'occuper du bonheur des autres, contribue au leur.

Alexien se livre ensuite aux exercices de la gymnastique, selon l'usage des anciens Romains. Il se rend au champ-de-Mars, y dispute de force et d'agilité avec un petit nombre de jeunes gens auxquels il a inspiré ses goûts et ceux de l'antique discipline. Il s'accoutume dès sa jeunesse aux travaux qu'il doit supporter dans l'âge mur ; nul ne sait mieux lancer un javelot, dompter un cheval, fournir une longue course chargé d'armes pesantes, traverser un fleuve, gravir des montagnes et des rochers, braver la fatigue, la faim, la soif, l'intempérie

des saisons, l'âpreté des lieux, et ce qui est plus difficile encore, faire tout cela sans affectation, sans chercher à se distinguer des autres; mais par l'unique sentiment du devoir, par le besoin de ressembler aux grands hommes dont l'image et les principes sont perpétuellement présens à son esprit.

Cette disposition morale ajoute à son énergie. On sent que le blâme ou l'éloge seraient également indifférens à ce jeune homme, lorsque sa conscience lui dirait qu'il a fait tout ce qu'il a dû faire; et sous ce rapport, il paraît avoir quelque chose du tempérament de Phocion.

Après les exercices, il se livre à la lecture, aux méditations. Ses livres de choix, ceux qu'il appelle la nourriture de son ame et qui vous la feront connaître, sont la république de Platon et le traité de Cicéron sur les devoirs.

La récréation succède; c'est la paulme ou un autre jeu propre à entretenir cette action des muscles dont il faut s'occuper, après avoir exercé par la pensée, l'action des nerfs. C'est par l'équilibre de ces deux

actions, et par le contentement ou la sérénité de l'ame, que la santé se conserve.

Du jeu ou de l'exercice, Alexien se rend au bain; il mange ensuite : il se plaît à réunir à sa table, ses instituteurs, les philosophes les plus graves et les personnages les plus recommandables de l'ordre des sénateurs. Ces banquets ressemblent à ceux décrits par Plutarque : on y traite de toutes les questions qui intéressent l'homme; mais la sagesse s'y mêle aux graces d'une conversation badine sans être licencieuse, et même d'une raillerie douce. La franchise et la liberté président à tous les discours. Alexien fait ou reçoit des remarques sur les fautes des autres et sur les siennes, on s'admoneste sans pédanterie, on se corrige réciproquement sans aigreur. Le résultat de ces conversations est d'en sortir indulgent et meilleur. Alexien toujours gai, égal dans son humeur, impassible dans ses sentimens, va au-devant des conseils : il s'informe aussi des besoins particuliers de ses amis, les prévient et ne fait pas distribuer, à l'exemple des riches, les restes de sa table à une foule parasite : il trouve ces prodigalités humiliantes pour ceux qui les reçoivent :

la frugalité de sa table ne le permettrait pas. D'ailleurs, il vaut mieux offrir aux indigens des travaux, que des distributions qui entretiennent leur oisiveté.

Sa table n'est ni magnifique ni sordide. La propreté en fait le seul luxe. Il en a borné le service à trente mesures communes (1) de vin, à trente livres de viande, à quatre-vingts livres de pain par jour. On y ajoute seulement un oison dans les jours de fête, et dans les plus grandes solemnités, un faisan et deux chapons (2).

Soit l'effet de sa jeunesse ou de sa complexion, Alexien mange alors beaucoup et sur-tout du fruit. Il boit même avec une espèce d'intempérance, mais qui ne va pas jusqu'aux excès, qu'il est le premier à condamner dans Alexandre de Macédoine.

Lorsqu'il ne peut réunir ses amis ordinaires, il s'entretient du moins avec Ulpien ou avec d'autres savans. Dans leur absence il se fait lire quelque livre grec. Jamais on n'introduisit en sa présence les histrions;

---

(1) Ou chopines.

(2) On prétend même que, par ordre de Mammée, on servait au repas suivant, le peu qui était resté du précédent. (*V.* Victor.)

les baladins et les courtisanes, ainsi que cela se pratique généralement aux repas des grands; ses plaisirs sont innocens et annoncent la douceur de ses mœurs : il se plaît aux jeux des perdrix, à leurs combats, aux chants des oiseaux, dont il a rempli autour de lui des volières.

Il abhorre le faste et tout ce qui sent l'appareil. Lorsqu'il va aux bains publics, il n'est point distingué du reste du peuple. Il n'est jamais servi chez lui que par un petit nombre d'esclaves : il ne souffrira jamais, comme Héliogabale, qu'on se prosterne devant lui.

On le salue comme un simple sénateur, en l'appelant par son nom, et même sans incliner la tête. Quelques Romains ont voulu descendre à des adulations serviles et employer avec lui le langage des cours et de l'imposture. « Me mésestimeriez-vous assez, « leur dit-il, pour me croire susceptible « d'être ébloui par la flatterie ? aurions-« nous, vous et moi, besoin de masques ? « Pourquoi chercher à me séduire ? Vous « ne trompez que vous-mêmes ». C'est ainsi qu'il impose aux flatteurs.

Le plus souvent il les raille, et même

avec une finesse qui les désole ; quelquefois il les fait retirer ignominieusement de sa présence. « Ce n'est pas à moi, dit-il, que « cela s'adresse, mais à mon pouvoir. Qui« conque me flatte, a un dessein contre « moi ».

Cette modestie se reproduit dans ses vêtemens. Il en détache l'or et les perles dont Héliogabale lui a fait présent. Au lieu de ce luxe efféminé, il se propose la noble simplicité de Sévère. Il n'a jamais porté d'étoffe toute de soie : « *cela ne convient, dit-il, qu'aux impératrices* ». De toutes les couleurs, il préfère le blanc ; c'est le symbole de la pureté de son ame. C'est ainsi que ses mœurs présagent et commencent déjà une réforme publique.

On l'accuse d'avarice ; il est beau que celui qui doit commander aux autres, annonce qu'il sera économe des deniers publics. « Ce n'est pas, dit-il, dans la gran« deur et la magnificence que consistent la « gloire et la grandeur d'un empire ; mais « dans une force réelle, dans une puis« sance solide ». Quelqu'un lui ayant dit un jour : « Vous abaisserez trop l'auto« rité », il se hâta de lui répliquer : « Si je

« l'abaisse, je la rendrai plus durable et « mieux assurée ».

Aussi n'a-t-il jamais passé un jour sans le signaler par quelqu'acte de bonté. Tous ceux qui l'approchent ont reçu de lui des bienfaits : nul ne saurait lui rien reprocher.

Peut-être pousse-t-il cependant trop loin sa haine contre les vices et le crime : il n'en connaît pas de plus odieux que l'injustice et le brigandage public, qui trafiquent de la sûreté, de la propriété, de l'honneur et de la vie des citoyens. A la vue d'un juge coupable ou d'un concussionnaire, ses yeux s'allument d'indignation ; agité d'une vertueuse colère, il sort de lui-même. On l'a vu une fois menacer un de ces hommes de lui crever les yeux. L'âge modérera cette violence et appaisera ces premiers bouillons d'une ame que la fiévre de la vertu agite et dévore.

Après lui avoir reproché, ainsi que je le devais, ces excès dont bien peu d'hommes sont coupables, avec quel attendrissement j'ai lu ces deux inscriptions gravées sur les portes de son palais :

Voudriez-vous que l'on vous traitât comme vous traitez les autres ?

N'approchez de ce palais qu'avec un cœur et des mains pures.

Cette phrase que l'on prononce dans les sanctuaires d'Eleusis, un hérault la répète. En effet, le palais d'Alexien est aussi un sanctuaire ; c'est là qu'on l'approche à toute heure ; c'est de là que, comme d'un lieu élevé et semblable à une source vive et abondante, sa bonté naissante se répand sur tous les objets.

Puissent, ô Mammée, ses vertus mêmes ne point donner d'ombrage au malheureux Héliogabale ! Un pressentiment secret semble m'avertir de quelque malheur. Si du moins la tyrannie ne prenait que moi pour victime, je revivrais dans la plus noble partie de moi-même, dans l'élève confié à mes soins, et qui fait ma consolation et mon orgueil. Veiller sur ses destins, c'est veiller sur ceux de Rome et de l'Univers.

LETTRE VIII.

GORDIUS A CYNISCA.

Histoire de l'enfance et de l'élévation d'Héliogabale. Tableau des circonstances qui ont préparé son avénement.

Vous m'ordonnez de rédiger sur les notes que vous m'avez communiquées et d'après celles que je possédais, l'histoire de l'enfance et de l'avénement d'Héliogabale ; j'obéis.

Si la conformité des mœurs les plus viles et des penchans les plus féroces pouvait former un titre, Héliogabale serait digne de succéder à Caracalla. Quoi que l'ambition ou la politique aient publié, son origine moins fameuse n'en est que plus pure.

L'impératrice Julie, épouse de Sévère et mère de Caracalla, eut pour sœur Julia Mœsa, dont le génie était égal au sien. Mœsa fut mariée à Julius Avitus, personnage consulaire, dont elle eut deux filles Mammée et Soémis.

Mammée, femme de Genesius Marcianus,

consulaire (1), fut la mère d'Alexien ; et Soémis d'Héliogabale. Ce dernier eut pour père Varius Marcellus, sénateur, qu'une mort prématurée priva des honneurs du consulat.

Mœsa et sa famille habitèrent le palais impérial sous les règnes de Sévère et de Caracalla. Après la mort de celui-ci, et à l'avènement de Macrin, Mœsa reçut l'ordre de se retirer à Emèse en Phénicie, où elle avait reçu le jour, et où Bassianus son père avait exercé les fonctions de grand-prêtre du soleil (2).

Mœsa emmena dans son exil ses deux filles, veuves l'une et l'autre, et ses deux petits-fils, Héliogabale âgé de treize ans, et Alexien de neuf.

Elle fit conférer à l'aîné le sacerdoce du temple d'Emèse qu'avait obtenu leur bisaïeul. Ce fut à l'aide de ce titre et des richesses immenses qu'elle avait amassées,

---

(1) Dion. l. 78, c. 30, p. 1338.

(2) *Voyez* la généalogie d'Héliogabale, dans Dion. Cass. edit. cit. l. 78, c. 30, p. 1337. Herodian. l. 5, c. 5, p. 181. Lamprid. c. 1, edit. cit. p. 338. Tillem. Hist. des Emper. t. 3, p. 144.

qu'elle disposa d'abord de la ville, bientôt de la province et des soldats, et enfin de l'empire.

C'est en Syrie que le caractère de la superstition, soit par l'effet du climat, soit par celui des institutions ou des coutumes, s'est élevé au plus haut degré d'extravagance. C'est là que l'homme se mutile en l'honneur de la divinité ; c'est là qu'on voit des prêtres revêtus d'habits de femmes, des représentations obscènes qu'on appelle sacrées, des hermaphrodites, des hymens monstrueux, les animaux lascifs et les organes de la volupté divinisés ; enfin, tout ce que peut inventer de plus bizarre le délire de l'imagination la plus impure.

Ce spectacle dut frapper d'autant plus le jeune Héliogabale, qu'il entrait dans cette époque orageuse de la vie où les sens éveillés pour la première fois et prêts à s'élancer pour ainsi dire sur la mer des passions, communiquent leur fiévre dévorante au cerveau, le remplissent et l'ébranlent par mille images fantastiques que l'adolescent dans son ignorance évoque et poursuit, embrâsé de désirs inconnus et inextinguibles.

Quelle dût être sur cette ame neuve et

ardente l'impression des objets qu'il vit pour la première fois ! de ces objets dont l'image suffirait pour porter le trouble dans les sens glacés d'un vieillard !

Ajoutez-y l'influence du printems, l'ivresse et l'enchantement du lieu, les rayons d'un ciel de feu, un air chargé du parfum des fleurs, et pour ainsi dire de tous les atômes de la volupté ; sur-tout la licence du sanctuaire et les leçons précoces que les prêtres de Salambo s'empressèrent de prodiguer au jeune et beau néophite, dont la figure et les charmes rappelaient les formes enchanteresses de Bacchus.

Comment, assailli de toutes parts et comme enveloppé de l'atmosphère de la débauche, cette ame faible et molle aurait-elle pu ne pas être saturée tout-à-coup de toutes les voluptés ?

Le poids l'en accabla ; et cette crise violente et brusque se mêlant à celle de la puberté et du développement de ses organes, dut nécessairement pervertir et aliéner la raison (1) du jeune prêtre.

---

(1) Aucun historien n'a assigné cette cause des désordres d'Héliogabale ; elle nous paraît cependant la plus vraisemblable.

La débauche et le fanatisme se renforçant l'un par l'autre, empoisonnèrent sans retour son esprit et toutes ses facultés.

Ce fut alors qu'abandonnant le nom de sa famille (car il s'était appelé successivement Bassianus, Avitus, Varius (1)), l'insensé prit le nom du dieu qu'on adorait dans le temple (*a*), sous le titre d'Héliogabale.

Les prêtres de ce temple sont les plus infâmes des hommes; leur ame impure est une vile écume trempée de boue et de sang.

Tel fut le saint collége dont Héliogabale devint le ministre. Jeune, il justifia ce choix; et rivalisant avec eux d'infamie, il mérita d'être élevé à la place la plus éminente du sanctuaire, et d'être présenté à la vénération des peuples.

Il paraissait, dans les cérémonies, revêtu d'une robe flottante et majestueuse, à la manière des Barbares (2), avec des manches longues et pendantes, enrichies d'or. Sa tu-

---

(1) Bassianus, du nom de son bisaïeul; Avitus, du nom de son grand père; Varius, du nom de son père.

(2) Herodian. l. 5, c. 5, p. 182.

nique était bordée de bandes de pourpre ; le lin enveloppait les parties inférieures de son corps, depuis la ceinture jusqu'aux pieds ; son front était ceint d'une couronne d'or, brillante des feux que jetaient mille pierres précieuses ; ses blonds cheveux tombaient en boucles ondoyantes et parfumées sur ses épaules ; sa beauté naturelle, relevée par ces ornemens, la fleur de la jeunesse, le coloris même qu'il tenait d'elle ou du souvenir des voluptés, la douce mollesse de tous ses mouvemens, et jusqu'à la langueur de son attitude, mêlée cependant de la dignité de ses fonctions ; l'éclat des flambeaux, la pompe des cérémonies, la richesse du temple, le prestige de ses monumens ; la vapeur des parfums, ces nuages d'encens à travers lesquels rayonnait l'éclat des statues d'or, où les dieux semblaient pour ainsi dire apparaître et se révéler ; la majesté du lieu, les flots d'adorateurs, toutes ces impressions que renforçaient encore les traditions, la crédulité, l'habitude ; tous les souvenirs, toutes les espérances qui peuplent les temples ; l'appareil mystique, les promesses solemnelles faites au nom du ciel, les prières de l'intérêt, les supplications

de la faiblesse, le pittoresque et le dramatique de ces représentations; le charme de la nouveauté, l'attrait de la curiosité, sur-tout le besoin de recevoir des sensations et de les augmenter en les partageant : tout frappait le peuple d'étonnement, d'admiration et de respect.

On accourait en foule à ces solemnités; on ne cessait de comparer Héliogabale au divin Bacchus; ses formes arrondies, efféminées, voluptueuses, semblaient en effet se rapprocher de celles de ce dieu auquel, si j'en juge par les statues qui le représentent, on a toujours donné un caractère plus féminin que mâle, et qui, par le renflement de ses hanches, par la rondeur de ses cuisses et de tous ses contours, tient beaucoup plus de la beauté des déesses que de celle d'un dieu (1).

Dans ces fêtes mêlées de tristesse et de joie, mais célèbres sur-tout par leur licence, à l'époque du deuil de la mère des amours et de celle des dieux (2), Hélio-

---

(1) *Vid.* Winkelman.

(2) Lucian. *de deâ Syria*, tom. 2, p. 658.

gabale était ordinairement chargé du rôle d'Adonis ou d'Atta. On l'exposait nud sur le lit funèbre, dont le deuil faisait ressortir davantage l'éclat de sa peau éblouissante, et où ses formes enchanteresses attiraient les regards, les vœux, les hommages de tous les fidèles.

Les jeunes filles et les jeunes garçons les plus remarquables par leur beauté, étaient disposés à l'entour, et représentaient Vénus, les Grâces et les Amours éplorés. Le nouveau dieu, à l'époque de sa résurrection, peut et doit choisir le plus ravisssant de ces objets. On célèbre alors l'hyménée, et il est quelquefois publiquement consommé.

Héliogabale ajouta encore à cette licence. Il fit mêler devant lui tous les groupes. On était au printemps : Il convient, dit-il, d'honorer la nature par un hommage universel. Tout s'enflamme, tout s'unit, et le sanctuaire n'est plus qu'un vaste théâtre de prostitution.

Ce fut cependant dans ce lieu d'infamie que le choix des soldats chercha un empereur.

Mais que ne devait-on pas attendre, après avoir vu publiquement du tems de Julius,

l'empire mis en vente, proclamé à l'encan, offert et livré au plus haut enchérisseur (1) !

Macrin régnait alors. Né à Alger, More de nation, d'une extraction infime, gladiateur, exilé en Afrique, où il s'occupa à déclamer des causes sommaires, il fut élevé à la place d'avocat du fisc, et ensuite à la dignité de préfet du prétoire, par Caracalla, qu'il fit poignarder. Assassin hypocrite, qui ne sut tenir ni le poignard, ni le sceptre ! Prince faible, et qui se précipita lui-même du trône à force d'imprudences !

Il négligea d'en imposer dès son avénement, et de se faire respecter par de grands exploits. Il se perdit dans l'esprit des soldats, par sa lâcheté. Attaqué par Artabane, battu deux fois par lui, il avait acheté la paix au prix de deux cents millions de sesterces (2).

Il fit une seconde faute : singe mal-adroit de Marc-Aurèle, mais dans l'extérieur seulement, il prenait un soin particulier de sa barbe ; il affectait une démarche posée, une

(1) Gibbon, p. 305, t. I.

(2) Vingt-cinq millions de notre monnaie.

attention grave, une voix basse, une lenteur marquée dans ses discours et dans ses réponses ; et ce rapprochement que ne soutenait aucune vertu, ne servait qu'à établir la plus défavorable des comparaisons (1).

Marc Aurèle s'était fait chérir par son activité et sa persévérance dans les travaux ; par son zèle pour le bien public, par sa noble simplicité, par son austère tempérance. Macrin négligeait les affaires pour se plonger dans les plaisirs ; entouré de musiciens et d'histrions, il consacrait à des spectacles de farceurs et de baladins le tems que réclamait le gouvernement de l'empire.

Il fit plus ; il offensa les yeux et les esprits par une magnificence asiatique : il ne paraissait en public que vêtu à la manière des rois, le manteau de pourpre relevé avec des agrafes d'or, ceint d'un bandeau éclatant d'or et de pierres précieuses.

Les Romains murmuraient ; ils allaient jusqu'à regretter son prédécesseur, qui avait affecté de vivre moins en prince qu'en soldat.

Par l'oubli de la plus simple politique,

---

(1) Dion. Cass. in Macr.

Macrin n'avait point songé à diviser son armée après la paix, et à renvoyer les légions dans leurs quartiers d'hiver ; elles étaient encore rassemblées et sur-tout oisives. Le luxe de Macrin, celui de la cité auprès de laquelle il campait, le spectacle et le voisinage de la mollesse, la facilité et l'occasion des plaisirs, relâchèrent d'abord la discipline et préparèrent la sédition par l'indocilité. On ne parlait plus dans le camp que de ces gratifications et de ces libéralités immenses que tour-à-tour avaient prodigué l'intérêt des ambitieux pour arriver au trône, et leur crainte pour s'y maintenir.

Les moyens par lesquels on avait obtenu ces largesses, se reproduisaient avec les mêmes circonstances et les mêmes désirs, dans l'esprit des troupes. L'orage se formait : un empereur plus habile l'eût conjuré avec peine ; Macrin s'arma d'une sévérité déplacée, tardive et dangereuse.

Sa politique fut petite et fausse. Il biaisa, il montra ainsi et excita de la crainte. Un édit assura aux soldats en service la plénitude des droits et des priviléges que leur avait accordés Caracalla ; mais cet édit déclarait qu'à l'égard de ceux qui

s'enrôleraient à l'avenir, les choses resteraient au pied où Sévère les avait laissées.

Loin de contenter les légionnaires, cette mesure les alarma. Ils regardèrent la ratification de leurs priviléges comme une promesse arrachée à la politique, qui s'en dispenserait au premier moment, qui n'attendrait que l'occasion de diviser, de disperser leur corps ou de le casser pour le réduire à la condition générale des nouvelles recrues.

Semblable à ce bruit sourd qui annonce la tempête, les mécontentemens et les plaintes allaient croissant. L'empereur crut les arrêter par des exécutions, et le mal augmenta. Il devint cruel, et il fut plus que jamais près de sa chute (1).

C'est une remarque constante et générale, que la multiplicité et l'énormité des supplices annoncent une révolution prochaine. Les flots de sang que les tyrans répandent, finissent par se grossir du leur.

Macrin s'aigrit, s'irrita et perdit la tête. On vit alors se reproduire toutes les atrocités qui n'avaient que trop long-tems souillé

(1) Jul. Capitol. Ap. script. Histor. roman. tom. 2, pag. 334.

le trône des Césars. Oubliant la juste vengeance exercée sur Caligula, il ressuscita ses rafinemens de cruauté. On décima les soldats, on les mit en croix ; d'autres furent exposés aux bêtes, d'autres écartelés : quelques-uns furent enfermés vivans dans des souterrains et dans des peaux de fauves. On assure même qu'il renouvela le supplice de Mézence (1).

L'indignation était au comble : tout présageait une révolution ; l'habile Mœsa sut la diriger.

Mœsa avait vécu à la cour des empereurs. Ce souvenir poursuivait son esprit dans la retraite où elle était condamnée à Emèse. Elle avait vu de plus près qu'un autre le jeu des intrigues obscures et des ressorts faciles qui procurent l'élévation. L'âge avait mûri sa prudence, et de toutes les passions, ne lui avait laissé que l'ambition. A un esprit vif et pénétrant elle joignait une ame forte, le courage de tout entreprendre et de tout supporter ; également au-dessus de la bonne et de la mauvaise fortune ; hautaine, artifi-

(1) *Mortua quin etiam jungebat corpora vivis.*

VIRG. Enéïd.

cieuse, profonde dans la dissimulation ; conspirant sous le voile de l'indifférence et des plaisirs, échappant à tous les regards, mesurant tout des siens ; prompte à concevoir, plus prompte encore à éclater, mais n'éclatant que dans la maturité de ses desseins, elle ne les laissait voir qu'au moment où elle les exécutait.

Elle devait d'autant mieux réussir, qu'elle ne connaissait aucun obstacle, traitant de pusillanimes considérations toutes les barrières que son sexe et même quelquefois le nôtre n'osent franchir ; elle était prête à fouler aux pieds toutes les lois de la pudeur, et jusqu'à sa propre renommée, non par abandon d'elle-même, mais par calcul : se flattant de regagner d'un côté par sa supériorité ce qu'elle aurait perdu d'un autre, sacrifiant tout au gain d'une meilleure situation et à la perspective du rang suprême.

Elle sut employer à propos les richesses immenses qu'elle avait amassées pendant la durée de son crédit. Elle entretint des intelligences secrettes avec les soldats et les légions qui campaient sous les murs d'Emèse ; elle nourrit par ses émissaires l'indiscipline et le mécontentement ; et quand elle les vit

d'une part irrités contre Macrin qui n'oubliait rien de ce qui pouvait le faire exécrer, et de l'autre amollis par les délices d'une ville, où la politique de cette ambitieuse multipliait les fêtes et les plaisirs; assurée d'avance de leur foi par d'immenses libéralités et par des promesses plus grandes encore, elle fit répandre sourdement qu'Héliogabale était fils de Caracalla; n'hésitant point ainsi à déshonorer sa propre maison pour l'agrandir, et immolant l'honneur de ses filles à l'élévation de son petit-fils.

Elle ajoutait que l'empereur les avait secrètement aimées, qu'elles avaient répondu à sa passion, et que le jeune prince qui en était le fruit n'avait échappé au glaive d'un rival que par les ténèbres dont la politique avait entouré son berceau.

Une éclipse de soleil eut lieu alors; une comète fut visible pendant plusieurs nuits. Ces événemens naturels sont autant de présages toujours puissans sur l'esprit de la multitude. L'armée ne douta plus que le ciel ne prît part aux grands événemens qui se préparaient. Les prêtres appuyèrent les terreurs de la superstition; l'oracle d'Apollon, docile

aux suggestions, annonça qu'un nouvel astre devait éclairer le monde.

Ce fut alors que l'on commença à revêtir Héliogabale d'une robe pareille à celle que portait Caracalla dans son enfance, à le décorer du nom d'Antonin, à le saluer empereur, d'abord au sein de sa famille, et bientôt au milieu du camp.

Cette intrigue fut menée avec beaucoup d'adresse, par deux serviteurs de Mœsa; l'un affranchi des Césars, se nommait Eutychianus, et l'autre Gannys, instituteur d'Héliogabale. Ces deux hommes, avec un caractère tout différent, mais tendant au même but par des moyens divers, réussirent à enflammer et à soulever les soldats. Quelques-uns avaient été séduits par l'intérêt qu'inspiraient la jeunesse et la beauté d'Héliogabale : tous l'étaient par ses promesses et par l'attrait du changement. Ils ne voyaient que les sommes immenses qu'un empereur, dans cet âge où la libéralité ne connaît point de bornes, serait obligé de leur distribuer selon l'usage, et plus encore par goût et par reconnaissance. Le prince partagerait avec eux l'héritage qu'ils lui auraient rendu. Sa douceur

même, ou plutôt sa mollesse, si elle était un défaut, ne leur promettait du moins qu'un repos et un service tempéré par les plaisirs. Les cruautés de Macrin avaient rendu leur situation insupportable. Un sort plus doux brillait à leurs yeux, et soit comparaison du passé, soit lassitude du présent, soit espoir d'un avenir dont ils étaient loin de prévoir toutes les horreurs, ils se précipitaient, autant par nécessité que par avarice et par légèreté, dans une révolution.

Mœsa vit qu'il était tems de frapper. Sans affectation, sans crainte, et comme une femme disposée depuis long-tems à ce rôle pour lequel elle semblait faite, elle se met à la tête des conjurés et de sa famille, et sort de la ville pendant la nuit. Ses fils et ses petits-fils marchent à ses côtés; les soldats qui avaient été chassés de Rome, lui servent d'escorte.

Arrivée aux pieds des retranchemens, on lui ouvrit les portes, et l'armée déclara d'une voix unanime, son petit-fils empereur, sous le nom d'Antonin (1).

On se dispose à combattre Macrin; on

---

(1) Dion. Cass. edit. cit. p. 1339.

fortifie, on approvisionne le camp, on le met en état de soutenir un siége.

Telle fut la sécurité de Macrin, ou plutôt la fatalité qui le poursuivait, qu'ayant encore le tems et les moyens d'étouffer cette étincelle dans son origine, il laissa pour ainsi dire volontairement s'allumer et se développer l'incendie. Il dédaigna de combattre un enfant; et, comme il arrive presque toujours dans les grandes occasions, la faiblesse, même apparente de ce parti, fit sa force réelle.

Au lieu de marcher avec une armée considérable, et de détruire sans retour un foyer dont l'explosion devait renverser son trône, Macrin se contenta pour ainsi dire d'escarmoucher, et envoya un détachement sous la conduite d'Ulpius Julianus, l'un des préfets du prétoire, pour arrêter la sédition.

Le sort aveugla Julianus lui-même. Il était sur le point de se rendre maître du camp; déjà une troupe de Mores dévoués à Macrin, comme le sont des barbares, avait enfoncé les premières portes, lorsque tout-à-coup, soit pusillanimité, soit prudence, soit horreur pour l'effusion du sang romain, espérant peut-être que l'effroi et la reconnais-

sance des assiégés les ramèneraient sous les drapeaux de leur empereur, le préfet suspendit l'attaque.

Retiré dans sa tente le reste du jour, il attendit des députations qui ne se présentèrent point. Il s'aperçut, mais trop tard, qu'il ne fallait point ajourner les succès et les faveurs de la fortune dont il reconnut bientôt l'inconstance. Il voulut ressaisir l'occasion échappée, et donna le signal d'une seconde attaque : les assiégés avaient eu le tems de se fortifier ; et mettant à profit celui que leur laissa la fausse politique de Julianus, ils sentirent croître leur audace avec leurs espérances, et puisèrent dans ces sentimens une ardeur qui les rendit invincibles.

Héliogabale se montra sur les retranchemens, dans tout l'appareil de la puissance impériale ; ses affidés poussant autour de lui de grands cris, le saluaient du nom d'Antonin, prenaient les dieux à témoin de la justice de leur cause et de leurs dispositions pacifiques ; et s'adressant aux soldats avancés jusqu'aux pieds du camp : « Camarades, que « faites-vous ? Pouvez-vous tourner vos « armes contre le fils de votre bienfaiteur » ?

Cette vue, ces discours fascinent leurs

yeux et leurs esprits ; ils croient revoir les traits de Caracalla lui-même : cette illusion est secondée par l'éloignement, entretenue par des émissaires adroits, et nourrie en secret par tous les calculs de l'avidité. On fait briller l'or à leurs yeux, on étale les trésors et les promesses. Héliogabale lui-même les confirme du geste et de la voix. Tout s'ébranle, tout cède à la réserve des Mores ; mais tout ce qui est Romain, ou plutôt tout ce qui avait cessé de l'être, se déclare pour le parti du faux Antonin. Quelques officiers luttent en vain contre le torrent ; des tribuns et des centurions, dignes de rappeler dans des tems plus heureux les légions à l'honneur et à la discipline, font entendre une voix qui n'est plus écoutée ; la révolte s'accroît par les efforts mêmes qu'ils font pour l'arrêter ; le soldat s'irrite d'une résistance imprévue, et comme il arrive presque toujours, passe du mépris des chefs aux derniers excès. Ils entraînent les centurions eux-mêmes, les forcent de se mettre à leur tête : quelques-uns par le sentiment du devoir et d'un courage inutile, résistaient encore ; ils sont massacrés.

On prétend qu'un émissaire d'Eutychia-

nus, nommé Festus, provoqua ces atrocités, et les poussa au crime pour rendre désormais impossible le retour à leurs premiers drapeaux, et pour les obliger à chercher leur sûreté et l'impunité dans le camp du nouvel empereur.

Ce misérable, pour exciter leur fureur, promettait au nom de son maître, que les assassins obtiendraient la dépouille et le grade de ceux qu'ils auraient massacrés.

Le sang coule dans tous les rangs. Julianus échappe au carnage, et se dérobe au glaive par une fuite précipitée.

La sédition triomphe, et se grossissant alors rapidement de tous les flots de ces hommes qui, hardis après l'événement, se rangent toujours du côté de celui qui leur en impose, entraînant aussi tous ceux que séduit une victoire du moment par l'appât de la nouveauté ou par celui des espérances, se déchaîne sans obstacles et porte le nouveau prince sur un trône que cette journée seule lui donna.

Le caractère même de Macrin ne favorisa pas moins Héliogabale que les circonstances. On l'a vu indécis et irrésolu fuir dans toutes

les occasions les charges de la guerre comme un fardeau pesant ; n'oser combattre ses ennemis ni de sa personne ni par de grands capitaines, dont il aurait ensuite redouté les talens et la rivalité. Il ignorait qu'un pouvoir acquis par les armes ne pouvait être conservé que par elles, et que l'empire était devenu pour ainsi dire une arêne de gladiateurs, où le plus fort égorgeait toujours le plus faible.

Dans un tems où la puissance civile était dégradée, et où les titres n'étaient plus que de vains mots, il songea à s'armer des titres et de la puissance civile. Il fit décorer son fils du nom d'Auguste, comme s'il s'agissait de combattre un enfant par un enfant ; il extorqua au sénat un décret qui déclarait Héliogabale, Mœsa et leurs partisans ennemis de la patrie ; comme si dans les guerres civiles les décrets ne ressemblaient pas à un foudre impuissant qui se perd, même sans bruit, dans les airs. Se servant enfin des moyens mêmes de son ennemi, il afficha une libéralité ruineuse ; et loin d'augmenter ainsi ses forces, il ne fit qu'augmenter la faiblesse et la corruption de ses troupes. Il promit aux soldats vingt mille sester-

ces (1) par tête, leur en distribua sur-le-champ quatre mille (2), et fit présent de six cents sesterces (3) à chaque citoyen. Mais on sentait trop bien que Macrin n'était libéral que de ce qu'il craignait de perdre, et de ce qui allait lui échapper. Le mépris se mêla ensuite à la crainte, lorsqu'on vit que dans les lettres où il consignait ces largesses, et adressées au peuple et aux soldats, il affectait de garder le silence sur la situation critique où il se trouvait.

Le trouble de Macrin était sur-tout visible dans ses lettres au sénat; inconséquentes, impolitiques, elles révélaient toutes ses faiblesses. S'il n'eût fait que se livrer à des invectives contre son rival, ces plaintes communes n'auraient paru que superflues; mais il y joignait des reproches contre les troupes, et cela dans un moment où les troupes disposaient de l'empire. Il accusait leur avidité, lorsqu'à leur tour elles pouvaient accuser sa lâcheté et sa cruauté.

En un mot, il ne montrait dans ses dis-

---

(1) Deux mille cinq cents liv.

(2) Cinq cents liv.

(3) Soixante-quinze liv.

cours comme dans ses actions, qu'une ame flottante, pétrie de petitesses et d'alarmes, incapable d'un effort même pour conserver la couronne et la vie.

Il le tenta cependant; mais quand son rival impétueux, hardi, ne négligeant aucune occasion, armé de ses forces et de la faiblesse même de son adversaire, avait fait plus de la moitié du chemin pour venir à sa rencontre.

On vit le courage et les ressources du côté de celui qui n'en avait aucune au commencement. On vit un eunuque développer tout-à-coup le talent d'un général, et des femmes s'élever au-dessus de leur sexe et paraître dans la mêlée; un enfant de quatorze ans, sorti pour la première fois du fond des temples, se montrer comme un héros; tandis qu'un ancien préfet du prétoire, qu'un homme célèbre par des titres militaires, qu'un empereur enfin, ne savait pas même honorer les derniers instans de son règne par un acte de courage.

Les armées se rencontrèrent près d'une bourgade, à dix-huit milles d'Antioche. Gannys commandait celle d'Héliogabale; et cet homme étranger à l'art militaire, perdu

de mollesse, et qui avait coulé ses jours paisibles dans le sein des voluptés, se décéla tout-à-coup par un génie de feu et par un coup-d'œil ferme. Il vit, et prit sur-le-champ les meilleures dispositions. Orateur autant que capitaine, il fit passer dans l'ame des siens un enthousiasme qui faiblit bientôt. C'en était fait; la fortune inconstante semblait revoler vers Macrin. Les prétoriens qui l'entouraient, hommes dévoués et éprouvés, devenus plus terribles par le danger même, débarrassés depuis peu du poids d'une armure trop pesante, aussi agiles alors que redoutables, rompirent l'effort des ennemis, les enfoncèrent et les poursuivaient déjà.

Un spectacle imprévu ramène et soutient les fugitifs. Mœsa et Soémis, mêlant les supplications à l'héroïsme, rallient quelques bataillons et recommencent le combat. Héliogabale lui-même, l'épée haute, se précipite au milieu des ennemis; ses soldats rougissent de montrer moins de courage que des femmes et un enfant, et l'action se ranime. Macrin abandonna lui-même sa cause et le champ de bataille.

Les prétoriens continuaient de se battre pour leur empereur absent; des transfuges

informent les généraux d'Héliogabale, de la disparution de Macrin ; on se hâte de l'annoncer aux prétoriens : on leur représente qu'ils développent un courage inutile, qu'ils sont trahis par celui-là même qu'ils défendent ; qu'un maître plus généreux saura récompenser et sur-tout apprécier leur valeur ; qu'ils n'ont rien à craindre d'un noble adversaire ; qu'on ne leur propose point un indigne pardon, mais de placer mieux leurs services ; qu'on ne les traitera point en vaincus, puisqu'ils ne le sont point, mais en amis, mais en sujets fidèles, s'ils veulent le redevenir.

Abandonnés de leur chef, les prétoriens acceptent ces honorables propositions.

Macrin fuyait toujours ; les portes d'Antioche s'ouvrent devant lui, d'après la précaution qu'il avait prise de faire annoncer par quelques affidés, qu'il avait remporté la victoire. Il charge Epagathus de veiller sur les jours de son fils, et de le conduire chez les Parthes auprès d'Artabane, leur roi.

Cependant le bruit de sa défaite l'ayant suivi de près, le trouble et le carnage commençant déjà à se répandre dans Antioche, Macrin quitta la pourpre, se rasa la barbe

et les cheveux ; et sous un habit et un nom obscurs, conformes à sa situation, partit dans la nuit, en secret, à cheval et déguisé. Une suite peu nombreuse l'accompagnait. Il poussa ainsi jusqu'à Eges, ville de la Cilicie. Là, ayant monté un charriot comme courier de l'empereur, il prit sa route par la Cappadoce, la Galatie, la Bythinie, et vint jusqu'au port d'Eribole. Son dessein était de se rendre à Rome, d'y soulever les passions du peuple et la docilité du sénat, et de renouveler la guerre avec les légions de l'occident, en excitant leur jalousie contre celles de l'orient, moyen extrême, mais que dans un extrême désastre avaient déjà tenté avec succès plusieurs empereurs. Ce projet était fondé sur les craintes mêmes qu'inspiraient la tyrannie des Syriens, l'avidité et la hauteur de Mœsa, la jeunesse d'Héliogabale, et la licence des mœurs de leurs ministres (1).

Jusqu'à cet endroit, Macrin, quoique reconnu, n'avait point été arrêté. Il navigue

(1) Dion. edit. Hamburg. t. 2. Macrin. l. 78, c. 39, p. 134.

d'Eribole à Chalcédon, et n'ose entrer à Nicomédie, où il redoutait les regards de Cœcilius Ariston, préfet de la Bythinie. Il se contenta d'y envoyer un émissaire secret pour tirer de l'argent. Cette démarche le fit reconnaître et le livra à ses ennemis. Quelques historiens prétendent qu'il était parvenu à leur échapper; mais qu'un vent contraire le repoussa sur les côtes d'Asie et entre leurs mains.

Macrin était alors travaillé d'une fièvre que lui avaient donnée les fatigues du voyage. La mort, qu'il attendait, ne fut pas pour lui le supplice le plus cruel : ce malheureux père apprit que son fils venait d'être massacré; c'était mourir deux fois. Dans son désespoir, il se précipita de la voiture, et se rompit l'épaule. Cette blessure ne permit point qu'on le menât vivant à son ennemi; on le tua (1), et on porta sa tête à Héliogabale.

Macrin (*b*) était alors âgé de cinquante-quatre ans, et n'avait régné qu'un an et deux mois. Diaduménus, son fils, qu'il entraîna

(1) Dans la ville d'Archélaïs, en Cappadoce. (Eus. Chroniq.)

dans sa ruine, comptait à peine deux lustres. S'il en faut croire les historiens, Diaduménus avait déjà pris les mœurs féroces des derniers empereurs, et annonçait un monstre. Il écrivait à son père : « Vous oubliez votre « caractère et votre situation, en épargnant « ceux qui affectent la tyrannie ; croyez-« vous donc adoucir et conquérir des cœurs « ulcérés ? Ceux de vos familiers qui vous « ont abandonné pour se joindre à vos en-« nemis, sont les plus cruels de tous. Au « nom de votre intérêt, au nom de celui « que je vous inspire, frappez ; ou si vous « épargnez les têtes de l'hydre, elles vous « dévoreront » (1).

Et le même à sa mère : « L'empereur n'aime « ni vous, ni moi, ni lui-même. Il laisse « respirer ses ennemis ; obtenez que l'on « mette en croix Arabienus, Tuscus, Julius, etc. » (2).

Il fut lui-même la victime de ses conseils barbares. Lorsqu'à son dernier moment, touchés de sa jeunesse, quelques soldats vou-

---

(1) Lamprid. ap. script. Hist. rom. in Diadumen. c. 8, p. 338, edit. Heildel. (On attribue cette lettre à un rhéteur nommé Cœlianus, chargé de son éducation).

(2) *Ibid.*

laient le sauver, on lut les lettres écrites contre Arabienus. Diaduménus périt de la mort qu'il réservait aux autres; et tel est presque toujours le sort des tyrans cruels.

Nonia Celsa, qui partageait le trône avec Macrin, y porta le caractère d'impudicité qui fut long-tems celui de toutes les impératrices (1), et reçut le titre d'Augusta.

Un historien, en parlant de la mort de Macrin, fait cette réflexion infiniment juste, qu'il périt pour s'être arrêté aux extrémités de l'empire, et ne s'être pas établi dès le commencement de son règne, au centre, c'est-à-dire à Rome. « Si la fortune lui « manqua, ajoute-t-il, il avait manqué à la « fortune ».

Les premières années de sa puissance avaient été marquées par des vues utiles et par des espérances qu'il oublia de justifier. Il avait d'abord rassuré par la modération les esprits effarouchés par la violence de Caracalla; il avait rappelé les exilés, et puni les délateurs; il avait ramené par des sacrifices la paix extérieure, et dans l'inté-

(1) Capitolin. in Macrin. c. 14. Crévier, Hist. des Emp. t. 9, p. 408.

rieur. Il annonçait l'intention de briser les armes les plus puissantes du despotisme, en abandonnant tout ce que les empereurs avaient usurpé de la puissance législative, en abolissant les rescripts, en faisant respecter l'édit perpétuel d'Adrien (1), détruisant ainsi, dans son origine, l'hydre effroyable de l'arbitraire et des usurpations.

On a vu comment la prospérité corrompit ses mœurs, comment le faste succéda à la simplicité, la cruauté à la modération, une politique étroite, fausse, versatile, aux principes d'une morale sévère, bâse de toute bonne administration.

Ce fut alors que dans un âge mûr, instruit cependant par l'expérience, et environné des plus grandes forces, il fut vaincu par un enfant dont à peine il connaissait le nom.

Macrin se perdit (2) au moment où il ne

---

(1) Capitolin. in Macrin. c. 13. *Voyez* la note (*b*).

(2) Dion. Tom. 2, l. 78, in Macrin. c. 41, p. 1348, edit. Hamburg. Herold. *Voyez* sur-tout ce qui concerne Macrin. Dion. loc. cit. p. 1318, 1348. Herodien, l. 4, c. 23, ad. l. 5, c. 10, p. 165, 188, edit. Oxon. in-8°.

s'occupa plus de l'empire, mais de lui-même. Les princes oublient trop souvent que leur propre intérêt ne peut se trouver que dans celui de tous.

Héliogabale obtint l'empire avec la victoire. Ce qu'il montra de modération dans le commencement, doit être attribué aux conseils de Gannys. Le soldat, avide de signaler ses premières marches par le pillage, allait saccager Antioche. Le nouveau prince leur fit distribuer deux mille sesterces (1) par tête, qu'il imposa sur la ville sauvée à ce prix. Il écrivit aussitôt à Rome, et selon l'usage, il éleva son caractère au-dessus de celui de son prédécesseur, lui refusant toutes les vertus qu'il se donnait, et prodiguant à un fantôme de sénat, des démonstrations illusoires dont chacun connaissait le peu de valeur, mais qui étaient devenues des formules aussi vulgaires qu'insipides.

Jul. Capitolin. ap. script. Hist. rom. tom. 2, edit. cit. p. 332 ad 335. Cel. Lamprid. in Diadumen. *ib.* p. 336 ad 338. Hist. des Empereurs par Tillemont, tom. 3, p. 124 ad 144. *Id.* Crévier, tom. 9, p. 363 ad 409. Linguet, Révolutions de l'Emp. rom. tom. 2, pag. 370 ad 398.

(1) Deux cent cinquante livres.

Les reproches envers Macrin, ou plutôt son accusation, ne manquèrent point d'adresse, mais choquaient toutes les bienséances. Héliogabale qui n'avait que quatorze ans, insultait à la jeunesse de Diaduménus ; et lui qui usurpait tous les titres donnés aux empereurs avant que de les avoir obtenus du sénat suivant l'usage, éclatait contre Macrin, parce qu'il avait envahi l'empire sans avoir même la dignité de sénateur. Enfin, après avoir exposé sous le jour le plus odieux, les atrocités dont le règne précédent avait été souillé, il promettait à l'empire un nouvel Auguste, et par la plus horrible des dérisions, un Marc-Aurèle...

Ces lettres étaient portées par Pollion, subrogé consul, et qui devait, en cas de résistance, employer la force et les soldats.

L'indignation et l'avilissement du sénat furent au comble. A la lecture de ces lettres, la douleur fut portée à un excès que l'adulation seule égala. Ces hommes qui frémissaient à l'aspect d'une domination nouvelle annoncée sous de si cruels auspices, prodiguèrent les titres, les applaudissemens et les hommages.

Ces éloges ne réjaillirent point seulement

sur Héliogabale, il fallut en couronner la tombe de Caracalla, qu'il regardait comme son père; l'ombre d'un tyran même était alors sacrée. Il fallut donner à des femmes le titre d'Auguste. On les vit bientôt foulant aux pieds jusqu'aux derniers débris de la dignité du sénat, s'y asseoir et y délibérer.

Bientôt l'étendard de toutes les folies et de toutes les cruautés fut arboré.

Héliogabale voulut que son empire précédât son avénement. Effaçant le nom de Macrin des fastes des actes publics, il y substitua le sien, regardant le consulat qu'avait rempli son prédécesseur, comme une dépouille qu'il pouvait s'approprier. En reculant ainsi sa puissance dans le passé, il crut l'étendre dans l'avenir; il se jouait de la postérité comme de ses contemporains.

Le sang coula: il suffisait d'avoir été, je ne dirai pas l'ami de Macrin, mais nommé par lui.

Parmi ces victimes, on regretta Julianus Nestor, préfet du prétoire; Fabius Agrippinus, gouverneur de Syrie; Réanus, commandant en Arabie. Une foule de chevaliers romains et les plus illustres personnages furent immolés aux craintes ou plutôt à la

faiblesse du gouvernement; car la faiblesse seule est cruelle. On ne fit qu'une hécatombe de ce qui pouvait faire ombrage par le crédit, les places, les talens, les vertus.

Un misérable Eutychianus, un vil histrion, et surnommé *Comazon*, c'est-à-dire le farceur, régnait sur tous les sentimens d'Héliogabale et sur Rome. Lui déplaire, l'offenser, était un crime suivi de la mort. Claudius Attalus, proconsul de Chypre, Decius Trecianus, qui avait gouverné la Pannonie, éprouvèrent sa vengeance.

Chose inouie jusqu'alors! ces meurtres ne furent point sanctionnés par un sénat que les empereurs avaient rendu complice de tous leurs assassinats. Les têtes les plus illustres tombaient en silence au signe du prince et de ses favoris.

L'honneur de Rome, les seuls sénateurs qui osaient montrer encore un caractère pur et soutenu, furent dénoncés pour ne pas avoir approuvé la conduite du prince, et sur cette accusation vague, condamnés à mort. Héliogabale osa écrire au sénat: « Je ne vous adresse point les pièces « de la conspiration, cette lecture serait « inutile; ils sont morts ».

Peut-être le caractère naturellement soupçonneux et cruel d'Héliogabale, avait-il été exalté par les nouvelles des diverses tentatives qu'on avait faites pour le précipiter du trône. En voyant le bonheur couronner tant d'audace et de bassesse, les plus vils misérables se croyaient appelés à l'empire (1). Deux de ses compétiteurs étaient membres du sénat; mais l'un fils d'un centurion, et l'autre d'un médecin. Un ouvrier en laine se mit sur les rangs; un matelot de la flotte voulut la soulever pendant le séjour que l'empereur fit à Nicomédie pendant l'hiver.

Ce fut dans cette ville que, lâche assassin de son bienfaiteur, Héliogabale immola Gannys de sa propre main.

Gannys avait développé des talens égaux à sa situation. Livré d'abord, comme Alcibiade, aux voluptés, il s'était montré ensuite aussi grand oapitaine. Il paraissait digne de supporter la gestion d'un grand empire, et promettait un habile administrateur. Il n'eut d'autres torts auprès de son maître, que de lui donner de sages conseils. Il l'engageait à sortir du sein des voluptés,

---

(1) Dion. edit. cit. l. 79. Elagab. c. 7, p. 1356.

à se partager du moins entr'elles et ses devoirs, à ne point fatiguer les Romains d'exactions et d'injustices, à se montrer, par intérêt pour lui-même, populaire et généreux.

Héliogabale fut encore plus blessé de la supériorité de cette ame haute et fière, que des maximes intempestives que Gannys lui étalait. Lorsqu'il voulut le livrer aux soldats, ils reculèrent et refusèrent de tremper leurs mains dans le sang de leur ancien général. Ils frémirent comme d'un parricide ; ils auraient cru outrager les dieux, et immoler, dans sa personne, l'humanité, la reconnaissance et la générosité. Insensible et furieux, Héliogabale seul enfonça le fer parricide dans le sein de l'instituteur qui l'avait couronné.

Ainsi périt Gannys, qui réunissait à de grands vices de grandes vertus ; ami de l'argent et des voluptés, mais ne les recherchant point par des voies odieuses et basses ; sachant quitter les plaisirs pour les affaires ; particulier très-corrompu ; homme public irréprochable. Estimé de Mœsa, aimé de Soémis, il fut prêt d'épouser cette dernière et d'obtenir le titre de César.

Cette barrière aux volontés tyranniques d'Héliogabale, une fois renversée, il se précipita dans un cloaque d'infamies. Le farceur Eutychianus devint son ministre, préfet du prétoire, consul; et, ce qui était sans exemple, trois fois préfet de Rome.

La luxure, la cruauté, la superstition, la démence, caractérisèrent tous les actes de l'empereur. Par suite de sa folie, il désigna son premier consulat sous le titre de second; et parut, contre l'usage, le jour des vœux annuels, revêtu de la robe triomphale... Il triompha de la patience du peuple romain. On le vit alors dédaigner toute bienséance dans ses vêtemens; il fut le premier qui, adoptant une parure jusqu'alors inconnue aux hommes, parut avec une robe de soie teinte en pourpre et rehaussée d'une broderie d'or (1).

Et ce n'était point l'empereur qu'il montrait dans cet habillement, c'était le prêtre, et le prêtre d'un culte impur.

---

(1) On sait combien la soie était alors rare et précieuse. Le luxe même le plus effréné n'osait encore l'employer qu'en la mêlant avec d'autres matières.

Ce fut alors que Mœsa, trop habile politique pour ne point apercevoir que de toutes les causes de révolution, il n'y en a point de plus forte et de plus rapide que l'outrage fait aux mœurs et aux usages, tellement qu'il est plus aisé d'enlever à un peuple ses lois que ses modes, parce que de toutes les tyrannies, celle qui s'exerce sur des choses indifférentes en elles-mêmes, est la plus intolérable; Mœsa, dis-je, lui adressa les reproches les plus sensés: « que les Romains n'étaient point accoutumés encore à la vue d'un costume barbare; qu'il ne leur restait plus de leur puissance, que celle de faire subir aux empereurs leurs usages; que, pour prix de cette déférence, ils abandonnaient leurs droits et leur liberté, mais qu'ils pourraient s'en ressouvenir, si on les bravait jusque dans ce dernier point; qu'ils pouvaient tout supporter, le mépris seul excepté; et qu'enfin ils attendaient un empereur, et non un prêtre ni une femme. »

Héliogabale conçut le danger, mais usa d'une singulière précaution. Il voulut tenter le caractère des Romains, et cette expérience ne lui réussit que trop. Il se fit peindre dans le costume et dans l'attitude de prêtre

syrien ; et pour sanctifier en quelque sorte son image, il y fit représenter celle du dieu qu'il adorait.

Ce tableau fut porté à Rome par son ordre, et placé dans le sénat. Le sénat frémit et l'adora. Fort de l'avilissement public, Héliogabale vint à Rome. Il y entra en pompe ; il y prodigua les spectacles, les jeux, tous les appâts de la servitude. La fière Mœsa fut assise sur le même char. Avec quel faste et quelle hauteur elle insultait tout citoyen romain ! Comme elle brûlait de se venger de son long exil ! Avec quels transports de ressentiment et de joie elle revit les murs du palais où sa mère avait régné ! Elle semblait dire : Mœsa méconnue, oubliée pendant quelques instans, s'est fait reconnaître en soulevant l'Asie et soumettant l'Italie. L'empereur, Rome, l'univers sont à ses pieds. Elle entra et opina dans le sénat.

Vous savez le reste.

LETTRE IX.

EUTYCHIANUS A HÉLIOGABALE.

Portrait de Cornélia Paula.

COMMENT la beauté de Cornélia Paula a-t-elle échappé à vos regards? Elle fixe tous les yeux ; Rome n'a point de femme plus accomplie. Ses charmes doivent d'autant plus irriter les désirs, qu'elle réunit tous les genres de seduction. C'est la tête de Diane sur le corps de Vénus.

On la dit réservée et vertueuse. Croyez-moi, il n'y a point de femme chaste ; j'en appelle à notre expérience. Leur pudeur est un masque ou plutôt un moyen de séduction de plus. Vous désolerez une foule d'amans qui suivent ses traces. Elle s'embellit de son deuil et de ses larmes ; car vous n'ignorez pas qu'elle est la femme de ce Romain, de ce Pomponius qui ne baissa jamais les yeux devant vous ni devant moi. Il a payé ce crime de sa vie ;

mais les pleurs qu'on lui donne semblent le venger. Faites tarir, ou changez la source de ses pleurs.

LETTRE X.

HÉLIOGABALE A EUTYCHIANUS.

Projet d'hymen avec Paula.

Que l'on donne à Paula le titre d'Augusta. Volez, arrachez ses habits de deuil, et qu'on la revêtisse de la robe nuptiale. N'épargnez point mes trésors. Que l'on prépare les noces d'Héliogabale avec une magnificence digne de lui. Que l'empire et le monde soient en fêtes.

Que l'on porte des présens aux sénateurs, à leurs femmes, aux chevaliers romains (1); qu'on distribue aux citoyens six cents (2) sesterces, et mille (3) aux soldats. Des jeux

---

(1) Dion. edit. cit. l. 79, c. 9, p. 1358.

(2) Soixante-quinze livres.

(3) Cent vingt-cinq livres.

somptueux, des spectacles immenses, des gladiateurs, des bêtes féroces. Qu'on immole des hommes, des fauves. Je veux voir tuer à-la-fois cinquante tigres. Que les eunuques et les mignons aillent au-devant de Paula, qu'ils tombent à ses pieds ; je la préfère. Que le sénat la conduise solennellement ; qu'il s'honore d'elle et de mon choix. Que le peuple se réjouisse, et que les prêtres montent au capitole et rendent grace aux dieux.

LETTRE XI.

GORDIUS A CYNISCA.

Répudiation de Paula avant la conclusion de son hyménée.

L'INDIGNATION croît. Paula, arrachée de son foyer où elle embrassait l'urne de son mari ; les dernières violences employées pour la tirer de cet asile sacré où elle invoquait les hommes et les dieux, qui ne l'entendaient point ; l'humiliation de sa famille, et elle tient aux premières maisons de Rome,

aux patriciens les plus distingués ; le scandale public, ces jeux et ces honneurs dérisoires ont pénétré tous les esprits, ont soulevé tous les cœurs.

Les larmes de Paula ne coulaient point en vain. Qu'il se joue, disait-on, de la vie et de l'honneur des hommes, puisqu'ils sont assez lâches pour le souffrir ; mais qu'il vienne insulter à la vertu même, qu'il affecte de l'immoler en présence du peuple romain ; qu'il enlève la femme d'un sénateur assassiné ; que sa tombe même et sa religion soient profanées par lui ! voilà ce que le peuple, plus superstitieux encore que compatissant, faisait entendre.

Bientôt ces murmures se perdirent dans les applaudissemens qu'excitèrent la magnificence du spectacle, l'adresse et le talent des acteurs. La posture d'un mime infame fit rire la multitude ; et tout, en un instant, jusqu'à Paula et ses malheurs, fut oublié. Il ne faut, à un peuple avili, que le cirque et du pain (1).

Héliogabale paraissait au comble de la

---

(1) *Panem et circenses* ..... JUVÉNAL.

joie ; ivre de la beauté de Paula et des pleurs qu'il faisait couler. Tout-à-coup la figure ou plutôt l'attitude indécente même du mime, qui venait d'attirer les regards et les applaudissemens, le frappe et lui inspire de nouveaux désirs. Il repousse aussitôt Paula ; et après l'avoir fait descendre du trône préparé, il lui fait retirer ses ornemens, qu'il distribue aux ministres infames de ses plaisirs. L'hymen et les réjouissances sont interrompues. On dépouille l'infortunée de tous ses honneurs ; on la fait descendre à la condition privée ; il semble que, par un jeu cruel et par un rafinement de barbarie, le prince ne l'ait élevée un instant que pour rendre sa chute plus amère.

LETTRE XII.

SYLVINUS A ALEXIEN.

Nécessité de l'éducation.

Oui, mon cher Alexien, une éternelle attention sur soi-même est toujours nécessaire, et voilà ce qui justifie les préceptes de l'éducation qu'on serait tenté de croire inu-

tiles lorsqu'on est bien né. Nos pensées sont les résultats de nos habitudes, et nos habitudes ceux des circonstances où nous nous trouvons. Or, ces circonstances variant éternellement, il s'ensuivrait une instabilité continuelle dans notre caractère, si nous ne l'avions d'avance affermi, et pour ainsi dire muni et fortifié contre le choc des événemens et des passions.

C'est l'éducation qui forme et développe cette raison supérieure par laquelle nous nous élevons au-dessus de nous-mêmes et des autres. Que si elle est indispensable au commun des hommes, combien cette nouvelle puissance n'est-elle pas nécessaire à celui qui rattache à ses destinées celles d'un grand nombre d'hommes dont il doit faire un jour le bonheur ou le malheur. Les écueils se multiplient autour d'un rang supérieur, et c'est là que l'homme doit craindre, non-seulement sa propre faiblesse, mais encore la force de tous les autres qui l'attaquent avec leurs passions, avec leurs vices, avec leurs intérêts. La séduction et la flatterie, les amorces des voluptés, l'ivresse de l'orgueil, le fanatisme de l'ambition sont sans cesse éveillés et debout au-

tour de lui : s'il ferme les yeux un instant, s'il abandonne le gouvernail des principes, un courant orageux l'entraîne loin de lui-même, et finit quelquefois par l'engloutir avec toutes les espérances qu'il avait données. C'est alors que les nations pleurent sur le naufrage de sa vertu.

Cette éducation de la sagesse vous étant démontrée nécessaire, je n'insisterai pas avec vous sur des preuves puisées dans votre propre caractère ; il me reste à vous tracer sommairement son pouvoir et son influence, avant que de vous en expliquer les parties.

Ces préceptes, ou plutôt ces germes d'abord insensibles, déposés successivement dans le cœur de l'adolescent, y croissent comme à son insu, s'y développent, et donnent enfin des fruits. C'est la greffe inaperçue qui, insinuée dans un faible rameau, change, nourrit, élabore, féconde la sève de l'arbre qui, au bout de quelque tems, se couronne aux regards étonnés d'un luxe inattendu.

Et comment la culture n'obtiendrait-elle pas sur les esprits, ces triomphes auxquels la nature entière est soumise ?

On modifie les élémens, on dompte les animaux les plus féroces; le lion a porté des chaînes, les loups mêmes ont été apprivoisés.

Que vous êtes heureux d'être porté au bien naturellement! Vous n'avez point de travail à exercer sur vous pour régler vos passions; vous ressemblez à ces arbres qui portent d'eux-mêmes des fleurs brillantes et des fruits doux. Si jamais, dans des circonstances pénibles et inattendues, il vous fallait développer une énergie nouvelle, et remonter pour ainsi dire contre le cours de vos idées ou de vos penchans, il vous suffirait de vous rappeler vos propres gestes, qui furent l'ouvrage de cette philosophie sur laquelle est établie votre institution. C'est elle qui rendit Socrate le plus vertueux des hommes, quoiqu'il fût né avec le germe de tous les vices, et sur-tout avec une disposition de tempérament qui le portait au vin et à la débauche, ainsi qu'il en convient lui-même. C'est elle qui, après avoir conduit un jeune voluptueux aux leçons de Xenocrate, changea tout-à-coup ses mœurs comme par enchantement, et lui fit connaître le charme d'une volupté morale, de la tempérance qu'il ignorait. C'est elle qui

a formé tous ces grands hommes dont les images revivent dans votre palais et dans votre cœur ; car ne pensez pas que les vertus leur aient été toutes et toujours faciles. Ce mot de vertu entraîne avec lui l'idée d'un sacrifice. Ce sacrifice est ordinairement le plus grand de tous ; car il consiste à nous oublier nous-mêmes pour ne nous occuper que des autres.

Tel est le principe de toute vertu, de moins regarder à ce qui nous est utile, qu'à ce qui porte le plus de fruits pour la société générale. Avec le secours de cette distinction, vous ne vous méprendrez jamais sur le caractère de la vertu : par-là vous éviterez le piége le plus commun, le plus ordinaire, où tombent les héros mêmes, l'orgueil, qui enfle le cœur sans le remplir. Vous sortirez de ces sentimens purement personnels, qui ont toujours rétréci les plus grandes ames ; vous étendrez la sphère d'activité de la vôtre. Semblable à un être supérieur, vous planerez sur tout ce qui vous environne ; votre théâtre sera l'univers ; vos jouissances, celles de l'humanité ; votre récompense, les bénédictions des hommes et la satisfaction de votre cœur.

Mais combien il est difficile de se tenir toujours à cette hauteur de pensée ! L'homme est la dernière chose qui meure dans le cœur de l'homme ; il y a toujours une part d'intérêt à faire aux plus belles actions, et peu ont été assez grands pour jouer le rôle des Aristide, des Epaminondas, des Phocion, des deux Caton et de Marc-Aurèle. Ce dernier seul vous révélera, dans ses institutions stoïques, tout ce que doit se proposer une ame forte et embrâsée du feu sacré de l'humanité.

Relisez-le souvent ; méditez et rendez-vous propres les maximes de ce grand homme, qui ne fut le meilleur des princes, que parce qu'il était le plus grand des philosophes. Qu'un commerce intime s'établisse entre cet esprit supérieur et le vôtre. Une secrette harmonie de principes, de destinées peut-être, tout vous rapproche d'un modèle que vous devez reproduire un jour.

Instruit par ses leçons, vous apprécierez beaucoup mieux dans ses actions et dans ses discours, que dans les miens, l'influence de cette éducation du portique, laquelle purge l'ame des passions, et réduit tous nos

besoins comme tous nos sentimens, à un seul, celui de bien faire.

LETTRE XIII.

HÉLIOGABALE A COMAZON.

Exil de Fulvia.

Le secret du palais est dévoilé ; les mystères de mes plaisirs sont connus ; un invisible agent me suit, m'épie, m'interroge dans le silence des nuits, et alors que je crois n'avoir pour témoin que les ombres, le dieu de Lampsaque et la victime de mes érotiques fureurs. Il plane sur ma tête, contemple avec un ris sardonique mes ténébreuses voluptés ; il ne se contente pas de leur insulter, il dévoile ensuite à tous les yeux ma nudité ; il me rend ainsi la fable de mes propres esclaves. Les murs de Rome sont couverts de satyres que le génie malin du peuple envenime encore.

Qu'ils me peignent comme un débauché, que m'importe ? Mais comme un impuissant.. O honte ! ô fureur !.... Par Vénus, par Cotytto, je me vengerai de cette injure.

Fulvia, prêtresse savante des voluptés, toi qui n'as pu ranimer mes sens épuisés, ou plutôt dénaturés; Fulvia, toi pour qui un reste de passion me parle encore,.... si ton indiscrétion (1).... Malheureuse! les secrets augustes de la couche de ton maître auraient été révélés!..... Non: je ne le puis croire. On t'arracherait cette langue impure.... Par souvenir de ses caresses, je consens à ne te punir que de l'exil....

Que demain, Comazon, elle soit traînée hors de Rome.... Et toi, viens consoler ton empereur, et ranimer le flambeau de sa vie.

---

(1) C'est ce que Tacite rapporte de Silia et de Néron. *Ambigenti Neroni quonam modo noctium suarum ingenia notescerent, effertur Silia, matrimonio senatoris haud ignota et ipsi ad omnem libidinem adscita, ac Petronio perquam familiaris, agitur in exilium: tanquam non siluisset quæ viderat, pertuleratque proprio odio.* Annal. l. 16.

LETTRE XIV.

SYLVINUS A ALEXIEN.

Circonstances de la première enfance d'Alexien.

AVANT de descendre aux particularités et aux détails dont se compose la science de l'éducation, arrêtons-nous encore, et reconnaissons le point d'où nous partons. Regardons à-la-fois la barrière et le but ; nous en marcherons dans la carrière d'un pas plus ferme, parce que nous en connaîtrons bien l'étendue précise.

Que de graces ne devez-vous pas aux dieux, mon cher Alexien, toutes les fois que la réflexion vous fait jeter un coup d'œil sur votre situation !

Vous êtes né dans un rang distingué, mais éloigné cependant de celui où vous devez prétendre. Vous avez pu, de loin, en contempler et signaler les écueils ; vous avez vu se former pour ainsi dire sous vos pieds les orages qui renversent souvent ces con-

ditions suprêmes et déplorables, dont les misères pompeuses seraient moins enviées, si elles étaient mieux connues.

Votre ame neuve et vierge a été retirée de cette atmosphère empoisonnée; et loin de la flatterie, loin des délices amollissantes, loin de ces crimes éclatans ou de ces vices faciles qui peuplent les cours, elle s'est exercée dans la retraite, dans une utile et précieuse obscurité, aux habitudes simples et aux vertus modestes.

Vous avez été éprouvé par le premier maître de l'homme, le malheur, et votre ame s'est trempée dans l'adversité. Vous avez partagé les maux des Romains, vous y serez donc sensible un jour. Qu'il est profitable d'arriver à l'usage de la prospérité, par les sentiers de l'infortune (1) !

Vous avez vécu de notre vie, vous avez été malheureux de nos malheurs, alarmé de nos craintes; vous avez tremblé sur le sort de l'innocence, et frémi sur le bonheur du crime; vous avez remarqué sur-tout que les

---

(1) C. Plin. secund. Panægyr. p. 52, edit. Holm. 1699, in-12.

mauvais princes étaient détestés universellement, ils le sont même par les méchans qui les rendent tels.

Vous vous souviendrez donc des desirs ou des plaintes que vous formiez avec nous. Il vous sera alors peu difficile de vous montrer égal au modèle imaginaire que formait, qu'implorait votre ame ardente. C'est alors que vous devrez accorder aux vertus le prix qu'elles avaient sous la liberté, et qu'il sera pour les bonnes actions une autre récompense que celle de les avoir faites. Loin d'abaisser et de craindre la hauteur de ces esprits supérieurs qui sont la force et l'honneur des conseils, vous continuerez de les accueillir et de les élever.

Vous n'oublierez pas que la faveur du prince est un souffle caressant ou pestilentiel, qui développe ou les vertus ou les crimes; qu'à son signe, les bons accourent ou se retirent; que sous un Caligula, les délateurs règnent, et sous un Marc-Aurèle, les sages.

O puissance de l'exemple! Lorsque les vices et les crimes, lorsque l'oisiveté, la lâcheté, le luxe, ravissent le prix du travail, de la vigilance et de la frugalité, on voit ceux-mêmes qui pratiquaient ces vertus,

chanceler, abandonner une condition sans honneurs et sans fruits, pour se précipiter dans l'infamie qui mène à tout. On désire, on finit par ressembler aux misérables en crédit.

Vous aurez vu, et cette partie de votre éducation n'est pas la moins instructive, vous aurez vu d'indignes empereurs exciter, alimenter tous les vices, par goût et par calcul. Par goût, parce qu'un méchant aime et recherche celui qui lui ressemble; par calcul, parce qu'un peuple esclave et abruti au point de paraître né pour l'être, est plus facilement la proie et le jouet de tous les caprices.

Vous aurez vu tout ce qu'il y a de plus vil sur la terre, usurper ce qu'il y a de plus sacré; les richesses, les honneurs, les magistratures devenues le prix de la bassesse ou de la prostitution; les gens de bien et de mérite proscrits, assassinés, calomniés et poursuivis ainsi jusqu'au-delà du tombeau, dans ce qu'ils avaient de plus cher, dans leur réputation même.

Le spectacle de ces horreurs, toutes les fois qu'il se présentera à votre souvenir, vous imposera la loi de les réparer; et sous ce rapport, les exemples des héros vous auront

peut-être moins instruit que ceux des tyrans : car il sort du sein de leurs extravagances, une leçon haute, terrible et forte, pour qui sait l'entendre.

Votre intérêt aussi bien que votre penchant vous forceront de développer des maximes et une conduite contraires : c'est par-là que vous vous ferez connaître, et que vous vous élèverez au-dessus de cette tourbe fangeuse qui a rampé sur le trône.

Votre vie respectable deviendra la censure vivante des excès monstrueux sous lesquels nous aurons gémi ; le modèle de ceux qui vous suivront, la leçon du peuple, et l'entretien de la postérité.

LETTRE XV.

GORDIUS A CYNISCA.

Tableau d'une orgie.

Vous avez fui le tableau d'une licence qui ne se renferme plus dans l'intérieur du palais, mais qui, devenue plus audacieuse, et sans voile comme sans frein, brave, épou-

vante et souille les regards des Romains.

Ces festins scandaleux ont lieu au Champ-de-Mars (1) ou dans les places publiques. Je ne souillerai point vos regards du détail scandaleux de toutes ces orgies ; la description des horreurs de la dernière fête suffira pour les retracer toutes.

L'étang d'Agrippa fut le théâtre. Le festin était préparé sur une barque magnifiquement ornée, et tirée par d'autres bâtimens où brillaient de toutes parts l'or et l'ivoire. Rangés suivant leur âge et leurs talens pour la prostitution, de jeunes débauchés faisaient mouvoir les rames. Les oiseaux, les quadrupèdes des contrées les plus éloignées, les monstres de l'Océan étaient servis sur les tables (*c*). Sur les bords de l'étang s'élevaient de voluptueux réduits. C'est là que les femmes des premières maisons de Rome se confondaient avec des prostituées nues (*d*). La fête commença par des danses et des pantomimes obscènes.

Tandis qu'Héliogabale et son favori se

(1) C'est ce que Suétone et Tacite rapportent de Néron, qu'Héliogabale surpassa par ses excès. (Suet. in Neron. Tacit. Ann. l. 15).

livraient aux plaisirs de Comus (1), plusieurs des convives quittaient la table, voguaient vers le rivage; et emportés aux excès de la débauche la plus révoltante, forçaient toutes les femmes qu'ils rencontraient, de subir leurs caprices monstrueux. Chacun d'eux avait le droit de choisir celle qui lui convenait, sans crainte d'éprouver aucun refus. En effet, la moindre résistance les eût exposées aux indignes traitemens d'une tourbe effrénée et plongée dans l'ivresse. Aussi vit-on des esclaves braver, dans les bras de leurs maîtresses, la colère impuissante des époux, témoins de cette ignominie. Des gladiateurs violèrent des vierges, sous l'œil même de leurs pères.

Bientôt à l'éclat du jour succède celui des flambeaux : les bosquets, les temples et les grottes brillent de clartés, retentissent de chants. Héliogabale parcourt le cercle de toutes les abominations qu'il renouvelle et qu'il épuise; il sacrifie à la mémoire de sa monstrueuse union avec Hiéroclès. On représente de nouveau la pompe de l'hyménée;

---

(1) Xiphillin.

le flammeum est suspendu (1) sur la tête de l'empereur ; les aruspices, la dot, les flambeaux, le lit nuptial, l'acte même que la nuit couvre de ses voiles, tout eut lieu publiquement.

LETTRE XVI.

SYLVINUS A ALEXIEN.

De l'éducation physique.

Je devrais laisser le soin de vous parler de la gymnastique, aux maîtres habiles qui vous en donnent des leçons. Il n'appartient guère au sédentaire courtisan des Muses, à celui qui n'a jamais connu d'autre palestre que celle de l'art oratoire, d'autres combats que ceux de la parole, et d'autres exercices que ceux de l'esprit, de vous entretenir de la nécessité du développement des forces physiques et des moyens qui y concourent.

En parlant à Alexien d'occupations qui me sont étrangères, et dans lesquelles il excelle, ne ressemblerai-je point à ce Sophiste qui dissertait sur la tactique devant

(1) *Vid.* Tacit. Ann. l. 16. de Nerone.

Annibal ? Si je ne puis vous suivre dans la route, je puis du moins vous indiquer le but, vous montrer la noble et salutaire origine de cette coutume, et assigner ses rapports avec notre constitution militaire, et de là des considérations générales ; avec la morale, et de là des considérations particulières.

Les héros de l'antiquité commencèrent par cultiver la force physique. Chiron, après avoir instruit et charmé le jeune Achille par les sons de la lyre, lui apprenait à tendre l'arc, à devancer les cerfs à la course, à terrasser les lions et à sucer la moelle de leurs os. Hercule et Thésée domptèrent ainsi les monstres et les brigands.

Par-tout la force eut des autels ; une sage politique, en la divinisant, ne sépara point la bienfaisance de son culte. La voix publique couvrit d'opprobre et d'exécration les monstres qui en abusèrent contre l'humanité, et éleva jusqu'aux cieux la générosité de ceux dont le bras puissant devenait une égide publique. Les uns ressemblaient aux Titans ; les autres, aux dieux mêmes armés contre ces fils de la terre.

Lorsque la guerre affreuse sortit du Tar-

tare, s'élança au milieu des familles divisées, foula du pied les peuples et renversa les cités, tous les regards se tournèrent alors avec toutes les espérances, vers ces héros tutélaires; mais on distingua dès-lors deux forces : l'une aveugle, impétueuse, brutale, sanguinaire comme celle de Mars; et l'autre, ferme, impassible, éclairée, généreuse, comme celle de Minerve.

C'est là ce qui divisa nos guerriers en deux classes : les uns ne sont qu'un amas de bras souvent serviles, de mercenaires sans éducation, sans nulle discipline libérale, qui se précipitent par un instinct de férocité, par le besoin du carnage, par une jactance aveugle, au milieu des périls; ils ne sont que soldats. Les autres, prodigues de leur sang, mais avares de celui de leurs concitoyens, ne cherchent et n'évitent aucun danger. Comme ils ne sont point mus par une brutalité insensée, mais par les plus généreux des sentimens, ils tempèrent l'austérité des camps par leur magnanimité; ils portent au milieu des scènes de la mort, tout ce qui charme et console la vie, les arts, les lettres, la philosophie; ils manient également l'épée et la lyre; ce sont les chefs.

Pour s'assurer, constater et justifier leur supériorité sur la multitude, ils doivent partager ses travaux, et se montrer autant au-dessus des autres par l'énergie de leurs facultés physiques, que par la beauté et l'étendue de leurs connaissances morales. Il faut en imposer au vulgaire; et quoiqu'une ame forte se rencontre souvent dans un corps faible, il faut forcer l'hommage public par tous les prestiges des qualités extérieures. On vous juge toujours d'après vos propres actions: êtes-vous le premier à escalader une muraille, à traverser un torrent? savez-vous supporter le poids des armes les plus pesantes, des fatigues les plus extraordinaires, prévenir l'ennemi par une marche rapide, l'accabler de vos forces, et après l'avoir combattu comme un lion, le devancer comme l'aigle, l'atteindre et lui porter les derniers coups dans sa retraite? savez-vous marcher pieds nus et sans manteau, comme Phocion, au milieu des rigueurs des saisons, braver l'injustice comme Epaminondas, faire décerner comme Socrate, la palme à celui que vous avez couvert de votre corps dans la mêlée? savez-vous charger sur vos épaules robustes votre compagnon

d'armes près d'expirer, ou votre ennemi blessé, mais suppliant? en un mot, l'emportez-vous sur les barbares en vigueur, et sur les Romains en magnanimité? vous êtes digne d'être chef.

Comme ces qualités par lesquelles on obtient ce rang, s'émoussent et s'abatardissent quelquefois dans le repos, nos sages ancêtres ont voulu que la paix fût encore une image de la guerre. De là ces exercices au Champ-de-Mars, trop négligés aujourd'hui, et qui formaient les Marius et les Pompée.

Si l'on vit dans la Grèce le plus efféminé des hommes, Alcibiade, disputer ces prix et l'emporter même en constance laborieuse sur les Spartiates, lorsqu'il vivait au milieu d'eux; si le plus énervé des Romains, César, se montra jaloux des mêmes titres à l'estime militaire, et donna aux vieux soldats l'exemple d'une indomptable vigueur, d'une patience à toute épreuve dans les fatigues et dans les revers mêmes; que ne doit-on pas attendre de celui sur lequel la nature a épanché avec complaisance tous ses dons, et qui a reçu d'elle tous les moyens de payer dignement la dette que lui impose l'admiration

d'un peuple qui le regarde dejà avec confiance, et qui d'avance lui a transporté son estime avant qu'il ait rien fait de remarquable pour la mériter ?

Quels souvenirs imposans ! quelles images illustres doivent s'offrir à votre pensée, lorsque vous entrez au Champ-de-Mars ! Là, devez-vous dire, fut la pépinière de ces vaillans hommes qui ont dompté l'univers ; là s'exerçaient ces bataillons de jeunes gens dont chacun fut dans la suite un grand capitaine. Cette noble sueur, cette poussière héroïque dont ils étaient couverts, révélaient déjà leurs travaux futurs ; ils préludaient aux combats qui devaient décider du sort de la terre. Ce Tibre, ce Champ-de-Mars devaient les revoir encore, dans leur vieillesse victorieuse, se livrer par habitude et presque par reconnaissance, aux exercices qui avaient forgé leur vigueur, aux jeux qui avaient créé leur gloire.

C'est alors que la palme des Scipions, que les triomphes de Paul-Emile, que les sept consulats de Marius et ceux de Pompée doivent remplir et pour ainsi dire fatiguer de leur pompe votre mémoire, et vous enflammer d'une généreuse émulation.

Mais quel triste retour succède à ces songes d'une gloire passée, lorsque ce même Champ-de-Mars n'offre à vos yeux qu'une solitude immense et abandonnée, tandis que les cirques et les théâtres sont remplis d'une foule oisive et corrompue !

O Dieux ! l'atelier de vos victoires est désert, Romains ! et l'arsenal de vos vices, le théâtre, est comblé d'histrions et de spectateurs qui disputent d'impudence. C'est dans les luttes des voluptés les plus infames, dans les combats de la débauche, qu'une jeunesse dégénérée se précipite. Elle est fatiguée du poids des armes ; et voilà pourquoi il a fallu, par une condescendance criminelle, réduire de moitié l'équipement de nos légions. Aussi, forts de notre faiblesse, les barbares nous bravent. Le colosse de l'orient menace de s'écrouler sur nous ; nos frontières, autour desquelles habitaient la terreur, ont été violées, et des étendards sacrilèges ont profané le sol romain. L'occident inquiet s'agite, il semble prêt à vomir des nations inconnues, comme des torrens, sur l'empire romain que leur barbarie submergera un jour.

Il n'y a que deux moyens de reculer cette

désastreuse époque : le premier consiste dans le rétablissement des institutions antiques de la liberté. Puisque les Romains avilis ont eu besoin d'un maître, tempérez du moins le pouvoir absolu par intérêt pour tous et pour vous-même. Laissez transpirer quelque chose de la république dans l'empire, et qu'un pâle reflet de ses vertus éclaire les esprits, s'il ne peut embrâser les ames ; c'est la seule digue, le seul boulevard de toute puissance, et par conséquent de la vôtre ; car si vous ne consultez que la violence ; elle a cela de particulier, qu'elle se ruine elle-même par ses propres excès. Que si on venait à l'ériger en droit, ainsi que l'ont fait quelques jurisconsultes auliques, la violence au surplus a cet effet bien remarquable, c'est qu'elle est aléatoire, et qu'on peut l'exercer contre vous, par cela seul que vous l'aurez exercée contre les autres. Je n'entasserai pas les preuves de cette vérité, on les lit sur toutes les pages de l'histoire. Voilà ce qui a rempli le palais des empereurs de meurtres tragiques.

O mon fils ! pardonnez-moi d'avoir insisté sur cette vérité capitale, et à laquelle se lie le bonheur de tous. Eh ! ne voyez-vous point

par opposition, quelles furent les suites heureuses des principes que je vous rappelle ? Jamais l'empire ne fut plus respecté au-dedans et au-dehors; jamais la puissance ne fut plus solide; jamais la personne des empereurs ne fut plus sacrée que lorsqu'ils reproduisirent dans leur administration quelques-unes des maximes de la république. C'est ce qu'on a vu sous les Trajan, sous les Antonin, sous les Marc-Aurèle.

Après ces institutions, celle de la discipline sévèrement maintenue, est une des plus recommandables. C'est ainsi que l'on conserve l'esprit de la constitution; et malheureusement celle de Rome, vous le savez, est toute guerrière. C'est à vous qu'il convient de donner l'exemple à notre jeunesse: déjà vous l'éclairez par ces lumières que vous puisez au sein de l'étude et des modèles de l'antiquité. Je veux que vos loisirs mêmes soient pour elle des leçons, et que vos plaisirs deviennent instructifs.

J'aime à vous voir vous récréer comme les anciens héros, combattre les lions, les tigres, les sangliers, non point dans un vil cirque et en gladiateur, mais comme Jason

ou Méléagre, dans la profondeur des bois, au centre des rochers et dans leurs inaccessibles repaires. Tels étaient autrefois les délassemens de nos pères belliqueux. Dès les plus tendres années on tâtait leur courage par ces épreuves héroïques. Il leur fallait vaincre à la course les animaux les plus légers, lutter de force avec les plus redoutables, et d'adresse avec les plus rusés.

On ne bornait point ces essais de leur valeur naissante, à une utilité particulière; on se proposait, il est vrai, d'en faire des hommes, mais des hommes bienfaisans. Ces courses, comme celles des héros antiques, avaient le noble but de délivrer les campagnes des monstres qui les ravageaient et qui détruisaient l'espoir des moissons, les travaux du laboureur. Quelle devait être la joie de ces jeunes guerriers, lorsqu'après avoir fait expirer le monstre, ils rentraient dans les hameaux dont ils semblaient les dieux protecteurs! lorsqu'entourés des bénédictions et de l'hommage des familles, ils voyaient s'établir entr'eux et leurs concitoyens, un mutuel échange de services et de reconnaissance! lorsqu'ils fondaient ainsi sur les titres les plus purs, leur droit à de-

venir les chefs de leurs égaux dans la carrière des combats !

Cette première guerre était plus innocente que celle qu'ils devaient faire un jour, et les fruits sur-tout en étaient plus doux. Je doute que la conquête d'une province flatte autant un cœur bien né, que le bonheur rendu à une famille, que la paix rétablie dans un village.

Tout se corrompt, tout dégénère. Cet usage s'est effacé comme tant d'autres ; et dès qu'il s'est trouvé un prince dont l'ame n'était pas faite pour des plaisirs si nobles, on lui a composé des délassemens plus faciles ; on a amené dans des parcs et pour ainsi dire à ses pieds, des animaux qu'il assassine au détour d'une allée, sans péril, sans gloire, sans fruit. Cette détestable coutume a prévalu, et il en est résulté deux inconvéniens graves, dont le premier a été de dépouiller cet exercice de toute idée héroïque et morale, et de changer en promenade oisive une course généreuse ; le second, d'accoutumer les hommes à répandre sans motif, sans excuse, le sang de paisibles et d'innocens animaux rassemblés dans un

asyle hospitalier, et de les familiariser par-là avec la férocité et tous ses excès.

Il en est ainsi de mille autres exercices. On n'apprend à nager que pour faire montre de vigueur, ou par une nécessité personnelle. Autrefois un motif d'humanité entrait dans cette action comme dans toutes les autres : sauver des citoyens blessés, lorsque par la chute d'un pont ou par la ruine de leurs galères, ils étaient précipités dans les eaux ; tel était le prix qu'on ambitionnait, et pour lequel la patrie avait réservé une couronne spéciale.

Je le sens, voilà ce qui touchera mon Alexien ; telle est la palme qu'il sera jaloux de cueillir.

D'autres lui diraient : ces exercices physiques ont une connexion plus intime qu'on ne pense, avec la morale ; c'est ainsi que l'on ferme les portes de son cœur à tous les vices, en détruisant dans son germe l'oisiveté. Ce tems que le vulgaire consacre à des jouissances amollissantes, adultères, à l'intempérance, au jeu, aux besoins de toutes les passions, est employé à des occupations plus honorables. C'est par les délassemens d'un homme et par ses plaisirs mêmes, que

je veux juger de son ame toute entière ; c'est là qu'elle se trahit. Celui qui met de la dignité dans ses amusemens, en portera dans les travaux sérieux. Qu'il y ait de l'action dans votre repos même.

Telles sont, mon cher Alexien, les réflexions que j'ai conçues en vous suivant quelquefois dans vos exercices gymnastiques. L'habitude que j'ai de tout rapporter à la morale, m'a fait appliquer ses principes et mêler ses maximes à vos jeux. Vous êtes digne de les entendre, puisqu'il ne vous est jamais arrivé de vous oublier dans un âge et dans des circonstances où cela serait facile et permis, et puisque vous avez senti combien il est nécessaire de considérer dans vos actions le bonheur de l'humanité, et de les marquer du sceau d'une raison supérieure.

LETTRE XVII.

GORDIUS A CYNISCA.

Peinture des mœurs grossières et insolentes d'un parvenu.

Le luxe du ministre d'Héliogabale égale et surpasse peut-être celui de son maître ; mais comme il est parvenu des emplois les plus vils aux plus élevés, la vileté de ses mœurs vous révélera celle de son caractère ; trop heureux de n'avoir à vous entretenir que de magnifiques sottises. Au point de dégradation où Rome est descendue, au milieu des horreurs qui nous environnent, c'est respirer que d'en venir, après tant de tragédies, à des scènes burlesques. Il faut savoir gré au puissant Comazon de n'être que risible, alors qu'il pourrait être atroce.

Il est ridiculement prodigue et grossièrement fastueux (1).

(1) Fidèles à puiser les détails dans l'antiquité, nous appliquons ici à Comazon une partie de ce que Pétrone raconte de Trimalcion, le plus insolent parvenu de l'antiquité.

Une horloge est suspendue dans le triclinium ; elle ne doit marquer que l'heure des plaisirs. Un trompette avertit Comazon des heures qu'il perd.

Le hasard me le fit rencontrer hier : j'aperçus une enceinte ; je vis un homme au front chauve, vêtu d'une tunique aurore ; il poussait une balle à de beaux garçons aux blonds et longs cheveux (1). Ce spectacle me frappa encore moins que la recherche extravagante de la parure du personnage. Il avait gardé à contre-tems et par un excès de mollesse, la chaussure que l'on porte à table et au bain. Il dédaignait la balle qui avait touché une fois la terre ; un esclave en tirait de nouvelles d'un sac de pourpre, et les présentait aux joueurs.

Par un rafinement de magnificence singulière, deux eunuques se tenaient aux extrémités de la barrière ; l'un armé d'un vase d'argent destiné aux besoins honteux (2); l'autre comptait les coups.

---

(1) *Nullus comatus qui non idem Cynœdus.* (Martial, l. 12, épigr. 86 et 89.

(2) Ainsi dans les orgies du peuple britannique, qui se pique d'être civilisé, ce vase fait toujours partie de ceux du repas, et figure dans la même pièce.

Comazon m'aperçoit, et me fait inviter à souper par un esclave. Ce jeu précédait toujours le repas.

Comazon claque des doigts (1); à ce signal l'eunuque lui présente le vase ; il en use sans pudeur. On lui apporte ensuite une eau lustrale ; il en épanche quelques gouttes sur ses mains, et les essuie aux cheveux de l'esclave.

J'étais confus ; je l'accompagne aux bains. Nous passons de l'étuve dans le frigidarium (2). Comazon fait répandre les essences sur son corps (3); on l'essuie, non pas avec des tissus de lin, mais avec un pallium de la laine la plus fine.

Cependant trois iatraliptes (4) vident en sa présence des coupes de Falerne, et lui de les encourager : *ne le ménagez point ; c'est*

---

(1) *Geste de dignité.*

(2) *Ut solidet calidam frigida lympha cutem.* Sidon. Apoll.

C'était manquer à l'usage ordinaire. On n'arrivait de l'étuve dans le frigidarium, qu'après avoir passé par le tepidarium.

(3) On se servait d'huile par préférence.

(4) Médecins-baigneurs.

celui même que je bois. On le revêt d'une robe d'écarlate, et on le porte dans sa litière. Quatre esclaves à pied, chamarrés, le précèdent avec une chaise roulante où repose un autre monstre, un eunuque, qui fait ses délices; et lui, par une manière enfantine et insolente, d'affecter de rapprocher sa tête de la sienne, de sonner continuellement à ses oreilles d'un flageolet qu'il tient à la main, tandis que nous suivons à pied.

M'esquiver fut d'abord mon dessein; la crainte d'encourir la disgrace du premier ministre, me retint. Nous arrivons aux portes de son palais. On lisait sur un poteau : *Cent coups d'étrivières à l'esclave qui s'écartera sans ordre.*

Un portier vêtu de vert et portant une ceinture rouge, nous donne un salut qu'un agace (1) en cage répète.

Un dogue, au-dessus de la loge duquel on lisait *garde à vous*, parut s'élancer sur moi. Je recule épouvanté; un éclat de rire m'annonce que le dogue est peint. Je m'avance

---

(1) Une pie.

sous les portiques, et de nouveaux tableaux attirent mes regards.

Le premier représentait un marché d'esclaves, l'écriteau pendu au col (1). On apercevait Comazon, à la chevelure flottante (2). Armé du caducée, il entrait dans Rome comme en triomphe, sur un char conduit par Minerve.

Plus loin, oubliant qu'il ignorait l'arithmétique, il paraissait exercer les fonctions de payeur-général. L'artiste avait savamment rendu compte de tout dans une inscription (3).

A l'extrémité de la galerie, on apercevait un tribunal élevé, où Mercure plaçait le héros, qu'il enlevait par le menton. La Fortune était auprès, épanchant une large corne d'abondance; les trois Parques dévidaient l'or sur des fuseaux.

---

(1) *Quorum titulis per barbara colla pependit.* Propert.

(2) Il était chauve.

(3) Critique de l'ignorance du peintre et du personnage. Au reste, rien ne ressemble plus à ces peintures serviles des modernes dans lesquelles on déifiait des sots ou des fripons.

Un maître de palestre exerçait à la course un troupeau d'esclaves sous les portiques. J'aperçus dans un angle la chapelle qui renfermait les dieux domestiques (1), des Lares d'argent, une statue de Vénus en marbre, un coffre d'or renfermant la plus précieuse relique, la première barbe de Comazon (2).

Au milieu du portique, on avait peint les deux chefs-d'œuvres de l'esprit humain, l'Iliade et l'Odyssée (3), à côté des combats de gladiateurs.

Le tems me manquait pour tout observer : nous entrons dans le triclinium (4), où l'intendant faisait ses comptes d'un air solemnel.

---

(1) Les dieux Lares ou Pénates occupaient, chez les anciens, l'entrée du vestibule. Ces détails font connaître les mœurs.

(2) Usage superstitieux. Suétone rapporte qu'on avait de même placé la première barbe de Néron; *in auream pixidem pretiosissimis margaritis adornatam.* (Sueton. c. 12, in Neron.)

(3) C'est ainsi que, dans les décorations modernes, on rapproche tous les extrêmes. On trouve aussi les emblêmes du génie chez un sot, ceux de la probité chez un fripon, et ceux de la vertu chez une courtisane.

(4) Salle à manger.

Un nouvel excès d'insolence frappa mes yeux : des trophées étaient suspendus aux portes, enrichis de faisceaux et de haches d'armes, et terminés par des proues de galères (1), avec cette inscription :

A POMPÉE, COMAZON.

J'allais franchir le seuil ; on m'avertit d'entrer du pied droit, ainsi que cela se pratique dans les temples. On se place : de jeunes Egyptiens épanchent sur nos mains une eau glacée ; d'autres la font couler sur nos pieds. Cette cérémonie est accompagnée de chants aigres et discordans. Tout annonce un théâtre de bouffons, plutôt que la table du père de famille.

Tous les convives occupaient leurs lits, à la réserve de Comazon, à qui on gardait la place d'honneur ; et cependant le premier service parait.

On pose sur la table un vase de Corynthe, dont la forme représente la monture de Silène, chargée de deux corbeilles remplies d'olives, et supportant deux bassins où le

(1) Marques des suprêmes magistratures.

poids de l'argent et le nom du maître étaient inscrits. Plus loin figuraient des loirs assaisonnés de miel et de pavots, des entrailles fumantes sur des grils d'argent, et des prunes de Syrie avec des grains de grenade (1).

On se récriait sur cette magnificence, lorsqu'au son des instrumens on apporta Comazon. On plaça sous sa tête de légers oreillers ; un rire imprudent circule à sa vue. Sa tête paraissait ensevelie dans une draperie couleur de pourpre ; une autre en guise de laticlave, et chargée de franges pendantes, l'enveloppait par-devant ; un grand anneau brillait à son petit doigt ; une bague d'or, semée d'étoiles rayonnantes, chargeait le doigt voisin.

Déployant alors l'autre bras, il fit montre d'un bracelet d'or, retenu par un cercle d'ivoire, émaillé de lames étincelantes. Se curant alors les dents avec une pointe d'ar-

---

(1) On assure que, de nos jours, un homme d'esprit connu par ses originalités, a donné un repas dans ce genre aux personnages les plus célèbres. On connaît sa manière de présenter à déjeûner : on apporte sur table une statue naïve du dieu des jardins, qui éjacule du café ; la loi est d'en prendre vingt tasses.

gent (1) : « Je n'avais point encore pour « agréable, dit-il, de me mettre à table ; « mais pour ne point vous priver de plaisirs, « j'ai mieux aimé suspendre les miens. « Voulez vous permettre que j'achève mon « jeu (2)? »

Un esclave apporte aussitôt une table de bois de thérébentine, avec des dés de cristal, où par surcroit de galanterie des pièces d'or et d'argent remplaçaient les disques noirs et blancs. Pendant qu'il les empile, apparaît une corbeille, où une poule de bois, les aîles hérissées, semblait couver. Deux esclaves approchent au son des instrumens, glissent la main dans le nid, et en tirent des œufs de paon (3) qu'ils distribuent aux convives.

---

(1) On se servait alors d'une matière moins dure et plus commode.

Lentiscum melius, sed si tibi frondea cuspis
Defuerit, dentes penna levare potest.

MARTIAL.

(2) Ce discours rappelle ceux de M. Jourdain.

(3) L'œuf de paon était un des alimens les plus recherchés à Rome. *Ecce res non miranda solùm sed pudenda, ut ova pavonum quinis denariis veneant.* (Macrob. sat. l. 3, c. 15). Varon assure qu'un certain Aufidius avait vendu une troupe de paons plus de soixante mille écus.

Ce spectacle attire les regards de Comazon. « Mes amis, dit-il, j'ai fait couver des œufs « de paon par cette poule, mais je crains le « développement du germe. »

On nous donne alors des cuillers pesantes, avec lesquelles nous attaquons ces œufs figurés avec de la pâte qui enveloppait un bec-figue très-gras, recouvert de jaunes d'œufs et de poivre.

Comazon abandonne le jeu, et prend sa part de tout. A un signal, les instrumens se font entendre de nouveau, et les chanteurs desservent la table en cadence. Dans le tumulte, un plat roule à terre; il était d'argent; un esclave le relève. Comazon l'aperçoit, le gronde, le soufflette, lui ordonne de rejeter le plat, et le fait balayer avec les saletés.

On voit entrer deux esclaves éthyopiens; ils portaient des outres semblables à celles dont on se sert pour arroser l'amphithéâtre; mais elles étaient pleines de vin, dont ils versaient à discrétion.

Nouvel éloge de cette délicatesse. « Mars « aime l'égalité, s'écrie alors notre Amphi- « trion. » On nous sert donc par portions égales, et les esclaves se retirent. On dépose sur la table des amphores de cristal bien

bouchées, et dont le col était proprement étiqueté ; on y lisait : *Falerne opimien* (1), *âgé d'un siècle.*

Comazon, à cette vue de frapper des mains, et poussant un profond soupir : « Hélas, « dit-il, le vin se conserve plus long-tems « que l'homme. Faisons-le donc couler ; le « vin est la vie. C'est du véritable opimien ; « je n'en ai pas donné hier de pareil à des « gens qui valaient mieux que vous. » On boit, on s'extasie. Voilà qu'un esclave fait montre d'un squelette d'argent, dont il fait jouer à volonté toutes les articulations. Il le pose sur la table, et le présente sous différentes attitudes (2) ; et Comazon de chanter :

Nous serons tous ainsi ; que l'homme est peu de chose !
Que notre vie est rapide en son cours !
Egayons ce reste de jours,
Effeuillons encore une rose.

---

(1) On donnait à tous les vins exquis le nom d'*opimien*, parce que la chaleur qui régna dans l'année du consulat d'Opimien, donna aux vins une qualité supérieure. (Plin. l. 22, c. 4).

(2) Coutume tirée des Grecs et des Egyptiens. On pendait même au plancher de la salle des festins, des têtes de mort.

On applaudit ; un nouveau service paraît, et nous étonne par sa mesquine singularité : sur un plateau s'élevaient en cercle les douze signes du zodiaque, dont chacun portait des mets analogues ; savoir, le bélier, les pois qu'il fait naître ; le taureau, une pièce de bœuf ; les gémeaux, des testicules ; l'écrévisse, une couronne (1) ; le lion, des figues africaines ; la vierge, une fressure ; la balance, deux bassins remplis de pâtisserie ; le scorpion, un poisson qui porte son nom ; le sagittaire, un lièvre ; le capricorne, une langouste ; le verseau, une oie ; les poissons, deux barbeaux.

Au milieu figurait un gazon fraîchement coupé, sur lequel était un rayon de miel. Un esclave égyptien tirait d'une espèce de four portatif et d'argent, des pains qu'il distribuait aux convives, en chantant l'hymne de la sauce aux benjoins.

Le dégoût nous gagnait ; mais Comazon : *Banquetons.* Quatre danseurs entrent à ces mots, et enlèvent la partie supérieure du plateau qui masquait un nouveau service

---

(1) Ce signe était couronné, parce qu'il avait présidé à la naissance de Comazon.

composé de venaisons. On y voyait une panse de sanglier et un lièvre, auquel on avait attaché des aîles, de manière qu'il ressemblait à Pégase ; aux quatre angles, des Satyres épanchaient une sauce abondante et poivrée sur des poissons qui semblaient nager dans un nouvel Eurype.

Rassasié cependant, je me tourne vers mon voisin, et lui demande quelle est cette femme qui parcourt toute la salle avec activité. — C'est la femme de Comazon, c'est Fortunata : elle mesure les écus au boisseau : laissez-moi taire son origine ; il vous suffira de savoir que vous n'auriez pas voulu l'approcher il y a quelques années. Elle est aujourd'hui au faîte ; c'est la divinité de Comazon. Comment et pourquoi, je ne le sais ; mais elle lui ferait croire qu'il fait nuit en plein jour.

Comazon ignore lui-même l'étendue de ses richesses ; précieuse ménagère, elle veille sur tout, elle est par-tout ; sobre, bon conseil et mauvaise langue : c'est la pie de Chevet. Le maître idolâtre ce qu'elle aime, abhorre ce qu'elle hait. Pour lui, ses possessions s'étendent aussi loin que le vol du milan ; son or enfante de l'or, et il y

a plus d'argent dans la loge de son portier, que dans la caisse des meilleures maisons. Son domestique est immense ; la dixième partie ne connaît point le patron : il n'achète rien, tout croît sur ses terres ; il a fait venir un troupeau de Tarente, de la laine la plus fine. Ses abeilles sont du mont Hymète, il ne veut que du miel attique. Ses graines viennent de l'Inde ; ses mules sont le produit d'un onagre ; ses coussins sont enflés d'une laine teinte en pourpre.

Gardez-vous de mépriser la troupe de ses affranchis : tous sont comblés de biens. Le dernier, à la dernière place de la table, possède cent mille écus. Il est sorti du néant, il portait du bois : on dit qu'un génie familier l'a enrichi, sa fortune ne le met pas à l'abri du soufflet, il en reçoit encore de son maître.

Et cet autre placé avec honneur, comme un affranchi de César (1) : il le mérite, il a décuplé son revenu ; cependant il est en banqueroute. Bon homme au fond,

---

(1) *Locus libertinus ;* la place de l'affranchi de l'empereur, à l'imitation du *locus consularis*, la place du consul.

mais entouré d'une troupe scélérate d'affranchis. — Quel fut son noble emploi? — Crieur funéraire. Il tenait table de prince. On lui servait des sangliers entiers, enveloppés de leur peau; il fatiguait un peuple de cuisiniers et de pâtissiers: sa table étalait plus de vin qu'une cave entière; ce n'est plus aujourd'hui qu'un fantôme, il a disparu pour ne point payer.

Comazon interrompit ce discours, et la conversation devenant générale et s'élevant: « Nous bornerons-nous, dit-il, à fêter ce « service, et ne dirons-nous pas un mot « de la science profonde qui l'a ordonné? » Et aussitôt de nous commenter burlesquement tout le zodiaque. Ce savoir nous confond, et tous les parasites jurent qu'Hypparque et Aratus (1) n'en auraient pas disserté plus savamment.

Des esclaves jettent sous nos têtes des tapis où l'art avait retracé des filets, des piqueurs armés d'épieux et tout l'équipage de la chasse. J'ignorais ce que cet appareil signifiait. Voici une meute laconique qui se répand dans la salle en aboyant. Un

(1) Célèbres astronomes.

plateau les suit, sur lequel est étendu une laie énorme avec sa robe; à ses défenses sont suspendues deux corbeilles remplies de dattes de Syrie et de la Thébaïde : des marcassins figurés en pâte paraissaient attachés à ses tettes. Un écuyer d'une espèce singulière se présente pour la découper : c'était un grand homme barbu, guêtres aux pieds, en habit de veneur, couteau de chasse à la main; il ouvre le flanc de l'animal, d'où s'échappe une volée de grives (1); des oiseleurs à l'affût les attrapent aussitôt. « Voyez « combien le porc a mangé de glands, » s'écria Comazon, sans craindre l'application.

Arrive un bel esclave couronné de lierre : il distribue des raisins, en chantant d'une voix aigre des vers de Comazon qui, avec un gros rire, enfile les plus mauvaises pointes, les jeux de mots les plus grossiers, qu'il prend pour de l'esprit (2).

---

(1) C'est un festin d'opéra. Nous avons vu des riches modernes reproduire avec plus d'élégance et non moins d'absurdité, dans leurs repas de fêtes, ces pantomimes, ces surprises.

(2) Le calembourg n'est point né d'hier; il infecta Rome.

Comazon se lève de table pour aller à la garde-robe. Le tyran de la société éloigné, la conversation se ranime. Que de trivialités il me fallut entendre ! celui-ci, après avoir bu : « Rien de mieux que de passer du « lit à la table. Quel froid ! ce vin me re- « chauffe. »

— Et Séleucus : « Savez-vous que Chry- « sante est mort ? j'ai quitté le bain pour « son enterrement. Malheureux Chrysante ! « je crois l'entendre encore. Ce que c'est « que de nous ! Cependant quelle sobriété ! « jugez en. Une diète absolue pendant cinq « jours ! combien il avait de médecins autour « de lui ! c'est-ce qui l'a tué. Tout le monde « l'a regretté, jusqu'à sa femme. »

— Et Phileros l'interrompant : « Ne son- « geons qu'aux vivans, ceux qui sont morts « sont morts. De qui nous parlez-vous ? « d'un harpagon intraitable, querelleur ; « c'était la discorde en personne. Cet homme « qui aurait tiré avec les dents une obole « du milieu d'un fumier, a, dit-on, laissé « une succession immense ; mais son testa- « ment en gratifia un étranger pour faire « pièce à sa famille. Et à quel âge croyez- « vous qu'il soit mort pour la faire enrager ?

« A soixante-dix ans passés. Il était de fer, « et noir encore comme un corbeau. Je l'ai « connu lorsqu'il travaillait au pressoir à « l'huile ; quel paillard ! tout lui était bon. « Ce que j'en dis n'est pas pour lui faire « tort.... »

— Et Ganymède : « Que nous importent « ces balivernes ? mais la famine dont souf- « fre tout le peuple ! Malheur aux édiles « qui s'entendent avec les pannetiers ! ces « mâchoires supérieures et inexorables, en « ont toujours à pleine joie ; les autres « broient à vide. On ne gouverne point « comme anciennement. L'édile, qui pré- « céda celui-ci, étoit bien un autre homme. « Il était tout feu, c'était le fléau des fri- « pons, il les renvoyait comme une balle « de paume. Quels poumons ! sa voix était « une trompette. Courtois d'ailleurs, il me « saluait. Aujourd'hui nous avons pour « édile un homme de rien ; il nous sacri- « fierait tous pour une obole. Il gagne plus « d'argent en un seul jour, que nous dans « notre vie entière : sa dernière concussion, « je la connais. S'il n'avait point à faire à des « lâches, nous verrions beau jeu ; les dieux « l'ont envoyé ici pour nos péchés. Voilà ce

« que c'est que de mépriser les dieux. Autre-« fois on jeûnait, on faisait des pélerinages. « Aussi dès qu'on demandait de la pluie à « Jupiter, elle tombait à flots. Aujourd'hui « qu'on a cessé de le prier, nos champs sont « stériles... »

— Mais Echion : « Parlez-en mieux. Tous « les jours ne sont pas malheureux, dit « le paysan qui a perdu son porc. La patrie « souffre un peu : mais quelle belle fête « prépare l'édile! un spectacle, ou plutôt « un carnage de gladiateurs. Son patrimoine « peut fournir à ses dépenses. Il a hérité de « son père quatre cents mille sesterces (1). « Ne connaît-on pas ses petits coureurs? sa « femme n'excelle-t-elle pas à conduire un « char? Son intendant ne ressemble-t-il pas « à celui que Glycon surprit dans les bras « de sa vertueuse moitié? Vous rappelez-« vous l'histoire de Glycon? Il fit condam-« ner le malheureux à être exposé aux bêtes « et afficha ainsi son déshonneur..... »

Il allait continuer. Comazon rentra; il essuya la sueur de son front, et se lavant les

(1) Deux millions.

mains : — « Pardon, dit-il, les fonctions se « font mal, les médecins sont à bout ; cependant le *maleicorium* (1) m'a réussi ; il « entretient le ventre libre. Ne vous gênez « aucunement, je vous en prie ; et si le « vôtre renferme quelque bruyant captif, « donnez-lui sans façon la liberté. Les mé- « decins défendent toute contrainte, la mort « peut s'en suivre (2). Vous trouverez d'ail- « leurs ici près toutes les aisances. »

Nous nous penchons sur nos coupes pour dissimuler nos éclats de rire. Nouvelle symphonie, on amène dans le triclinium trois cochons blancs en bride, avec des mords élégans et des clochettes. L'un n'a que deux ans, l'autre trois, et le dernier est vieux. « Lequel voulez-vous qu'on vous apprête ? « dit Comazon ; faire cuire sur-le-champ un « coq, un faisan, bagatelle ; il n'y a villa- « geois qui ne le fasse. Chez moi, on fait « rôtir un veau tout entier. »

---

(1) Remède fait avec une infusion de sapin dans du vinaigre.

(2) Suétone rapporte que l'empereur Claude devait rendre un édit sur cette liberté. (Suet. in Claud. c. 32.)

Il y a des salons où cet usage est établi comme en Angleterre.

Le chef est appelé : le maître lui intime l'ordre de préparer sur-le-champ le vieux porc ; et le rappelant : « Esclave, de quelle « décurie (1) es-tu ? — De la quarantième, « seigneur. — Es-tu né dans cette maison, « ou acheté ? — Pansa m'a légué à votre « service. — Obéis et sers promptement. » Et s'adressant à nous : « Le vin vous con- « vient-il ? on vous en servira d'autre à vos « souhaits ; ne l'épargnez point, il est de « mon crû, et même, dit-on, d'une côte « proche Terracine et Tarente (2) ; je n'ai « pas encore vu cette possession. Il faudra « que je joigne la Sicile à mes terres, pour « entrer en Afrique sans sortir de mes « propriétés..... Le grand déclamateur « Agamemnon ne nous dit rien ; racontez- « nous donc quelque chose de nouveau : « les douze travaux d'Hercule, par exemple, « la fable d'Ulysse, et comment le cyclope « lui abattit ce que savez, et comment

(1) Fatuité. Il suppose la multitude de ses esclaves divisée en décurie, comme un corps de peuple.

(2) Ignorance géographique.

« la Sybille fut enfermée dans une bou-
« teille (1). »

Il allait continuer ; le porc est apporté. « Eh mon Dieu ! s'écrie Comazon, ils ne « l'auront point vidé. » Le cuisinier est mandé, injurié, dépouillé ; il va être livré aux supplices. On intercède : il ouvre alors l'animal ; ses entrailles s'échappent en boudins, en saucisses, en andouilles préparées. Une acclamation universelle félicite l'inventeur ; le cuisinier reçoit une couronne d'argent, est admis à boire parmi les convives ; il reçoit en outre un beau vase qu'on lui présente sur plateau d'airain de Corynthe. « Il n'y a que moi, dit Comazon, qui « possède le véritable Corynthe. Savez-vous « pourquoi ? c'est que mon marchand s'ap- « pelle Corynthe. Tout le monde connaît « l'origine de ce métal : on sait qu'alors que « Troie fut prise, Annibal (il était très-rusé « cet Annibal) imagina de faire fondre dans « un grand feu toutes les statues d'or, d'ar- « gent et de cuivre . . . . » Il s'étend sur le même ton et entasse absurdités sur absurdités.

(1) L'érudition de Comazon ressemble à celle de Petit-Jean dans les Plaideurs.

Le vin lui montant à la tête, il engage Fortunata à danser, et quelle danse encore! la cordace (*e*). Lui-même contrefait Syrus l'histrion. Fortunata s'approche de son oreille et le rappelle à sa dignité. Il hésitait entre le sentiment de sa propre majesté et la force du naturel qui l'emportait, lorsque son annaliste parut (1), et lui dit d'un air solennel comme s'il eût entonné l'histoire de Rome :

« Aux calendes de juillet, il est né sur le « territoire de Cumes, qui appartient à Co- « mazon, trente garçons et quarante filles.

« On a transporté de ses granges dans ses « greniers, cinq cents mille muids de fro- « ment.

« Il s'est trouvé dans ses étables cinq cents « bœufs.

« Le même jour on a mis en croix l'es- « clave Mithridate, parce qu'il avait blas- « phêmé contre le génie tutélaire de notre « maître.

« Le même jour on a remis dans ses cof-

(1) Espèce de journaliste. Quelques-uns de notre tems ont assez de bassesse, mais pas assez d'esprit pour être employés par les parvenus.

« fres cent mille sesterces (1) qui n'avaient
« pu être employés.

« Le même jour le feu prit à la ferme et
« se communiqua aux jardins de Pompée.
« — Et depuis quand m'a-t-on acheté les
« jardins de Pompée ? — L'année dernière.
« — Qu'on m'avertisse donc dans les six
« mois de mes nouvelles acquisitions, ou je
« défends de les porter en compte. »

L'annaliste continue : « Ordonnance des
« édiles ; testament des magistrats préposés
« à la conservation des bois, qui déclare le
« magnifique Comazon héritier de tous leurs
« biens.

« Rôle des fermiers ; comment l'intendant
« répudia une affranchie surprise dans le
« lit du maître des bains ; comment un tré-
« sorier fut accusé d'infidélité. . . . »

Les baladins succèdent à l'annaliste.
« Voilà ce qui me charme, dit Comazon ;
« j'avais acheté des comédiens sérieux, je
« leur fais jouer des farces. »

On nous présente à la ronde une urne
qui renfermait pour les convives des lots (2)

---

(1) Vingt mille francs.

(2) *Solebat (Augustus) et inæqualissimarum rerum*

presque tous ridicules. L'un reçut des pièces de monnaie et l'autre un fouet; celui-ci des tablettes, et celui-là un chasse-mouche; un dernier acquit un rat d'eau lié à une grenouille et une botte de betteraves.

Une longue dispute entre plusieurs convives servit d'intermède. On voit entrer les Houméristes, la pique à la main, le bouclier au bras; et pendant qu'ils déclamaient des vers grecs, Comazon ne cessa de lire, à haute voix, un livre latin qu'il tenait. Il raisonna sur Homère de manière qu'il mit les rapsodes en fuite.

Ce spectacle servit de transition à un nouveau service: on apporte un veau bouilli dans un vase aussi haut que la porte Décumane; un écuyer, le casque en tête, et contrefaisant l'Ajax furieux, le suit, le couteau à la main, et le met en pièces.

Tandis que nous admirons son adresse, la salle paraît trembler et le plafond s'é-

---

sortes et adversas tabularum picturas in convivio venditare incertoque casu spem mercantium vel frustrari vel explere; ita ut per singulos lectos licitatio fieret, et seu jactura, seu lucrum communicaretur. (Sueton. in August.)

branle. L'inquiétude me saisit ; je crains de voir planer tout-à-coup un voltigeur sur ma tête. Ce nouvel Olympe s'ouvre à nos yeux ; et du centre du dôme se détache et s'abaisse lentement une auréole de fleurs et de parfums enfermés dans des vases suspendus par des guirlandes.

On nous distribue des couronnes. La table se couvre de nouveaux mets, de gâteaux, au milieu desquels s'élève un Priape fabriqué de pâte, et dont la robe retroussée par-devant est remplie des fruits de toutes les saisons. Ces fruits et ces gâteaux, pour peu qu'ils fussent pressés, répandaient, comme les offrandes des temples, une odeur de safran qui finit par nous être désagréable.

Trois esclaves, en tunique blanche, posèrent alors sur la table deux statues des dieux Lares, ornés de leurs attributs ; et faisant circuler une coupe, s'écrièrent, en faisant les libations : « *Aux Dieux propices.* » Comazon ne nous laissa point ignorer le nom de ces esclaves, et permit qu'ils fissent courir à la ronde un de ses portraits, que chacun baisa religieusement ; puis se tournant vers Nicéros, il l'engagea à égayer la fin du repas par quelques historiettes : et

lui, sans se faire prier, de se jeter dans de longs et épouvantables récits de loups-garous (1).

Cependant un des mignons de Comazon s'amusait, pendant cette narration, à agacer une petite chienne noire presque aussi laide que lui. Pour doubler les plaisirs de ce passe-tems, Comazon ordonna qu'on lui amenât le cerbère de sa maison, Scyllax, dogue épouvantable. Le portier l'amène, et l'étend d'un coup de pied devant la table.

Comazon le flatte, lui jette du pain, le fait dresser, et mille autres gentillesses pareilles. Bientôt, excité par la chienne, ce dogue aboie d'une manière terrible, s'élance, casse d'un bond tous les vases de cristal, et renverse sur la table une lampe dont l'huile tache et brûle une partie des convives.

Cette scène burlesque fut terminée par une générosité non moins singulière de Comazon, qui ordonna de faire boire tous les esclaves, avec l'injonction de verser la

(1) *Voyez* Ampulée. Il paraît que de tout tems la bonne compagnie a aimé les contes que l'on fait aux petits enfans. Les modernes n'ont pas été moins crédules que les anciens, et de là le succès de tous les noirs romans d'outre-mer.

coupe sur la tête de celui qui refuserait de la vider.

Admirez la délicatesse du service qui suit. C'était des viandes hachées et farcies, dont l'odeur seule m'importune encore, des poulardes désossées, entourées de grives, et des œufs d'oie, surmontés de crêtes.

Fortunata vient alors prendre place parmi les convives : elle arrive retroussée si haut, avec une ceinture verte, qu'on découvrait toute entière sa tunique amarante et sa jambe entortillée de brodequins. S'essuyant les mains au voile de son cou, elle va se placer sur le lit où était assise Scintilla, femme d'Habbinas. Bientôt la conversation roule entr'elles sur les bijoux. Fortunata de faire parade de tous les siens (1), de défaire ses bracelets énormes, de déchausser ses brodequins, de dénouer même le réseau qui entoure sa tête, et qu'elle assure être d'or parfilé.

Comazon, qui s'en aperçoit, donne ordre qu'on apporte toute la toilette de sa femme.

---

(1) Ne voyons-nous pas tous les jours se renouveler de pareilles scènes.

« Voilà ce qui les enchaîne, dit-il ; pauvres
« sots que nous sommes ! Ces bracelets pèsent six livres et demie ; j'en ai fait fabriquer d'autres qui en pèsent dix. » Et pour montrer qu'il n'en imposait point, il fit apporter une balance, et les pesa l'un après l'autre.

Au dessert, on apporte les secondes tables (1), après avoir répandu sur le plancher un mélange de poudre formée de rapures de bois précieux, d'or, d'argent et de cristal.

Et Comazon : « On pourrait s'en tenir au « premier service ; mais les secondes tables « sont apportées, voyons ce qu'il y a. »

Dans l'intermède, un esclave imita le chant du rossignol ; il importuna Comazon, qui en applaudit un autre, lequel contrefaisait toutes les grossièretés des muletiers.

Le dernier service mit fin à ses sottises : on vit paraître un pâté de grives, dans lequel entraient des raisins secs, des noix et des marrons. On plaça dans le milieu quelque chose qui ressemblait à une oie entourée

---

(1) . . . . . *Pensilis uva secundas,*
Et nux ornabat mensas . . . .
HOR. l. 2, sat. 2.

d'oiseaux. « Tout cela n'est pourtant que du « porc, reprend Comazon ; mais vive le « génie de mon cuisinier, il excelle dans « les métamorphoses ; de la vulve il vous « fait un poisson, du lard un ramier, du « pied une tourterelle, de l'intestin une « poule ; je l'ai surnommé le nouveau « Dédale.

Deux esclaves entrent dans la salle, se disputant une courroie qui attachait des flacons pendus à leur cou. En vain Comazon prononce, on ne l'écoute point ; les amphores sont cassées. Nouvelle surprise : des huîtres s'en échappent ; un esclave les recueille et les offre aux convives.

Ajouterai-je ce qui suit? De beaux garçons, aux blonds et longs cheveux, apportent des parfums sur un bassin d'argent, les épanchent sur nos pieds et entrelacent à nos jambes des guirlandes de fleurs. (1)

« C'est aujourd'hui, dit Comazon, que « mon esclave favori se fait raser pour la

---

(1) *Vidimus etiam vestigia pedum tingi unguentis quod Othonem principi Neroni monstrasse ferebant; ideò adhuc inauditus mos erat. In Neronem ergo hoc dictum est.* (Plin. l. 13, c. 3.)

« première fois ; qu'en son honneur toute » la famille (1) prenne place à table.... »

Nous fûmes presqu'aussitôt chassés de nos lits par cette foule d'esclaves qui vint les partager. L'odeur des fourneaux succéda de tous côtés aux parfums. « Mes amis, nous « dit Comazon, ces esclaves sont hommes « comme nous. Vous voyez comme je les « traite ; et puisque nous voilà rassemblés, « je veux vous faire part à tous de mes gé- « néreuses dispositions et vous lire mon « testament.

« J'affranchis tous mes esclaves par mon « testament. Je donne à l'un une terre, à « l'autre une île.

» Ma Fortunata sera du reste mon héri- « tière universelle, et je la recommande à « mes amis. » Et il poursuit sur le même ton.

S'adressant ensuite à son architecte : « Mon « mausolée est-il bientôt achevé ? N'oubliez « pas, je vous prie, de représenter ma petite « chienne aux pieds de ma statue. Ajoutez- « y des couronnes, des vases de parfums.

(1) Les domestiques faisaient partie de la famille, chez les anciens.

« Sur-tout donnez-y le tableau complet
« de toutes les batailles que j'ai gagnées;
« assurez mon immortalité. Je veux que ce
« mausolée ait au moins cent pieds de face
« sur deux cents de retour, et à l'entour un
« immense verger et des vignes en abon-
« dance. Ce mausolée n'appartiendra point
« à mon héritier; un de mes affranchis y
« veillera jour et nuit, et le garantira des
« immondices.

« Artistes, sculptez d'un côté des vais-
« seaux voguant à pleines voiles; de l'autre
« un tribunal. J'y serai assis, vêtu de la
« prétexte (1), portant aux doigts cinq an-
« neaux d'or, et jetant de l'argent au peuple.
« A ma droite sera l'effigie de Fortunata,
« d'une main caressant une colombe, et de
« l'autre conduisant en lesse l'animal sym-
« bole de la fidélité. Je veux qu'on y figure
« aussi mon fidèle échanson et ses amphores.
« Au milieu de tout cela, un cadran solaire
« qui oblige le passant curieux de l'heure,
« à lire mon nom bon gré malgré.

---

(1) *Pretexta*; c'était la robe des sénateurs, blanche et bordée de pourpre.

« Mon épitaphe sera simple : après avoir « rapporté tous mes titres, placez parmi les « traits qui peuvent donner une grande idée « de son caractère : *Comazon n'a jamais* « *écouté un philosophe* (1). »

Les parasites se répandent en éloges, les esclaves fondent en larmes. Un d'entr'eux, le plus chéri de Comazon, lui saute au cou, et en est baisé cent fois. La jalousie de Fortunata s'allume ; elle éclate en reproches. Comazon, échauffé de vin, de luxure et de colère, lui jette sa coupe à la tête : ils s'élancent l'un sur l'autre ; on crie, on veut les séparer ; les tables sont renversées, les lumières sont éteintes ; des esclaves pillent dans le désordre : je m'esquive avec peine de ce tumulte épouvantable.

LETTRE XVIII.

SYLVINUS A ALEXIEN.

Sur l'éducation morale.

Ce n'est point dans l'école des sages, ce n'est point dans les livres où l'on disserte sur les devoirs, où l'on définit chaque point de

(1) Petrone, loc. cit.

la morale, et où quelquefois on parvient à en obscurcir les plus saines notions à force de diviser ce qui est simple en soi ; ce n'est point enfin sur ces théâtres d'appareil, et pour ainsi dire d'un luxe doctoral, que j'irai chercher les premiers principes de cette raison universelle que l'homme retrouve dans son propre cœur, alors qu'il l'interroge.

On a peut-être anéanti toute morale, le jour où l'on en a fait une science et un art qui ne s'acquéraient que par l'étude. On a substitué les lumières de l'esprit à la chaleur du sentiment ; ces lumières n'ont été que trop souvent des clartés trompeuses.

Il est un instinct du bien ; il est une morale en quelque sorte innée.

Ces idées se lient au besoin de notre propre conservation, à l'amour de nous mêmes.

Ainsi la commisération ou la pitié qui nous intéresse aux malheurs que nous pouvons éprouver, et de laquelle découlent une partie des mouvemens qui nous portent vers nos semblables, est en quelque sorte un sentiment primitif.

Il se développe sans doute comme les autres, par l'occasion de l'exercer ; mais il n'en est pas dont l'action nous soit pour ainsi

dire plus proche : c'est au sein de sa famille, c'est auprès des auteurs de ses jours, de sa femme, de ses enfans, qu'à l'origine même des sociétés, le cœur de l'homme fut entouré de tout ce qui pouvait éveiller sa pitié.

De là naquit cette première loi morale à laquelle se rapporte toutes les autres : *Fais pour autrui ce que tu voudrais qu'on fît pour toi-même.*

Ce fut ainsi qu'une espèce d'attraction obscure, indéfinissable, mais sensible, unit tous les êtres portés l'un vers l'autre, enchaînés entr'eux, d'ailleurs, par les besoins et sur-tout par celui d'assurer leur vie et d'augmenter leur existence.

Ceci n'est point fondé sur une métaphysique abstraite, mais sur des usages généraux et particuliers.

Au lieu de déduire la pratique d'une théorie, nous établirons la théorie sur la pratique. En effet, je n'ai pas besoin de savoir si des lois divines ou humaines m'ordonnent d'être vertueux : comme la vertu ne me semble devoir être qu'un échange de service avec la société, en un mot, comme l'honnête ne me paraît que ce qui est utile aux hommes, j'aurai toujours devant les

yeux, non pas de vaines maximes, mais des exemples vivans.

Cette Romaine qui allaite son père ; ces esclaves qui, par un dévouement sublime se font immoler dans des tems de proscription, à la place de leur maître ; Régulus, victime volontaire du serment ; Camille faisant punir le traître qui offre de lui livrer une ville ; Fabricius avertissant son ennemi de la trame ourdie contre ses jours ; toutes ces actions, auxquelles applaudissent ceux mêmes qui ne sauraient les imiter ; ces actions qui se confondent en quelque sorte en nos propres sentimens, par l'hommage que nous leur rendons ; voilà ce qui, mieux que tous les traités des sophistes, nous enseigne ce que c'est que devoir, justice, serment, vertu.

Et qu'on n'attribue pas ces actes au pouvoir des institutions, à celui des préjugés et des habitudes. Rassemblez dans une même enceinte les habitans des contrées les plus éloignées, l'Egyptien, le Grec, le Romain, le Perse, le Gaulois, les Barbares du midi et ceux du nord ; qu'ils assistent au spectacle d'une simple action de bienfaisance ; qu'ils voient, par exemple, un fils s'élancer

dans l'arêne et se livrer volontairement aux griffes d'un tigre, pour sauver les jours de son père ; tous ces hommes différens de mœurs, de langage, d'éducation, et qui ne s'entendent point entre eux, trouveront, par un mouvement spontané, et par une inspiration générale, une expression commune d'approbation. Poursuivons.

Que, dans le même cirque, un homme armé de toutes pièces, égorge, dans un combat inégal et par surprise, un malheureux sans défense, le cri d'une indignation universelle se fera entendre.

C'est par ce ressort intérieur et secret que se développent au sein des familles toutes ces vertus domestiques, et au sein des sociétés, toutes ces vertus publiques qui s'élèvent quelquefois en dépit des institutions qui les favorisent ou les étouffent tour-à-tour.

Gardez-vous donc, mon cher Alexien, d'une erreur sublime, qui fait descendre la vertu du ciel, ou lui donne la législation de la terre pour berceau. Malheureux qui l'avilissez ! non, la vertu n'est point une chose hors de nous-mêmes ; elle existe plus dans nous que par nous. L'homme qui suivrait la naïveté de ses penchans, sen-

tirait à chaque instant la vérité de cette maxime intérieure qui lui crie : *donne aux autres pour obtenir.*

Mais cet homme de la nature n'existe plus dans la corruption de nos sociétés ; son esprit a été obscurci par l'erreur, son ame corrompue par la cupidité et l'intérêt qu'introduissent des combinaisons factices.

Juger ce qu'est l'homme par lui-même, en l'examinant dans la société actuelle, est une des plus graves et des plus communes erreurs ; on y tombe nécessairement, lorsqu'on veut réfuter les propositions que je viens d'établir.

De même que les premiers hommes avaient, dit-on, une plus haute stature et des muscles plus forts, tandis que leur race semble aujourd'hui énervée et abâtardie ; de même l'homme primitif et moral avait une trempe d'ame affaiblie chez ses descendans. Ce ne sont plus aujourd'hui que des mannequins dont tout le mouvement tient aux fils des institutions.

Mais au milieu de ces ténèbres générales, il reste encore une étincelle, une lueur qui peut éclairer tous les points sur

lesquels on la porte successivement : c'est le sentiment de l'ordre ou plutôt la notion du juste et de l'injuste, dont les enfans semblent pénétrés, même avant qu'ils puissent entendre et parler. Où saisir les traits caractéristiques de cette notion ? Je vous l'ai déjà dit, dans les actions des autres.

Il est donc un type général, auquel nous pouvons rapporter les nôtres. Et voyez combien alors la règle de notre conduite devient simple et facile ; il ne s'agit plus de raisonner, mais de sentir.

Mais que fais-je? il s'agit moins avec vous, mon cher Alexien, de retracer l'influence de l'exemple que vous devez recevoir, que l'influence de celui que vous devez donner. Votre caractère vous a mis, pour ainsi dire, en société avec tous les grands hommes des siècles passés et du monde. C'est à leur foyer que vous emprunterez ces rayons qui doivent éclairer et réchauffer une terre corrompue. Tel est l'ascendant de la vertu, qu'elle triomphe de ses ennemis mêmes. Ce que ne peut faire un premier effort, la continuité l'obtient. Vous devez d'ailleurs exercer un jour la double autorité de la puissance et

de l'exemple. Quelle heureuse séduction n'exerce pas le second, à l'ombre de la première! N'a-t-on pas vu une nation sans caractère emprunter celui de ses maîtres, se relever sous les Trajan et sous les Marc-Aurèle, retomber au-dessous d'elle-même sous les Néron et les Caligula, passer tour-à-tour avec la même rapidité de l'extrême servitude à l'extrême liberté, et du crime aux vertus ?

Ne soyons pas assez injustes pour attribuer au peuple ce qu'il ne faut imputer qu'à ses chefs. Ils sont ou les fléaux, ou les sauveurs de l'humanité. C'est parmi ces derniers que votre place est marquée. Il suffira de montrer au peuple la route où vous marchez; il vous y suivra par instinct, par devoir et par reconnaissance; sa flexibilité même n'est qu'une arme de plus dans des mains habiles. Ah! pourquoi les chefs des empires ont-ils oublié trop souvent qu'il était si facile de faire le bien, et que leur exemple utile ou dangereux était la loi du vulgaire?

A présent que j'ai déterminé la nature et l'influence de l'exemple, que ses conséquences vous sont connues, nous pouvons

remonter aux principes, et jeter un coup-d'œil sur les théories philosophiques.

Toutes se réduisent à deux théories opposées dans leurs résultats, et qui se sont partagé l'empire du monde.

L'une rapporte toute la société à l'homme, et l'autre, l'homme à toute la société. L'une, le berçant dans les bras de la mollesse, lui fait jeter un coup-d'œil indifférent sur ses semblables, qu'il regarde comme les victimes de la fatalité ou comme les instrumens de ses plaisirs. Inaccessible aux choses humaines, et retiré pour ainsi dire dans la contemplation et dans la recherche du bonheur, il regarde la vie comme un songe fugitif auquel il faut se livrer; le tems, comme un espace borné qu'il faut semer de fleurs; les peines, comme les seuls maux réels; et les plaisirs, comme les vrais biens. Réduit ainsi à une éternelle enfance, l'homme dans ce état n'a ni famille ni patrie. Jouir est sa loi.

Cette philosophie, molle et dégénérée, passa de l'Orient dans la Grèce, et de la Grèce dans Rome. Elle dut prendre naissance et se fortifier dans les états despotiques. Lorsque le glaive plane sur toutes

les têtes, on cherche à tromper sa crainte; l'ivresse à laquelle on se livre, ressemble à l'opium que le criminel avale en Egypte avant le supplice. Là où il n'existe aucun lien, on ne cherche point le bonheur dans les affections qui se partagent, mais dans des plaisirs personnels et exclusifs.

La volupté annonce la faiblesse; on ne craint que les murmures des esclaves, et non leurs langueurs. Sous le despotisme, les hommes se rapprochent, autant par prudence que par faiblesse, d'un sexe énervé.

Ainsi naquit et se développa l'épicuréisme. Par-tout où il existe, il n'y a plus de cité; les liens des familles sont rompus, et ceux de la société dissous.

Tandis qu'une secte avilissait ainsi la nature humaine, et ravalait la raison au-dessous de l'instinct de la brute qui se borne à satisfaire ses appétits, s'élevait une philosophie sublime et consolatrice qui, faisant baisser le front à la tyrannie elle-même, triomphait de tous les maux, des peines de la douleur, de la mort même. Une seule pensée, une seule affection remplit alors le cœur de l'homme, l'amour de la vertu. Elevé à cette hauteur qui voit sous ses

pieds tous les événemens comme des objets qui ne peuvent l'atteindre, le sage regarda toutes les choses extérieures comme des accidens étrangers, et jugeant qu'il n'avait en sa possession que lui-même, il disposa de toutes les facultés de son ame, comme d'autant d'esclaves qui devaient lui obéir.

C'est sur-tout dans les tems malheureux où la tyrannie déchaîne tous les fléaux sur la triste humanité, que le stoïcisme puise, au milieu des persécutions, une vigueur nouvelle, et défie les bourreaux. C'est lui qui préside à la mort des Caton et des Traséas, et qui rend à leurs yeux leur infortune plus précieuse que la prospérité des tyrans (*f*).

Vous n'avez point hésité à vous prononcer entre ces deux sectes. Et pouviez-vous en effet balancer entre celle qui fait descendre l'homme au-dessous de l'animal, et celle qui l'élève jusqu'à la Divinité?

LETTRE XIX.

SYLVINUS A ULPIEN.

Humiliation du sénat ; meurtre de Probus.

Vous n'avez point vu, mon cher Ulpien, l'humiliation et les craintes du sénat, l'excès de la tyrannie, le dernier degré de l'impudence des délateurs et de la lâcheté de nos collègues : c'est un mélange de ridicule et d'atrocité. Voici le fait.

Un homme avait rêvé qu'il parviendrait à l'empire ; il raconta ce songe : un délateur était présent. On l'accuse aussitôt. Grande rumeur. Mais les preuves manquaient ; le délateur divaguait ; il se rappelait seulement qu'un sénateur chauve était présent au récit. Le nom n'étant point exprimé, tous les sénateurs de pâlir, non-seulement ceux qui étaient chauves, mais aussi ceux qui avaient peu de cheveux, ceux même qui en avaient beaucoup, et sur-le-champ de porter la main à la tête (1) pour s'assurer de la vérité.

(1) *Voyez* l'historien Dion, lequel raconte cette scène où il fut témoin et acteur.

Cependant une circonstance ajoutée à la déposition, en rassura un grand nombre ; on rapportait que le sénateur chauve était alors revêtu de la prétexte.

Tous les yeux se tournèrent sur Probus, au front dépouillé de cheveux ; il avait géré l'édilité curule dans le tems indiqué, et en avait porté les ornemens. Il se lève et dit : Si le témoin m'a vu, sans doute il me reconnaîtra. Introduit dans le sénat, ce dernier promène long-tems ses regards sur tous les sénateurs, sans les fixer sur aucun en particulier. Un de nos collègues eut l'infamie de montrer Probus du doigt, et le délateur dit qu'il le reconnaissait pour le même qu'il avait vu. Alors, sans aucune formalité, des licteurs se saisissent du vieillard, et le mènent à la mort.

Je ne sais trop si nous ne devrions pas envier le sort de ce sénateur ; car c'est une honte, c'est un supplice encore plus grand, que de lui survivre pour être témoin de tant d'horreurs.

LETTRE XX.

SABINUS A ULPIEN.

Sylvinus a été victime de sa vertu : on immole à-la-fois le sage instituteur d'Alexien et le sénateur courageux qui a osé manifester son indignation sur l'assassinat de Probus. Tremblez pour vous-même. La magnanimité, le courage, la philosophie, les talens sont devenus des titres de proscription.

Il n'y a plus de ménagemens à garder ; il faut éclater ou se voiler la tête.

Fin de la première partie.

NOTES

DE LA

PREMIÈRE PARTIE.

Page 41.

(*a*) Il ne sera point déplacé de parler ici des temples de la Syrie, de leur construction, des cérémonies, des sacrifices et des fêtes. Telles sont les traditions religieuses.

Le principal temple fut construit par Atys. Atys, né en Lydie, soit chasteté ou délire de l'amour même, sacrifia, dit-on, à la jalouse et féconde Cybèle, les dépouilles de sa virilité. Il rassembla bientôt les tristes émules de son fanatisme; et répandant par-tout son culte étrange, le bruit de ses orgies et l'horreur de son célibat, il éleva successivement des temples dans la Samothrace, dans la Lydie, dans la Phrygie, et enfin dans la Syrie, où il s'arrêta, les peuples au-delà de l'Euphrate n'ayant pas voulu le recevoir.

Selon d'autres, ce temple fut l'ouvrage du fils de Sémèle, du divin Bacchus, lorsqu'il passa de l'Ethiopie dans la Syrie. Cette opinion, semble appuyée sur des monumens authentiques. En effet, les dépouilles des Indes, des perles, des dents d'éléphans, des habillemens de peuples barbares, couvrent les murs, et à l'entrée

s'élèvent deux Phallus gigantesques portant cette inscription :

A JUNON, SA BELLE-MÈRE,
CONSACRÉS PAR BACCHUS (1).

Cette consécration se rapproche de celle des Grecs et des Romains, qui n'ont jamais séparé le culte du Phallus de celui du vainqueur de l'Inde. On connaît l'usage où ils sont de placer dans les temples, des nains armés d'une virilité démesurée, et qu'on appelle *Neurospastes* (2). Ces Phallus qui se présentent aux portes du vestibule, ont trois cents orgyes (3) de haut. Une coutume bizarre oblige un homme à monter deux fois tous les ans sur leur sommet; ce stylite doit y stationner pendant sept jours. Il gravit à l'extrémité de la manière suivante :

Il passe son corps dans une chaîne qui forme le cerceau; et jetant successivement les anneaux de devant sur des tiges de fer dont le Phallus est garni dans toute son élévation, il monte par ce moyen jusqu'au faîte. Il s'y établit, et de là présente aux dévots une longue corde à laquelle ils attachent les pièces de bois ou de vêtemens qu'ils désirent faire toucher à l'extrémité du monument sacré. Cette élévation a pour eux quelque chose de

(1) Lucien, de dea Syr. tom. 2, p. 663.

(2) Espèces de pantins ou marionnettes, dont on faisait jouer et mouvoir les membres à l'aide d'un fil. On se servait de ces images et de ces ressorts dans les processions phalliques.

(3) Cinquante-huit mètres quarante-cinq centimètres (cent quatre-vingts-pieds).

divin; et l'homme qui semble alors s'en élancer, leur paraît en communication intime avec le ciel dont il est plus rapproché. Cependant on répand sur la terre et aux pieds du ministre, les offrandes, les pièces d'or et d'argent.

La face de ce vestibule, qui a cent orgyes (1) de longueur, regarde le nord. Le temple est tourné vers l'orient (2), environné d'une double muraille dont l'une est ancienne, et dont l'autre est moderne. Il s'élève au centre d'une colline qui domine la ville; son architecture est dans les proportions ioniques; au bas règne un large stylobate; des degrés conduisent au péristile. Sa magnificence éblouit les yeux; les portes, les voûtes et le toit sont d'or; le sanctuaire étincelle d'or. Une vapeur embaumée s'en exhale; elle pénètre tous les sens et jusqu'aux vêtemens, qui en demeurent long-tems imprégnés. Vous vous croyez transporté dans les bosquets odoriférans de l'heureuse Arabie. Cette voluptueuse sensation vous dispose aux rêveries, aux vertiges; et leur impression est si vive, qu'elle vous suit encore au sortir de ce lieu. L'imagination en conserve l'enchantement; il semble parfumer jusqu'au souvenir même.

Des peintures exquises ornent les portiques. Là, j'ai revu l'histoire touchante de Stratonice et d'Antiochus. Le peintre a choisi l'instant où Erasistrate interroge le pouls le cœur et les yeux du jeune prince. Stratonice paraît; et avec elle, le trouble et le secret d'Antiochus. Il pâlit et rougit; une sueur froide coule de son front; son corps tremble; son cœur palpite; ses yeux s'allument et son pouls s'élève. Les regards d'Erasistrate annoncent la

---

(1) 184 mêtres (550 pieds à-peu-près.)

(2) Il en est ainsi des temples des religions modernes.

victoire que sa pénétration vient de remporter; et ceux de Stratonice, un embarras secret mêlée d'une joie mal dissimulée.

Dans un autre tableau, on voit le père d'Antiochus auquel l'habile médecin non moins éloquent que pénétrant, vient d'arracher un consentement que l'amour refusait, mais que la tendresse paternelle accorde. L'artiste a exprimé avec force ce combat de deux passions qui luttent et se choquent comme les vents contraires qui soulèvent les flots. L'étonnement, la joie, la reconnaissance respirent dans les traits des autres personnages. Vénus plane dans les airs et sourit; elle fait un signe, et mille Amours élevant des flambeaux et des guirlandes, remplissent le fond du tableau et célèbrent l'hyménée.

Ces images du moins sont consacrées à la volupté pure; celles qui les suivent tendent à justifier la passion déplorable des Syriennes pour les eunuques qui desservent le temple.

Ici l'on voit Combabus armé du couteau sacré, mutilant par le plus horrible sacrifice, les sources des feux de Vénus. Et plus loin, la reine infortunée qui l'adore, qui, remplie de la double ivresse de l'Amour et de Bacchus, trompe dans l'absence de ce qu'elle aime, ses sens embrâsés, et médite de triompher, par le dernier abandon et par la violence même, des refus et de l'indifférence de Combabus. Lorsque la nuit aura étendu ses ombres, elle doit, abjurant toute pudeur, se glisser dans l'appartement et dans la couche de l'adolescent; et là, par ses supplications, par ses larmes, par tout ce que la volupté, le désespoir et le lieu peuvent inspirer, préparer et obtenir enfin la jouissance dont l'idée et le fantome

seul portent l'embrâsement dans toutes ses veines. Tels sont les projets que révèlent son égarement et son trouble, et dont l'entretient sans doute un Amour qui paraît converser avec elle ; tandis que d'une main perfide il promène sur ce beau corps la pointe acérée de l'une de ses flèches.

Dans une autre peinture, elle est près d'exécuter son dessein. Combabus est livré à Morphée : le repentir et la honte, sous la figure de songes hideux, agitent son sommeil. Son manteau, jeté négligemment, ne voile qu'une partie de son corps et de ses forfaits. La reine l'écarte d'une main effrénée.... Qui peindra sa surprise, sa honte et sa rage! Ce dernier sentiment l'emporte.

Bientôt les larmes succèdent à sa fureur; on la voit, dans une autre peinture, donner et recevoir le change à ses plaisirs trompés; et sa passion, comme celle de l'objet dont elle triomphe, s'irrite en se satisfaisant.

O fatale influence de ces représentations ! une troupe de jeunes fanatiques se mutilent à l'exemple de Combabus; une foule de dévotes, à l'exemple de son amante égarée, les suit ; leur passion s'obstine à exiger toujours ce qu'elle n'obtiendra jamais (1).

Ces misérables, dont on voit les groupes sous ces portiques, sont revêtus d'habits de femmes. Une tradition rapporte l'origine de cet usage à Combabus. Une dévote, dit-on, trompée par la beauté de ses traits, se donna la mort de désespoir, lorsqu'elle reconnut son impuissance. Combabus, pour ne plus tromper de dévotes, revêtit leur costume.

---

(1) Lucian. de deâ Syr. tom. 2, p. 671.

L'intérieur du temple est partagé en deux enceintes, l'une abandonnée au peuple ; l'autre, plus élevée que la première, est réservée aux prêtres. Tous même n'ont pas le droit d'y entrer. Cet honneur n'appartient qu'aux ministres du premier ordre.

L'autel du Soleil est un trône d'or ; mais les Syriens ne lui élèvent point de statues. On aperçoit seulement sur ce trône une pierre noire de forme cubique, qu'ils adorent sous le nom d'*Héliogabale*. Les autres Dieux, disent-ils, ont besoin d'être représentés pour se faire connaître aux mortels ; mais l'astre du jour, mais le flambeau des nuits brillent à tous les yeux. Quel symbole serait aussi éclatant qu'eux-mêmes !

Là s'élèvent les statues de Jupiter et de Junon, invoqués sous un nom particulier. Ces images sont d'or ; Junon est assise sur des lions, Jupiter sur des taureaux. Le père de la nature a ce caractère de tête et cette attitude qui le distinguent : c'est l'Eternel, ses traits sont immuables. La physionomie de Junon paraît mobile et changeante comme son sexe, ou plutôt comme la nature dont elle est l'image. On croit voir alternativement en elle toutes les déesses ; les phases de la lune ne sont pas plus inconstantes ; et de quelque côté que vous la regardiez, cette figure vous fixe et vous suit pour ainsi dire. Sa tête est couronnée de tours et de rayons ; elle porte dans ses mains le sceptre et le fuseau. Des pierres précieuses de toutes les formes et de toutes les couleurs, éclatent sur ses vêtemens enrichis d'or. Sur sa tête étincelle un rubis qui illumine les ténèbres. La déesse est parée de la ceinture de Vénus.

Non loin du trône du Soleil est un apollon, mais barbu et couvert; c'est l'oracle du temple.

On assure que l'aimant entre dans la composition de cette statue; car toujours à la voix du prêtre, et quelquefois spontanément, elle s'agite sur son siége, l'ébranle et le quitte. Les prêtres se courbent et reçoivent la statue sur leurs épaules. Elle tourne avec eux, et passe d'un prêtre à l'autre. Alors le premier ministre interroge et supplie l'oracle. S'il est défavorable, le Dieu recule; s'il approuve, il précipite en avant ses guides, comme s'il conduisait un char. On le consulte sur les variations des saisons et dans toutes les entreprises. Je l'ai vu s'élever de sa bâse et planer dans les airs (1).

Là, tout est prodige. On croit voir des statues vivantes; on croit entendre la voix des Dieux. Souvent des cris magiques percent les voûtes ou les souterrains; le nombre des présens atteste celui des miracles. Rien n'égale les richesses du temple; il y vient des offrandes de l'Arabie, de la Phénicie, d'Ecbatane, de la Cappadoce et de la Cilicie.

On m'a montré le trou merveilleux par lequel s'écoulèrent les eaux du déluge, et un débri de l'arche où Deucalion enferma sa femme, ses enfans et une paire de chaque espèce d'animaux (2).

J'ai vu la Vénus Derceto, à la tête de syrène, à la queue de poisson. Selon d'anciennes fables, l'eau a été le premier élément; le genre humain est sorti de la mer, et nous avons été poissons avant d'être hommes.

---

(1) Lucian. loc. cit. tom. 2, p. 677.
(2) Lucian. *ibid.* p. 661.

Est-ce pour honorer cette origine qu'on a creusé près du temple un grand lac profond de deux cents orgyes (1), et où nagent une multitude de poissons sacrés, que l'on nourrit avec soin, auxquels on donne des noms et qui viennent à la voix. J'en ai vu un d'une grosseur prodigieuse et paré d'or.

Au milieu du lac s'élève un autel chargé de parfums, orné de guirlandes, et qu'on prendrait pour une île flottante. Les dévots descendent dans cette piscine, les dieux mêmes y prennent le bain. On observe que, dans ces occasions, Junon évite d'être surprise par Jupiter.

La cruauté se mêle à la superstition. Une des fêtes les plus importantes, est celle du bûcher ou du flambeau.

On coupe de grands arbres; on les plante dans la cour du temple; on rassemble d'innocens animaux, des chèvres, des brebis, des oiseaux; on les attache aux arbres; on y suspend aussi de riches offrandes. Ces dispositions terminées, on porte en pompe à l'entour les simulacres des Dieux; on met le feu au bûcher, et tout est consumé dans un instant.

Cette cérémonie barbare attire un grand concours de peuple et d'étrangers.

Les sacrifices ne sont pas moins horribles: on amène les victimes ornées de bandelettes, sur les degrés du portique; on les précipite; elles périssent par la violence de la chute. Il en est qui poussent le fanatisme jusqu'à immoler leurs propres enfans. Ils enferment ces mal-

(1) Trente-huit mètres quatre-vingt-dix-sept centimètres (cent vingt pieds).

heureuses victimes dans des outres, et les font rouler à leurs pieds en les chargeant de malédictions, en les dévouant comme de vils animaux.

Dans la Syrie, la superstition ne se repait que de meurtres et de sang.

Presque tous les dévots se brûlent, se déchirent la peau en mille endroits; mais rien n'égale le spectacle hideux des atroces barbaries que les prêtres exercent sur eux-mêmes.

A l'époque des fêtes d'Atys, des bandes frénétiques de prêtres se répandent dans les campagnes. L'œil hagard, la tête échevelée, semblables à des troupeaux de bacchantes ou à la Pythie écumante, ils agitent d'une main le couteau sacré, et de l'autre, les brandons d'un pin embrâsé; ils s'enfoncent dans la profondeur des bois et des vallées, gravissent les rochers et les montagnes en poussant des hurlemens féroces. Un breuvage enivrant a porté le trouble dans tous leurs sens. Ils tournent sur eux-mêmes leurs mains égarées; ils se frappent entr'eux avec de pesantes chaînes; ils dansent et regardent avec joie le sang qui coule de leur corps, et les aigrettes menaçantes qu'ils agitent sur leurs têtes. Ils se percent, se flagellent, se mutilent en l'honneur du dieu qu'ils attendent. Ils l'appellent en lui offrant leurs horribles blessures, et les abominables dépouilles de leur virilité.

C'est au bruit des instrumens les plus sauvages, accordés sur le mode le plus aigü, au son des cymbales d'airain, des cornets, des buccines et des tambours, que s'exécutent ces scènes d'horreurs. Le peuple, muet de

curiosité et d'épouvante, les contemple avec mépris (1).

Souvent la contagion de ces fureurs se répand et gagne jusqu'aux spectateurs mêmes. On voit tout-à-coup des frénétiques sortir de la foule, se dépouiller, s'avancer dans le cercle en poussant des cris féroces, saisir un glaive, (car les prêtres en tiennent toujours de disposés à cet usage), se mutiler dans leur transport, courir sanglans par la ville, en élevant d'une main forcenée leurs épouvantables trophées. Ils les jettent dans une des maisons de la ville, et les habitans de cette maison doivent, en échange, leur offrir des habits de femme (2).

Ce mal sacré est une véritable épilepsie (3) où tombent enfin les fanatiques à la suite des excès de la débauche, et qu'ils augmentent encore par l'ivresse, par des pantomimes convulsives, par tout le désordre des scènes de la plus effroyable terreur, et par l'influence si puissante de la musique, s'il est permis de donner ce nom à un mélange de hurlemens, de cris aigus, de dissonances aigres, et au bruit confus de mille instrumens rauques ou perçans.

Note 2, page 64.

Administration de Macrin.

(*b*) Presque toutes ses vues étaient grandes et utiles. Il remit l'ordre et la décence dans les tribunaux. Ce fut

---

(1) Fêtes grecq. t. 1, p. 130.

(2) Lucian. de deâ Syr. t. 2, p. 682.

(3) En effet, les médecins ont donné à une espèce de frénésie, le nom de *coribantiasme*.

sur-tout à cette partie qu'il donna une attention pénétrante. Il s'y appliqua avec d'autant plus de zèle, qu'ayant été long-tems lui-même interprête des lois civiles, il avait vu de plus près de quelle conséquence sont les abus qui s'y glissent. Il forma sur cet article, un projet qu'il n'eut pas le tems de réaliser; mais qui lui aurait assuré la reconnaissance de la postérité et même la nôtre, si nous avions le courage d'apprécier les choses par leur mérite et non par leur succès.

On sait ce qu'était l'édit perpétuel d'Adrien, et les raisons qui avaient porté ce législateur à le publier. Son intention, en réformant la jurisprudence, en donnant aux magistrats des principes fixes et précis pour les guider, avait été qu'on n'en cherchât point d'autre. En leur indiquant un chemin, il voulait les astreindre à ne jamais s'en écarter.

Malheureusement, de toutes les passions humaines, la chicane est la plus avide d'autorités pour appuyer ses manœuvres, et la plus habile à en trouver. L'édit perpétuel était un obstacle redoutable pour elle. Ce beau monument recevait et réfléchissait la lumière de toutes parts; il ne laissait ni à la justice l'occasion de s'égarer, ni à la fraude l'espérance de la surprendre. Celle-ci, pour en émousser les rayons, imagina d'accumuler autour de lui une foule de décisions nouvelles, émanées, il est vrai, de l'autorité suprême, mais sans authenticité, sans formes légales, et indignes à tous égards d'être tirées de l'oubli.

C'est ce qu'on appelait à Rome des rescripts, *rescripta principum*. C'était une espèce d'ordonnances obscures que l'avidité des particuliers surprenait à l'indiscrétion

du prince, ou que l'importunité des grands arrachait à son conseil. N'ayant pour but que de favoriser ceux qui les obtenaient, sans égard pour l'équité, elles se trouvaient souvent en opposition avec les décrets du même genre, comme avec les lois reçues.

On les recueillait soigneusement, on en faisait des amas pour l'occasion. Dès qu'elle se présentait, les plaideurs de mauvaise foi y avaient recours, en apparence pour fortifier, pour éclaircir le sens de l'édit perpétuel, mais en effet pour l'affaiblir et l'embrouiller. Ils profitaient de l'embarras où cet alliage dangereux mettait les juges. Après s'en être servi pour les forcer à légitimer une injustice, on l'employait le lendemain avec la même audace pour autoriser des prétentions aussi iniques, et souvent dans un sens directement opposé.

Macrin, dans son obscurité, en se plaignant au nom de ses clients de cette ruse coupable, ou peut-être en l'employant contre ses adversaires, avait eu lieu de se convaincre de ses inconvéniens. Il sentait que la fortune des citoyens, dans un empire bien policé, ne doit être décidée que suivant des lois authentiques et juridiquement reconnues. Il s'indignait avec raison de voir que le délire despotique des Commode, des Caracalla, se fît encore respecter dans le barreau, après qu'eux-mêmes avaient été chassés du trône qu'ils souillaient. Il lui paraissait humiliant pour tout ce qui portait le nom de Romain, que les productions du caprice de ces tyrans fussent citées comme des oracles dignes d'en imposer à la justice.

Son dessein était de ramener l'institution d'Adrien à sa première pureté. Il voulait extirper à jamais du corps

des lois civiles, ces excrescences malignes, et effrayer par des lois sévères, quiconque serait tenté de travailler à les faire renaître.....

Si ce projet avait pu réussir, les siècles suivans en auraient tiré un grand avantage. La maladie que Macrin s'était promis de guérir, ne se serait pas perpétuée; on aurait cessé de l'envenimer en multipliant les abus qui la causaient. Si les princes avaient toujours eu la faiblesse d'y donner lieu, on aurait cessé de compiler des décrets informes que le droit commun aurait abolis aussitôt après la mort de leurs auteurs. Justinien sans doute se serait dispensé de les insérer dans son énorme compilation. Il aurait par-là diminué de moitié ce vaste et dangereux arsenal connu sous le nom de *pandectes*, de *digestes*, où la chicane et la mauvaise foi trouvent plus facilement des armes à leur usage, que la justice et la raison. (Linguet, Révolut. de l'Empire romain, t. 2, p. 379.

Note 3, page 94.

(*c*) Ces prodigalités reprochées par les auteurs anciens aux empereurs romains, n'approchent point encore de celles qu'étala Augustin Chigi, dans un festin qu'il donna un jour au pape et au sacré collége. L'abondance, la délicatesse, le choix des mets semblaient devoir suffire pour faire admirer ce repas. On y servit, entr'autres, quantité de langues de perroquets assaisonnées de toutes manières. Mais celui qui le donnait, voulut se distinguer autrement; il fit, à chaque service, jeter dans le Tibre tout ce qu'on retirait de dessus les tables, quoique la vaisselle fût d'argent. (*Hadrian. Jun. anidmadvers. l. 4, c. 8.*)

Note 4, page 94.

(*d*) Les femmes se livrent volontiers aux excès de la débauche, avec plus de fureur que les hommes. Il est donc du devoir d'un habile législateur de chercher les moyens de réprimer chez elles ce penchant dépravé (1).

Charles IX s'allant un jour promener aux Tuileries, vit une femme parfaitement belle passer la rivière à la nage. Il s'arrêta pour la regarder; mais à l'instant où le roi et toute sa cour avaient les yeux fixés sur elle, cette femme plongea, revint sur l'eau, et prit terre du côté opposé. Là elle commença à tordre ses cheveux, puis se retira, emportant quant et soy les yeux et les cœurs de tout le monde; mais néanmoins avec tout cela, encore que l'action semblât être plaisante en soy, si est-ce que le roi la trouva si étrange et nouvelle, qu'on ne lui en ouit jamais dire un seul mot de louange, bien qu'il entendît la plupart de sa suite voire les plus retenus, dire tout haut plusieurs paroles d'admiration (2).

Si Charles IX avait approuvé cette action, n'aurait-on pas vu plusieurs femmes de Paris apprendre à nager pour plaire au monarque et à sa cour?

Note 5, page 130.

(*e*) La cordace, danse comique et satyrique, était attribuée au satyre Cordax, dont elle portait le nom.

---

(1) L. C. D. G. sur Tacite.

(2) Pierre de Lancre, *Tableau de l'inconstance et instabilité de toutes choses*, p. 146.

Cette danse répondait, par ses postures indécentes, au caractère licentieux des comédies auxquelles on l'associait. Elle n'était guère exécutée que par des gens échauffés des vapeurs du vin. Les poésies dont les chants lui servaient de mode, étaient ordinairement formées de trochées, pied le plus convenable à la cadence de cet exercice. Théophraste, (*cap.* 8, *peri aponias*) dans ses caractères, met au nombre des actions d'un homme déhonté, celle de danser la cordace de sang-froid et sans être ivre.

Démosthène (*Olynth.* 2,) n'en donne pas une idée plus avantageuse, quand il joint ensemble ces trois qualités : la dissolution, l'ivrognerie et la danse de la cordace.

Note 6, *page* 151.

Stoïcisme. Songe de Marc-Aurèle.

(*f*) « Je vis qu'il n'y avait de bien que ce qui était utile la société et conforme à l'ordre ; de mal, que ce qui leur était contraire. J'examinai les maux physiques ; je n'y aperçus que l'effet inévitable des lois de l'univers. Bientôt je voulus méditer sur leur douleur : la nuit était déjà avancée ; le besoin du sommeil fatiguait ma paupière ; je luttai quelque tems ; enfin je fus obligé de céder, et je m'asseyais ; mais dans cet intervalle je crus avoir un songe. Il me sembla voir dans un vaste portique, une multitude d'hommes rassemblés ; ils avaient tous quelque chose d'auguste et de grand : quoique je n'eusse jamais vécu avec eux, leurs traits pourtant ne m'étaient pas étrangers. Je crus me rappeler que j'avais souvent

contemplé leurs statues dans Rome. Je les regardais tous, quand une voix terrible et forte retentit sous le portique : *Mortels, apprenez à souffrir.* Au même instant, devant l'un je vis s'allumer des flammes, et il y posa la main. On apporta à l'autre du poison, il but, et fit une libation aux dieux. Le troisième était debout auprès d'une statue de la liberté brisée ; il tenait, d'une main, un livre, de l'autre il prit une épée dont il regardait la pointe. Plus loin, je distinguai un homme tout sanglant, mais calme et plus tranquille que ses bourreaux, Je courus à lui en m'écriant : O Regulus, est-ce toi ? Je ne pus soutenir le spectacle de ses maux, et je détournai mes regards. Alors j'aperçus Fabrice dans la pauvreté, Scipion mourant dans l'exil, Epictète écrivant dans les chaînes, Sénèque et Traséas les veines ouvertes, et regardant d'un œil tranquille leur sang couler. Environné de tous ces grands hommes malheureux, je versais des larmes ; ils parurent étonnés. L'un d'eux, ce fut Caton, approcha de moi et me dit : Ne nous plains pas, mais imite-nous ; et toi aussi apprends à vaincre la douleur. Cependant il me parut prêt à tourner contre lui le fer qu'il tenait à la main. Je voulus l'arrêter ; je frémis, et je m'éveillai. Je réfléchis sur ce songe, et je conçus que ces prétendus maux n'avaient pas le droit d'ébranler mon courage ; je résolus d'être homme, de souffrir et de faire le bien. » THOMAS, éloge de M. Aurèle.

SECONDE PARTIE.

LETTRE XXI.

GORDIUS A CYNISCA.

Etablissement d'un sénat de femmes (1) *présidé par Soémis.*

La mère d'Héliogabale est digne d'un tel fils ; elle vit publiquement en courtisane.

Ce rapport de goûts a renouvelé la tendresse d'Héliogabale pour elle : comme il est non-seulement bizarre, mais encore dépravé dans ses caprices, et comme il mêle toujours un mal public à un plaisir particulier, il a voulu que son nouvel édit déshonorât à-la-fois Soémis et Rome.

Par une misérable parodie de ce qu'il y a de plus respectable, il a créé un sénat de femmes, et Soémis le préside.

Leurs conciliabules se tiennent sur le mont

(1) *Voyez* Dion. Lampride. Loc. Cit. Tillemont. Hist. des emp. t. 3. p. 150.

Quirinal, dans un lieu consacré autrefois, selon quelques-uns, à de secrètes assemblées des dames romaines, et selon d'autres, à la célébration des mystères de la bonne déesse.

Je rougirais de vous entretenir de l'objet des décrets de ce grave sénat. Laissez courir votre imagination, elle n'inventera rien qui ne s'y réalise.

Croyez seulement que les ajustemens, la distinction des voitures, le cérémonial des salutations, les modes enfin sont l'objet le plus innocent de ces féminines délibérations.

LETTRE XXII.

ULPIEN A MAMMÉE.

Avantages de la trahison d'Eubulus.

Héliogabale se précipite de plus en plus : noyé dans la débauche, il n'aperçoit pas que son avilissement, et même celui de Rome, préparent l'élévation d'Alexien et la restauration des mœurs.

Lorsqu'on en est venu à ce point, le bien ne peut naître que de l'excès des maux ; le

désordre mène à l'ordre, l'humiliation à la grandeur, et c'est dans ce sens que Platon a dit que la vie est le produit de la mort.

Eubulus, placé par Gordius, qui le surveille, près d'Héliogabale, irrite de plus en plus la dépravation du prince. Ses vices croissent comme les vertus d'Alexien. Ce contraste commence à frapper le peuple. Il ne gémit plus, il ouvre les yeux : on nourrit ses espérances, on prépare son réveil. Il est prêt à porter avec éclat son libérateur à l'empire : cependant je préfère une voie moins commune et plus sûre, que je dois proposer à votre prudence.

LETTRE XXIII.

MAMMÉE A ULPIEN.

Sa répugnance à employer Eubulus ; autre moyen qu'elle propose. Julien Paulus remplace Sylvinus.

Il me semble, sage Ulpien, que les bons ne devraient pas se servir des méchans. Gordius, qui nous vend les secrets du palais, n'est qu'un être vil ; mais Eubulus est un

scélérat digne des derniers supplices, qui jouit des forfaits de son maître, traître infame qui peut tromper les deux partis, et qui semble humilier celui qu'il emploie.

Je préférerais aussi l'éclat d'un mouvement populaire à une voie détournée. Le premier caractère que doivent porter des actes pareils à ceux que nous méditons, c'est la dignité.

P. S. Julien Paulus a remplacé, selon vos désirs, auprès d'Alexien, le malheureux et à jamais regrettable Sylvinus.

Sa méthode moins brillante que celle de son prédécesseur, est peut-être plus solide. Il ne divise point, il ne commente point les devoirs; mais à l'exemple de Socrate, il fait naître l'instruction de tout ce qui nous entoure : le monument d'un grand homme, une action imprévue, le lieu qui rappelle un souvenir historique, tout lui fournit une matière et lui sert de texte. C'est ainsi que le sujet d'une conversation quelconque en devient naturellement un de morale, sans recherches, sans apprêts, et par conséquent plus persuasif.

LETTRE XXIV.

ULPIEN A MAMMÉE.

Réponse.

Il faut bien se servir des méchans contre les méchans, puisqu'aucun homme de bien ne voudrait se charger d'un pareil emploi.

Au milieu de la dégradation universelle, le courage ne peut rien. Il faut faire plus de part à la prudence qu'à la grandeur d'ame. L'adresse est alors la force.

On a vu des héros descendre à la feinte : la déesse de la sagesse elle-même inspirait les fraudes d'Ulysse. Si la ruse était excusable alors qu'il ne s'agissait que de conserver la vie, elle devient sublime et s'ennoblit pour ainsi dire de toute la dignité de son motif, lorsqu'il est question des destinées d'un grand empire.

Je répondrai incessamment à la seconde partie de votre lettre.

LETTRE XXV.

FULVIUS A HIÉROCLÈS.

Nouvelle passion d'Héliogabale pour l'athlète Zoticus.

Nos intérêts sont communs : vous veillez pour le préfet, je veille pour le favori. Héliogabale ne voit que par vous, nous le gouvernons par les plaisirs. Abandonnez votre délicieuse maison de plaisance, revenez à Rome sur-le-champ.

J'ai remarqué, il y a quelques jours, la passion nouvelle du prince pour Zoticus. Cet esclave fut d'abord employé comme son père aux cuisines. Athlète, il s'est distingué par sa force, par sa beauté. Il en a une toute particulière, qui a frappé, dit-on, les regards et excité les désirs de toutes les femmes. Ceux d'Héliogabale se sont allumés à l'occasion de la dernière victoire que remporta cet athlète ; il a ordonné qu'on l'amenât au palais en triomphe. Il y a paru, et, comme il saluait l'empereur, celui-ci, minaudant,

lui répondit, en affectant une voix féminine : *Je suis votre impératrice* (1). Il l'a fait ensuite entrer dans son bain, a examiné sa proie, et pendant tout le repas il a affecté, penché sur son sein, l'attitude d'une courtisane.

Un de vos plus fidèles esclaves, Cornificius, essaya de donner le change à la passion naissante d'Héliogabale, en l'excitant par de nouveaux objets (2). Il y réussit, et Zoticus est oublié pour quelques jours.

Ce tems est employé; une mixtion préparée a tari chez votre rival les sources de la volupté. Toutes les machines sont disposées pour s'assurer de l'effet de ce breuvage ; Cornificius vous en rendra compte dans une lettre particulière.

---

(1) Dion. Hist. rom. tom. 2, edit. cit. p. 1364.

(2) C'est l'artifice dont usa Sénèque auprès de Néron, pour le détourner de l'amour de sa mère.

LETTRE XXVI.

CORNIFICIUS (1) A HIÉROCLÈS.

Moyens dont il s'est servi pour préparer l'impuissance et la disgrace de Zoticus.

FULVIUS vous a rendu compte des premiers essais de mon zèle.

Votre rival est dans un état qui ne le rend plus à craindre. La suite de ses aventures va vous en assurer ; elles finiront par vous divertir, après avoir commencé par vous effrayer.

Zoticus (2), éloigné par mes soins et entouré de mes pièges, errait au hasard, cherchant à dissiper par la marche les noirs pressentimens qui l'assiégeaient. Il entrait dans un jardin public, lorsqu'il vit venir à lui une esclave élégante qui lui demanda un entretien

(1) Cornificius s'étend et s'égaie dans cette narration ; il prend le ton d'un esclave accoutumé à faire des contes libertins à son maître.

(2) Ces détails sont empruntés de Pétrone.

secret de la part de sa maîtresse. — « Vous « vous trompez, en vous adressant à un « autre esclave. — Je ne me trompe point. « Vous feignez ; superbe et trop sûr de vos « charmes, vous les mettez à prix. Le soin « que vous prenez de ces beaux cheveux, le « fard qui embellit vos traits, la mobile pé- « tulance de vos regards, cette démarche « languissante, affectée, tout me le dit assez. « Je ne tire point, comme les augures, ou « comme les astronomes, de vains présages, « d'après je ne sais quelles règles savantes ; « je lis et découvre tout sur les physiono- « mies. Il m'a suffi de vous voir ; soit que « vous offriez, soit que vous cherchiez le « plaisir, venez. L'obscurité de votre condi- « tion est un titre de plus. Il y a des femmes « qui n'ont que des goûts intimes, qui ne « brûlent que pour des cochers, des gladia- « teurs, des histrions. Ma maîtresse est de « ce nombre ; elle franchirait tous les gra- « dins de l'amphithéâtre, pour aller choisir « un amant sur les derniers bancs (1). Le « peuple est l'objet de ses passions.—

(1) Madame en ses amours déroge volontiers.

GILBERT.

« Parlons sans détours ; vous m'aimez
« donc ? — Qui ? moi ! reprit-elle en éclatant
« de rire à une exclamation aussi ingénue ;
« vous vous flattez beaucoup ; sachez que
« je n'ai jamais reçu dans mes bras un es-
« clave. A Dieu ne plaise ! j'aurai toujours
« devant les yeux la croix qui les attend. Ce
« goût appartient aux femmes de condition
« libérales. Qu'elles baisent les cicatrices du
« fouet que portent leurs amans. Je ne suis
« qu'une esclave, il est vrai, mais je ne
« prodigue mes embrassemens qu'à des che-
« valiers au moins. »

Zoticus admira le noble orgueil de la suivante et l'humble facilité de la dame. Ils s'avançent en devisant ainsi vers le bois des platanes. L'esclave le conduit vers une allée de lauriers, et il voit sortir d'un bosquet une femme dont la beauté efface celle de toutes les statues ; blonde chevelure tombait en ondes flottantes sur ses épaules ; les racines de ses cheveux dessinaient un petit front ; ses noirs sourcils, étendus en arcs, couronnaient des yeux étincelans ; une ligne droite, légèrement renflée, formait un nez parfait, au-dessous duquel souriait une bouche semblable à celle que Praxitèle donna à Vénus.

L'albâtre de son cou, de ses mains, de sa jambe élancée d'un brodequin d'or, éclipse l'éclat du marbre de Paros.

Elle, avec un sourire charmant, une voix séduisante et un geste gracieux : — « Si une « femme qui ne connaît que depuis un an « les plaisirs de l'amour, et qui n'est point « à dédaigner, peut vous être chère, jeune « homme, elle sera votre sœur : je sais « qu'une partie de votre tendresse appar- « tient déjà à un frère ; mais ne peut-elle se « partager entre nous deux ? Les baisers qui « vous attendent ont aussi leur douceur. »

Et Zoticus : — « Au nom de ces charmes, « ne dédaignez point l'adorateur étranger « qui leur voue d'avance la religion la plus « fervente. Le premier des sacrifices est de « vous immoler l'amour que j'ai pour un « autre moi-même.— M'immoler celui sans « lequel vous ne pouvez vivre ? celui dont « un baiser vous enivre ? celui que vous « aimez autant que je voudrais être aimée ? « est-il vrai ? » Et sa voix, en prononçant ces mots, était aussi mélodieuse que le chant des syrènes.

Zoticus, enflammé, lui demande son nom : — « Je m'appelle Circé, non cette déesse

« qui fut fille du Soleil, j'ignore les enchan-
« temens ; mais je me croirai plus heureuse,
« plus savante qu'elle dans cet art, si l'a-
« mour nous unit. Un pressentiment secret
« me l'annonce ; une irrésistible sympathie
« nous entraîne. Ne retardons plus l'heure
« des plaisirs. Ne craignez point d'être sur-
« pris, votre tendre frère est éloigné. »

Elle dit, et l'enlaçant de ses bras délicats, Circé l'entraîne sur un gazon émaillé de fleurs. Telle fut la rencontre de Junon et de Jupiter sur l'Ida ; leurs baisers enflammés, leurs mains errantes se croisent. Bientôt la faiblesse la plus inattendue trompe les transports de Circé ; elle rougit. — « Mes baisers
« inspireraient-ils le dégoût ? mon haleine
« a t-elle perdu sa pureté ? ai-je négligé le
« soin de ma personne ? ou plutôt appré-
« hendez-vous qu'un ami nous surprenne ? »

Zoticus rougit à son tour, et le sentiment de sa faiblesse l'augmente encore. — « Divine
« Circé, n'insultez point à mes misères ; ce
« ne peut être que l'effet d'un maléfice. »

Cette excuse est loin de l'appaiser ; elle se lève, détourne les yeux avec mépris, et appelant son esclave : « Dis-moi la vérité,
« Chrysis, y a-t-il quelque chose à reprendre

« dans ma toilette? quelque défaut détruit-il
« l'effet de mes charmes? Parle sans me
« tromper; je vois bien qu'il me manque
« quelque chose. Arrachant ensuite un mi-
« roir des mains de l'esclave, elle minaude,
« essaie sa physionomie et son sourire,
secoue sa tunique froissée et se jette brusquement dans une chapelle voisine consacrée à Vénus.

Zoticus reste comme un homme frappé d'un songe, et doute encore de ses plaisirs et de leur perte. Il croit qu'une illusion a enchanté un instant ses esprits : il reste long-tems accablé. Enfin il retourne à pas lents vers sa demeure, où feignant une indisposition, il se met au lit. Un jeune objet entre dans sa chambre, et s'informe des causes de cette langueur. Zoticus cherche à lui donner le change; et pour tromper de plus en plus sa jalousie, il le fait coucher à ses côtés. C'est en vain qu'il veut lui expliquer son amour, une nouvelle faiblesse trahit ses efforts. L'autre se lève en courroux, le honnit et l'accuse de porter ailleurs le tribut accoutumé de ses hommages. — « Je t'aimais, tu le sais; mais la sa-
« gesse l'emporte aujourd'hui. »

L'autre fuit. Chrysis entre dans la chambre. Elle apportait de la part de Circé une lettre ainsi conçue : « De grands désirs de« vraient donner lieu à de grandes plaintes ;
« cependant je vous remercie. L'illusion des
« voluptés n'en a été pour moi que plus
« longue. Mais vous m'inquiétez. Avez-vous
« pu revenir à pied ? On ne peut marcher sans
« exercer l'action des muscles. Jeune homme,
« prenez-y garde : craignez la paralysie. Je
« n'ai jamais vu personne en plus grand dan« ger d'en être atteint généralement. En vérité
« vous êtes déjà mort. Le froid gagne les
« extrémités. Songez, s'il en est tems en« core, à la manière dont vous voulez être
« enterré. Que je suis bonne cependant !
« je veux bien encore, après vos outrages,
« vous enseigner un remède. Un ami peut
« vous rendre la santé et les forces, en
« vous laissant reposer pendant trois jours.
« Pour moi, je n'en plairai pas moins, si
« j'en crois mon miroir et la voix publique.
« Adieu. »

Et Chrysis, après que Zoticus a fini de lire ce persiflage : — « Votre aventure n'a
« rien d'extraordinaire ; toute la ville est
« en proie aux maléfices de ces sorcières qui

« font descendre la lune du ciel. On y son-
« gera. Ecrivez cependant une lettre ca-
« ressante, qui vous rende les bonnes graces
« de ma maîtresse.

Zoticus obéit et répond : « Je l'avoue à
« ma souveraine ; j'ai commis le plus grand
« des crimes. Je suis plus qu'assassin, plus
« que sacrilège. Inventez un supplice pour
« un si grand forfait, je m'y soumettrai
« sans peine. Ordonnez-vous ma mort ?
« je remets mon glaive à vos mains.
« Ordonnez-vous que l'on me châtie ? je
« cours m'exposer nud sous les fouets
« vengeurs.

« N'oubliez pas cependant que ce n'est
« point moi, que c'est l'agent de nos plaisirs
« qui a été infidèle. Tel qu'un brave soldat
« qui s'élance à l'assaut, je me suis vu tout-
« à-coup désarmé. Qui peut m'avoir trou-
« blé ainsi ? Je l'ignore : peut-être la pas-
« sion impatiente a-t-elle glacé mon corps
« par sa brûlante énergie ; peut-être son ex-
« cès en a-t-il fait devancer les preuves. Je
« cesse alors d'être aussi coupable. Craignez,
« dites-vous, de tomber en paralysie. Hé-
« las ! en est-il une plus déplorable que celle

« qui m'a enlevé à vous et à moi-même ! Par « grace dernière, et j'en serais digne, ac- « cordez-moi une occasion de réparer mes « torts. »

Chrysis emporte ses promesses. Zoticus songe alors sérieusement à se rétablir : il prend des bains, se fait frotter, use d'une nourriture fortifiante, d'un exercice modéré, et s'abstient sur-tout de la compagnie des beaux garçons.

Le lendemain, le corps et l'esprit en joie, Zoticus s'achemine vers le même bois de platanes : lieu funeste ! il ne tarda pas à voir reparaître Chrysis. Elle s'avançait accompagnée d'une vieille : — Eh bien ! avantageux personnage, avez-vous repris vos « esprits ? »

La sans-dents s'approche, tire de son sein un réseau (1) tissu de filets diversement colorés, le passe au cou de Zoticus, délaie de la poussière avec de la salive, et

---

(1) *Licia adhibebantur in operibus magicis, ut ait Plinius* (l. 28, c. 4) contre les noueurs d'aiguillettes. *Novenis septenisque nodis inguina alligantes licitò medentur antiqui.*

lui fait, de son doigt infame (1), une marque au front avec ce mélange.

Ce charme achevé, elle lui ordonne de cracher par trois fois, de mettre par trois fois dans son sein des pierres enchantées et enveloppées dans un lambeau de pourpre ; et les mains de la vieille interrogent cependant la puissance secrète, qui obéit, croît et se développe. — « Ah Chrysis ! le « lièvre a dressé les oreilles. O Priape ! « acheve ton ouvrage. »

Elle confie alors à Chrysis Zoticus, comme un trésor digne de sa maîtresse. Ils se pressent, ils arrivent dans un lieu enchanté, où la nature semblait étaler tous ses charmes. Le plane majestueux couronnait ces prairies de son large feuillage : le pin, le cyprès et le laurier y recueillaient les zéphirs autour de leurs branches agitées : un ruisseau se jouait à leurs pieds, tombait en cascade.

Ce séjour charmant invitait à l'amour, les chants des oiseaux le célébraient, et des lits de violettes lui offraient des trônes.

Ils poursuivent leur marche ; ils aperçoi-

---

(1) Impur. *Infamis digitus*, le doigt du milieu.

vent Circé nonchalamment étendue sur un lit doré, prodiguant aux regards les trésors d'une gorge d'albâtre, et badinant négligemment avec une branche de myrte en fleur. En voyant Zoticus, elle rougit. Bientôt, ayant écarté tout le monde, elle le fait asseoir à ses côtés, pose comme un voile sur les yeux de son amant la branche qu'elle tenait. — « Pauvre paralytique, êtes-vous « arrivé tout entier ? — Pourquoi tarder à « vous en assurer ? »

Il dit; et se précipitant dans ses bras, il épuise tous les préludes de la volupté qu'appelle sur tous les points la beauté du corps de son amante. Ses mains libertines la caressent, l'aiguillon de ses baisers l'enflamme, leurs ames se confondent; et..... O revers! sa faiblesse trompe encore ses désirs. Ce dernier outrage allume la vengeance de Circé.

Elle appelle ses esclaves, et livre Zoticus à leurs coups, aux insultes des derniers de tous qui lui crachent à la figure. Il se contente de porter ses mains devant les yeux, et supporte sans dire un mot toutes ces infamies, qu'il reconnaît n'avoir que trop méritées. On le chasse, ainsi que la

vieille Proselénos; Chrysis est battue, et tous les esclaves étonnés se demandent entre eux la cause des déplaisirs de leur maîtresse.

Zoticus honteux, se retire, s'essuie, se fait panser, et pour déguiser de nouveau sa triste mésaventure, se remet au lit en feignant d'être malade. Dans son désespoir, il agite s'il ne se donnera point la mort; mais elle l'effraie, et le couteau qu'il tenait déjà échappe à sa main tremblante.

Bientôt il se lève sur son séant, et apostrophant le traître: « Que diras-tu, triste « opprobre des hommes et des dieux? car « je n'ose et ne puis te nommer. Cruel! « qui de l'Olympe ouvert me fait retomber « dans le néant de la nuit éternelle! devais- « je, à la fleur de mon âge, passer tout-à- « coup des feux de l'adolescence aux glaces « de la vieillesse? Je me meurs; je suis « mort; enterrez-moi. »

De même qu'un pavot reste courbé, ou tel que le roseau demeure incliné sous les coups de la tempête, le coupable restait humilié sous cet orage de reproches foudroyans. Zoticus rougit de son erreur, et cesse d'adresser la parole à un être inanimé.

Et se frappant le front : « On ne saurait ce-
« pendant me blâmer de le gourmander.
« Quand nous souffrons du ventre, de la
« gorge ou de la tête, ne leur adressons-
« nous pas la parole? Ulysse ne se consulte-
« t-il pas avec son cœur (1)? le tragique n'a-
« postrophe-t-il pas ses yeux (2)? et le po-
« dagre ne charge-t-il pas ses pieds de malé-
« dictions ?

« Farouches Catons ! pourquoi froncer le
« sourcil ? pourquoi vous offenser de ces
« narrations naïves? pourquoi vous mon-
« trer plus sévères que le peuple et la nature ?
« Qui ne connaît les plaisirs de Vénus, et
« qui peut en faire un crime? Savant dans
« l'art des voluptés, Epicure fit du plaisir la
« loi et le partage des dieux. Rien de plus
« faux, rien de plus ridicule que l'austérité
« du sage. »

Il dit, se lève et sort pour invoquer Priape.
« — Compagnon des Nymphes et de Bac-
« chus, que Dionée a établi souverain de
« ces bois sacrés; divinité protectrice de
« Lesbos, de Thasos et de la Lydie ; charme

(1) Odyssée, l. 20.
(2) Œdipe de Sophocle.

« des dieux et des déesses ; Priape, puissant « Priape, accueille mes timides supplica- « tions. Je ne suis ni un homicide ni un « sacrilége, mais un malheureux que ton « influence abandonne. Mon crime est un « effet de ta colère ; appaise-toi. Rends-moi « ta faveur et tes dons ; sois-moi propice à « l'heure de Vénus. Je te promets, grand « Dieu ! d'immoler un bouc, un bélier et un « porc aux pieds de tes autels. J'épancherai « à l'entour le vin en libations, et trois fois « la foule d'une jeunesse enivrée fera le tour « de ton sanctuaire. »

Après cette prière, il entre dans le temple. La prêtresse s'avance devant lui ; elle secoue la tête, et lui promet cependant de ranimer ses forces s'il veut lui en faire le sacrifice.

Elle baise alors deux fois Zoticus ; elle allume ensuite un vieux trépied, et procède aux cérémonies magiques. Le feu s'éteint ; et tandis que la vieille sort pour le rallumer, les oies sacrées environnent Zoticus, en poussant des cris affreux, déchirent le bas de sa robe et s'acharnent à ses jambes. Il s'en débarrasse avec peine et en écrase une dans sa colère.

La prêtresse rentre ; et à la vue de cette

tragédie, éclate en imprécations. — « Tuer « une oie sacrée, une oie qui faisait les dé- « lices de Priape ! Malheureux ! le sanc- « tuaire est souillé. »

Zoticus tirant alors deux pièces d'or, et les jetant sur l'autel : « Appaisez-vous, ma « bonne; voilà de quoi acheter des oies et « des dieux. »

Elle s'appaise en effet, et procède à l'achèvement des mystères. Elle tire avec pompe un phallus consacré, qu'elle trempe dans de l'huile, du poivre et de la graine d'orties pilées, s'approche de Zoticus, et suppose l'effigie au revers de la partie languissante. La prêtresse cruelle frotte les membres inférieurs de la même préparation, et fustige lentement le patient avec une poignée d'orties.

Outrecuidé de la cérémonie, Zoticus s'échappe en fureur des mains de la prêtresse. De retour, il se couche et gémit. Chrysis vient interrompre ses plaintes. Ce n'est plus pour sa maîtresse qu'elle implore Zoticus, c'est pour elle-même. Son cœur est atteint d'une passion rivale. — « La voilà, dit-elle, « à tes pieds, cette Chrysis qui te dédai- « gnait; elle brûle à son tour; un penchant

« invincible l'attire vers toi. » Elle se précipite alors dans ses bras.

Zoticus, se confiant à l'efficacité des remèdes qu'il vient d'éprouver, enflammé par les nouveaux charmes étalés à ses regards, tente un nouvel effort aussi inutile que les précédens.

Je ne décrirai ni sa rage inexprimable, ni l'humiliation de Chrysis, qui s'enfuit en abaissant son voile.

Revenu de cette nouvelle surprise, Zoticus attribue ses malheurs à la fatalité, à un démon ennemi, à Priape irrité qui le poursuit avec une fureur plus acharnée que celle de Neptune contre Ulysse.

Vous voyez que l'on peut sans crainte à présent, laisser enlever Zoticus par Héliogabale. Ce dernier, trompé dans ses désirs, le fera chasser irrémissiblement; la chute de votre rival suivra de près son élévation.

LETTRE XXVII.

HÉLIOGABALE A HIÉROCLÈS.

Disgrace de Zoticus.

Ce misérable Zoticus n'est point un homme. Qu'on le chasse de mon palais, de Rome, de l'Italie.

LETTRE XXVIII.

ULPIEN A MAMMÉE.

Sur le peuple.

Eh quoi! respectable Mammée, vous voulez qu'un politique confie le succès d'un grand événement au caprice volage d'une multitude extrême dans sa légèreté, et ardente seulement pour les choses les plus frivoles. Permettez-moi de vous rappeler l'anecdote suivante :

Un jeune corbeau (1) sortant pour la pre-

(1) Crevier, Hist. des emp. tom. 9, p. 654.

mière fois de son nid, qui était au-dessus du temple de Castor et de Pollux, tomba, en volant, dans la boutique d'un cordonnier logé vis-à-vis du temple. Le cordonnier s'affectionna à cet oiseau par un principe même de vénération religieuse pour le lieu d'où il lui venait. Il s'appliqua à le dresser; et l'oiseau docile profita si bien des leçons de son maître, qu'il s'habitua à voler tous les matins sur la tribune aux harangues; et là, tourné vers la place publique, il saluait d'abord Tibère, Germanicus et Drusus, ensuite le peuple romain; et après s'être acquitté de ce devoir, il rentrait dans la boutique. Ce manège dura plusieurs années. Enfin, un voisin jaloux fit périr l'oiseau qui attirait tant de célébrité à son maître. Le peuple entra en fureur; le meurtrier fut chassé du quartier, et même tué. Les regrets de la multitude la portèrent à honorer follement le corbeau dont la perte l'affligeait. On lui fit des obsèques en forme; on le mit sur un lit funèbre, et couvert de fleurs et de couronnes, précédé d'un joueur de flûte, selon ce qui se pratiquait aux funérailles. Il fut porté sur les épaules de deux Ethyopiens, au bûcher qui lui avait été préparé

sur la voie Appia, à deux milles de la ville.

Ainsi on célébra les funérailles d'un oiseau dans une ville où les Gracques avaient été privés de la sépulture; et la mort d'un corbeau fut mieux vengée que celle du vainqueur de Carthage et de Numance (1).

Voilà le peuple.

LETTRE XXIX.

JUL. PAULUS A ALEXIEN.

Eloge de son élève et d'Ulpien.

Vous vous honorez de descendre des Métellus, plutôt que d'une famille syrienne (2). J'aime ce noble orgueil; il annonce à-la-fois tout ce que nous avons droit d'attendre de vous, tout ce que vous promettez de faire.

C'est d'après leurs exemples et sur la gravité de leurs mœurs, que vous établirez les vôtres. Si vous abandonniez le sentier de

---

(1) Plin.

(2) Julian. Aug. Cesar. edit. Petav. Lutet. 1630, tom. 2, p. 836.

l'honneur, leurs images sont là prêtes à se lever et à vous dire : Cesse de briguer la gloire d'appartenir aux Métellus ; il faut une ame plus haute et des vertus plus constantes.

Au contraire, ces Syriens efféminés dont l'alliance vous paraît une insulte, s'écrieraient avec joie : Il n'a pu supporter longtems une attitude théâtrale ; voilà celui qui affectait de marcher sur la trace des philosophes et des héros, descendu dans la classe des hommes vulgaires ; qu'il renonce enfin à ces lauriers stériles ; qu'il pare son front de myrtes, et revienne se mêler aux chœurs des Syriennes et des eunuques.

Pour moi, rassuré par votre propre caractère, je vous dirai : J'ignore si le sang d'un Romain ou d'un Asiatique coule dans vos veines ; j'aime sans doute à vous voir rougir du nom de Syrien comme d'un affront ; mais notre naissance ne dépend pas de nous. Des flancs vulgaires ont souvent enfanté des héros ; et le sein des esclaves a quelquefois nourri les plus intrépides défenseurs de la liberté. Qu'importe au fond votre origine ? elle vous est étrangère ; il n'y a dans tout l'univers que votre ame et votre volonté qui soient à vous ; car votre personne même est

dans la dépendance de tout ce qui l'entoure.

C'est donc sur votre ame et sur votre volonté qu'il faut agir pour la soustraire à l'impression de tous les tems, de tous les objets, de tous les événemens.

Trop heureux Alexien, vous puisez ces exemples dans votre famille et dans vous-même; car, bien différent des autres hommes, il ne faut point vous faire sortir hors de vous pour vous affermir dans la carrière du bien; il vous suffit de vous ressembler.

Si votre propre instinct, si une aversion naturelle du vice vous a conservé pur au sein même de la Syrie, au milieu de toutes les scènes de dépravation dont votre enfance a été entourée et affligée, qu'il doit vous être facile aujourd'hui, sous les yeux de Mammée, sous la direction d'Ulpien, au milieu de tout ce que Rome a de plus illustre et de plus respectable, de développer un caractère qui, né pour la grandeur et environné de ses images, la réfléchira sans doute.

C'est moins encore en vous enseignant la morale, mais en pratiquant ses devoirs, que des sénateurs recommandables vous instruisent. Comme l'aspect d'un temple érigé aux dieux, devient plus auguste et plus tou-

chant, si on l'aperçoit au milieu d'un désert, ou s'il domine sur des campagnes incultes et des ruines désolées; ainsi le spectacle de la vertu au sein de la corruption universelle, semble plus religieux et plus solennel. Les courtisanes et la cour impure d'Héliogabale ressemblent à ces brouillards infects à travers lesquels la lumière qui les dissipe paraît plus pure. Les tableaux du scandale, de l'incontinence, de l'immoralité, font ressortir par leur contraste la noble simplicité de la tempérance, de la frugalité, de toutes les vertus modestes. Cette dégradation honteuse, qui souille vos regards sans ternir votre pensée, rehausse les principes de votre élévation.

Quels doivent être en effet vos sentimens, lorsque sortant de la cour comme d'un lieu de prostitution, vous entrez dans le cabinet d'un sage comme dans un sanctuaire! C'est passer du Tartare à l'Elysée. Là vous avez vu Héliogabale au milieu de la toute-puissance, plus esclave que ceux qui l'entourent; jouet de ses passions effrénées, de ses caprices qui se détruisent, de ses favoris qui le trompent, de ses maîtresses qui l'avilissent, de ses gardes qui le font trembler,

recevoir plus de terreur qu'il n'en inspire ; et seul quelquefois, n'oser s'interroger ni se regarder lui-même, frémir comme un criminel sous l'aiguillon des remords, et se précipiter dans de nouveaux crimes pour échapper, pendant quelques heures seulement, au supplice que lui imposent les premiers.

Vous l'avez vu ramper aux pieds de l'eunuque qu'il idolâtre ; brute stupide, devenir insensible à l'humiliation même des derniers excès, et ressembler de tous points au monstre qui, dans le cirque, est un objet de spectacle et d'épouvante.

Ici entouré des bénédictions du peuple, refuge des malheureux qu'il console, l'oracle des lois, Ulpien, s'occupe de réunir des familles divisées par l'intérêt, de réconcilier des pères, des enfans, des époux. Vous arrivez dans un de ces momens ; et le sage, par un excès de modestie, impose devant vous silence à la reconnaissance qu'il a méritée ; elle éclate malgré lui. Une nouvelle instruction succède : vous le voyez s'occuper de soulager le mérite indigent, applanir au jeune homme qui débute dans la carrière du talent, les premières difficultés, l'obliger de sa bourse et de ses conseils.

Vous sortez ensemble; et tandis qu'à la vue des monumens de Rome et des statues de tant d'illustres personnages, il vous fait le récit de l'histoire des tems passés, et jette dans votre ame le germe et le désir des mêmes vertus, des vieux soldats couverts de blessures, et négligés ou réformés sous l'administration syrienne, viennent implorer son crédit en lui montrant leurs cicatrices et leurs misères. C'est alors que, s'armant en apparence d'un front sévère, Ulpien leur rappelle les principes de la discipline, le respect qu'ils doivent à leur chef, réprime leurs murmures, et leur commande, au nom de la patrie, de s'oublier eux-mêmes, de supporter aussi courageusement l'injustice qu'ils ont supporté les fatigues et les traverses d'une vie toute romaine. Après ces mots, il se hâte de se retirer pour leur cacher sa vive émotion; mais il les fait suivre en secret par quelques esclaves affidés; et lorsqu'il est instruit de leur demeure, il y fait porter, quelque tems après, des sommes prises sur son patrimoine; et pour n'offenser ni les obligés ni l'empereur, c'est sous le nom de ce dernier, et comme à titre de gratifications obtenues pour eux, qu'il leur adresse ces secours.

Vous l'avez vu dernièrement sacrifier pour un ami opprimé, la plus grande partie de sa fortune; faire plus, oser porter le deuil d'une victime de la tyrannie, après l'avoir défendue devant Héliogabale lui-même, à qui cet acte de courage en imposa.

Ainsi Socrate bravant la tyrannie, osa, au milieu d'Athènes désolée, porter le deuil de ses meilleurs citoyens.

Tels sont les exemples qu'un maître supérieur vous donne. Il ne m'appartient point de répéter ses discours, j'en affaiblirais l'expression.

Mais vous recevez une instruction plus haute encore que les discours, c'est le silence de Rome; c'est la pâleur auguste de tant de personnages consulaires. Vous lisez sur leur physionomie toute l'indignation de la vertu méconnue, outragée; ils ont pleuré en silence sur les ruines de la liberté, sur le tombeau de leur patrie. Qu'il est beau, qu'il est glorieux, qu'il est touchant de vous dire vous-même en secret: Je sécherai sans doute un jour ces précieuses larmes! Rome renaîtra par moi! ma grandeur s'augmentera de la sienne; mon bonheur, de celui de l'humanité.

LETTRE XXX.

EUBULUS A HÉLIOGABALE.

Chronique scandaleuse. Mœurs de Jules-César, d'Auguste et de Tibère.

Tandis qu'un philosophe retrace avec un faste pédantesque au jeune Alexien les ressorts de la politique, les intérêts des princes et je ne sais quelles vertus qu'il veut bien attribuer à quelques-uns d'entr'eux, je dois, beaucoup plus véridique et moins sévère, amuser quelquefois vos augustes loisirs de cette partie de l'histoire moins connue et non moins féconde en instruction, qui autorise par d'illustres exemples et vos plaisirs et votre conduite.

Laissez gronder les moralistes farouches, hypocrites qui se livrent en secret aux excès qu'ils blâment. En effet, il n'est aucun homme, et c'est une de vos pensées habituelles, qui ne sacrifie par ses égaremens à l'impérieuse Vénus. On voit souvent rougir ces graves sénateurs auxquels vous vous plai-

sez à proposer des questions lubriques, ou que vous désolez par les libres représentations auxquelles vous les conviez. S'ils osaient, s'ils pouvaient déposer un instant la gravité de leur caractère, ou plutôt de leurs préjugés, s'ils se montraient hommes et tels qu'ils sont enfin, le masque écarté, vous ne trouveriez dans la plupart de ces grands personnages que des satyres pétulans, vos rivaux, et peut-être vos modèles dans l'art de la débauche.

Eh ! qui se flatterait d'effacer la réputation de César ! Il a cueilli toutes les palmes. Orateur, politique, guerrier, il a couvert Rome et l'univers des monumens de sa gloire. Son nom traversera les siècles ; mais les trophées de ses voluptés ne sont pas moins célèbres que ceux de ses victoires ; il s'est immortalisé par ses plaisirs mêmes. Il a voulu parcourir le cercle de tous ceux qui étaient connus alors. Nouvel Alexandre, s'il avait su qu'il y eût dans ce genre un nouveau monde à conquérir, il en aurait, je crois, affecté la domination.

Rien n'a jamais pu l'arrêter. Il était plus accoutumé à faire l'opinion publique qu'à la craindre.

N'a-t-il pas été *reine de la Bythynie*, lorsqu'il se prostitua à Nicomède, ce qui fit dire à la fin de ses jours qu'il aimait la royauté après avoir aimé un roi (1). On assure que dans l'excès de sa passion, il descendit au rang des esclaves de Nicomède, se mêla parmi ses eunuques, et lui servit d'échanson en présence d'une foule de Romains attirés par le commerce à sa cour.

Des gardes le conduisirent ensuite dans la chambre royale, il y fut étendu sur un lit d'or couvert de pourpre, et là le fils de Vénus (2), le grand César prodigua sa jeunesse aux embrassemens du prince.

Il ne dissimula point cette aventure; elle fit l'entretien de la capitale du monde, et fournit matière à quelques épigrammes, que César méprisa au point d'inviter le poète satyrique à souper avec lui. On l'appela publiquement le giton, la courtisane, le siège, l'étable, l'antre de Nicomède (3). Un

(1) Suet. in Jul. Cæs.

(2) César affectait de rapporter l'origine des Jules à Vénus.

(3) *Pellicem reginæ, spondam interiorem regiæ lecticæ, stabulum Nicomedis, et bithynicum fornicem.*

certain Octavius le salua devant le peuple du nom de reine ; et comme il défendait un jour la cause de Nisa, fille de Nicomède, et qu'il rappelait les bienfaits dont ce prince l'avoit comblé, l'orateur l'interrompit, en s'écriant : « Nous savons tout ce qu'il t'a « donné, et ce que tu en as reçu. » (1)

On entendit dans un triomphe des Gaules, parmi les traits malins que dans leurs chansons libres les soldats lancent sur le triomphateur : « César a soumis les Gaules, Nico« mède a soumis César. César triomphe pour « avoir soumis les Gaules, et Nicomède, « qui a soumis César, ne triomphe pas. » (2)

Il mit dans ses plaisirs une espèce de luxe. Il se plut à séduire les femmes les plus illustres ; Posthumia, femme de Servius-Sulpitius ; Lollia, d'Aulus-Gabinius ; Tertulla, de Marcus-Crassus, et Mutia, de Pompée. Ce dernier l'appelait l'Egiste de sa maison.

César préféra à toutes la mère de Brutus, Servilie ; c'est pour elle qu'il acheta, pen-

(1) *Notum est quid ille tibi, et quid illi tu dederis.* Cicéron.

(2) *Gallias Cæsar subegit, Nicomedes Cæsarem. Ecce Cæsar nunc triumphat, qui subegit Gallias. Nicomedes non triumphat, qui subegit Cæsarem.*

dant son premier consulat, une perle qui lui coûta six millions de sesterces (1). C'est pour elle que, pendant les guerres civiles, il fit adjuger à vil prix les plus belles terres.

Ces libéralités lui conquirent la jeune et belle Tertia, que sa mère, Servilie, prostitua à son ancien amant.

Il se joua également, dans les Gaules, de la sainteté des mariages, si l'on en croit encore les chansons satyriques des soldats : « Citoyens, gardez vos femmes ; voici le « libertin au front chauve, etc. »

On vit des reines au rang de ses maîtresses; Eunoé la maure, femme de Bogud, qu'il combla de présens, et sur-tout Cléopâtre. Leurs festins prolongés dans la nuit sont encore célèbres. Il voulait s'embarquer avec elle pour l'Ethyopie, sur le vaisseau de Philopator ; mais son armée refusa de le suivre. Il fit venir Cléopâtre à Rome, la combla d'honneurs et de présens, et souffrit qu'on appelât du nom de César le fils qu'elle lui avoit donné, et dont quelques-uns lui contestent la paternité.

---

(1) 1,200,000 francs.

Elvius Cinna, tribun, a plusieurs fois avoué qu'il y avait eu une loi toute prête à être publiée dans l'absence de César et par son ordre, qui lui permettait de choisir et d'épouser les femmes qu'il voudrait pour obtenir des héritiers.

Je terminerai par un seul mot; on l'appela *le mari de toutes les femmes, et la femme de tous les maris.*

Auguste (*a*) mérita par ses mœurs l'adoption de César, et s'éleva comme lui du sein de la dernière prostitution au premier empire du monde (1). Il préluda par la débauche au triumvirat, aux proscriptions, à la domination suprême.

On assure qu'après avoir sacrifié la fleur de sa jeunesse à César, il se soumit en Espagne au libertinage d'Hirtius, pour le prix de trois cent mille sesterces. Il poussait alors la recherche au point de se brûler le poil des jambes avec des noix enflammées.

Lorsqu'il fut maître du monde, une acclamation universelle lui décerna un autre titre dont il était peut-être alors moins jaloux;

(1) Voyez Dion et Suétone.

on applaudit en lui appliquant un vers sur un mignon de Cybèle. (1)

Sa passion pour les femmes n'en fut pas moins violente. Marc-Antoine lui écrivait : « Vous me reprochez de caresser une reine ; « elle est ma femme, et depuis neuf ans. « Etes-vous bien fidèle à Livie ? Cette lettre « vous trouvera peut-être dans les bras de « Tertulla, ou de Terentilla, ou de Rufilla, « ou de Salvia ; que sais-je ? N'importe où et « vers qui Priape vous entraîne. »

On le vit dans un festin se lever, emmener dans une pièce voisine et sous les regards de son mari, une femme consulaire, et qui rentra ensuite dans la salle l'oreille rouge (2) et la chevelure en désordre.

---

(1) *Viden' ut Cinædus orbem digito temperet.*

Ce vers renferme une équivoque presque intraduisible en français. *Orbis*, machine ronde, signifie également la terre et un instrument, le tambour que frappaient les prêtres de Cybèle. Le sens serait donc : voyez ce Giton dont le doigt impur modère la machine ronde ; et non pas : voyez ce débauché gouverner l'univers ; comme l'ont traduit Voltaire et Laharpe.

(2) S'il faut en croire quelques observateurs, ce signe se manifeste ordinairement à la suite des sacrifices à Vénus.

Il enleva à Tibère-Néron sa femme Livie, et l'épousa grosse de six mois. La posture particulière que l'adultère fut alors obligé de prendre (1), donna lieu à un camée obscène.

Livie étant accouchée trois mois après, il passa en proverbe, que les gens heureux avaient des enfans dans le terme le plus court.

Scribonie se plaignait trop haut du pouvoir qu'exerçaient les maîtresses d'Auguste; elle fut répudiée.

Ses amis (2) lui amenaient à prix d'argent des femmes et des vierges, qu'on dévoilait et qu'on examinait à nud comme dans un marché d'esclaves. Livie se chargea elle-même par la suite de cet emploi.

On connaît son inceste avec sa fille Julie (3).

---

(1) *More pecudum.*

. . . . Nam more ferarum.
Quadrupedumque magis ritu, plerumque putantur,
Concipere uxores, quia sic loca sumere possunt,
Pectoribus positis, sublatis semina lumbis.

LUCRÈCE, l. 4.

(2) Est-ce bien là le terme? Oui, *les amis du prince.* *Voyez* Voltaire sur Bonneau.

(3) Elle porta l'art de la débauche au comble. *Vectorem in cymbâ se nunquam aiebat accipere, nisi cùm*

Il fut, dit-on, surpris par Ovide, qu'il condamna à l'exil. Caligula affectait de répéter que sa mère Agrippine avait été le fruit de cet inceste (1).

On connaît encore le repas surnommé le *dôdecatheos*, ou le festin des douze grands dieux. Les convives en portaient les noms, les vêtemens et les attributs, et parodièrent, dans une orgie licencieuse, toutes les débauches de l'Olympe. La disette cependant régnait au sein de Rome, qui faillit se révolter.

Il refusa, il est vrai, les avances de Fulvie; mais l'humeur impérieuse de cette romaine, qui, selon l'expression de Plutarque, voulait commander à un époux qui commanderait une armée (2), l'épouvanta. La fière Fulvie lui déclara la guerre. Auguste lui répondit par une épigramme polissonne.

---

plena esset.... Nihil quod facere aut pati turpiter posset femina, luxuriâ, libidine, infectum reliquit; magnitudinemque fortunæ suæ peccandi licentiâ metiebatur : quidquid liberet pro licito judicans. Vell. Paterc.

(1) *Voyez* Suétone.

(2) *Fulvia nihil muliebre præter corpus gerens omnia armis tumultuque miscebat.* Vell. Paterc.

Il fut moins indifférent pour la femme de Mécène ; et un jour qu'en présence de son époux il s'émancipait auprès d'elle, le bon Mécène s'endormit complaisamment. Mais un esclave ayant voulu profiter du moment pour le dérober, Mécène se retourna et lui dit : *Je ne dors point pour tout le monde.* Ce mot est devenu célèbre.

La cour d'Auguste était le rendez-vous des beautés les plus brillantes. On y distinguait l'impératrice Livie, la fille d'Auguste, Julie, celle d'Antoine, la jeune Cléopâtre, la femme de Mécène, Terentia, et Antonia, qui épousa Drusus.

On dit qu'Auguste fut plus retenu dans ses dernières années, mais par impuissance. On dit encore que la politique influa autant que la volupté sur sa conduite, et qu'il se servait des femmes pour connaître l'intérieur des familles et les secrets des hommes qu'il redoutait.

LETTRE XXXI.

PAULUS A ULPIEN.

Il lui révèle l'épreuve qu'il a faite sur Alexien, et leur conversation.

L'ÉPREUVE que je préparais a réussi ; j'ai conduit Alexien dans une des galeries du palais, où sont les statues de tous les empereurs. J'ai amené naturellement la conversation sur leur histoire. Quelle haute leçon ! Je présumais d'avance tous les sentimens d'Alexien ; mais je n'en connais l'énergie que depuis cette conversation. Elle a eu un double intérêt, d'abord en lui présentant l'occasion de saisir dans l'histoire et à l'école de l'expérience, les principes de l'art de gouverner ; ensuite en mettant dans tout leur éclat les dispositions généreuses de son ame. Je l'ai vu verser des larmes d'attendrissement devant la statue de Germanicus ; baiser avec respect la bâse de la statue de Marc-Aurèle. Je l'ai vu pâlir et frémir devant les statues des Néron, des Caligula, de ces monstres

divinisés. S'il avait tenu la foudre, il l'aurait lancée sur ces ennemis de l'humanité.

Ulysse, lorsqu'il reconnut Achille en lui présentant des armes, ne fut ni plus adroit, ni plus heureux que moi le jour où j'introduisis et reconnus Alexien parmi les empereurs qu'il doit effacer.

De retour dans ma solitude, j'ai consigné chaque soir sur mes tablettes, ces discours pleins d'un intérêt qui ne vous sera point étranger; vous les partagerez, puisqu'ils annoncent la gloire d'un prince qui est plutôt votre élève que le mien.

Je vous les adresserai successivement.

LETTRE XXXII.

PAULUS A ULPIEN.

Histoire épisodique des empereurs.

PRÈS des bords du Tibre s'élève un palais, ou plutôt une maison simple, qu'Alexien vient d'embellir après en avoir fait l'acquisition. L'architecte a placé dans les enfoncemens d'une longue galerie les statues de tous les empereurs de Rome. Si Alexien eût été d'abord consulté, il n'aurait permis d'y intro-

duire que ceux qui ont été l'honneur de l'espèce humaine. Il frémit et détourna les yeux à l'aspect des monstres qui l'ont outragée. Il allait même ordonner de détruire ou du moins d'enlever les images de ces derniers, lorsque m'opposant à ce transport : « Le
« monument qui immortalise l'infamie n'est,
« lui dis-je, ni moins moral, ni moins ins-
« tructif que celui qui éternise le souvenir
« de la vertu. Les premiers revivent pour la
« honte, comme les autres pour la gloire.
« Les grands criminels seraient trop heureux
« s'ils avaient, comme le vulgaire, le droit
« de se réfugier dans l'obscurité. Laissez
« donc subsister ces représentations du
« crime ; son immortalité est son supplice.
« Oh ! que ne puissent les imprécations dont
« ces bronzes coupables sont chargés, par-
« venir jusqu'aux ombres impies, et leur
« être plus insupportables que les tourmens
« du Tartare.

« Pour nous, interrogeons indistincte-
« ment ces statues ; instruisons-nous, soit
« par les vertus, soit par les vices de ceux
« dont les traits nous sont offerts. Noubliez
« pas, en les jugeant, que vous serez ainsi
« jugé vous-même un jour. » En pronon-

çant ces mots, je m'approchai du terme d'Auguste, qu'Alexien contemplait, et je lui dis :

« Auguste ne fut pas moins fatal à sa famille qu'à Rome ; et voyez comment la tyrannie trouve dans elle-même son propre supplice : Auguste sacrifia toute sa famille à Livie ; Livie empoisonne Auguste pour élever Tibère ; Tibère, fils ingrat, exile Livie, après avoir tué les derniers descendans d'Auguste ; et Tibère, à son tour, est étouffé comme un monstre par son propre fils Caligula, qui, plus atroce encore, expire sous les poignards.

« Comparez cette effroyable destinée à celle des Trajan, des Antonin, des Marc-Aurèle, et choisissez.

« Vos regards se détournent de celui que vous reconnaissez à la hauteur de sa taille, à la largeur de sa poitrine et de ses épaules, à la grosseur de ses yeux, à sa physionomie sombre ; c'est Tibère. Son instituteur le peignit d'un seul mot, en disant que c'était une ame de boue pétrie de sang. Jeune, il avait respiré l'ambition et l'orgueil d'une famille dominante. L'âge et les succès militaires y avaient ajouté encore. Elevé d'abord au mi-

lieu des dignités et des triomphes, exilé ensuite, il avait nourri dans la retraite un caractère dissimulé, avide de vengeance et de débauche. Tortueux, énigmatique dans sa politique impénétrable, il ressemblait au sphinx, armé de subtilités et prêt à dévorer. Il eut l'air d'abord de refuser la puissance qu'il désirait; déjà il agissait en empereur, et ne prenait que le titre de tribun. Investi de tout le pouvoir militaire, il se montrait aux armées en prince, et au sénat en suppliant, soit que, par intérêt pour sa gloire, il voulût paraître élevé à l'empire par des suffrages publics bien plus que par les intrigues d'une femme auprès d'un vieillard, soit plutôt que dès-lors il sondât les esprits; car dèjà la profondeur de son ressentiment s'emparait d'un mot, d'un regard imputés à crime (1).

« Tibère était naturellement obscur dans ses discours, et mystérieux. Il le devint davantage alors qu'il chercha à dissimuler son

(1) En général, tous les détails de l'Histoire des empereurs sont traduits de Tacite, de Suétone, de Dion, etc. On se borne à en prévenir une seule fois, pour ne pas multiplier les citations d'autorités.

ambition ; il ne voulait ni que ses droits fussent révoqués en doute, ni que ses artifices fussent pénétrés. Tout cependant, à Rome, se précipite dans la servitude, sénateurs, consuls, chevaliers. La bassesse et la dissimulation sont en raison de la dignité. Craignant de ne pas montrer assez de joie à l'avènement de Tibère, ou assez de tristesse à la mort d'Auguste, on mêle des larmes à l'allégresse et des flatteries aux regrets. Tibère, qui voulait trouver une espèce de dignité dans l'esclavage, parut fatigué de ces bassesses, et fut obligé d'y mettre un frein. On entendit des sénateurs proposer de faire passer le convoi d'Auguste sous la porte triomphale ; d'autres, de renouveler chaque année à Tibère le serment d'obéissance ; tous, enfin, voulaient porter sur leurs épaules le corps d'Auguste au bûcher. Tibère les en dispensa par une modération où perçait l'orgueil.

« On en vit d'autres, s'abaissant aux plus serviles supplications, implorer les dieux avec larmes, embrasser la statue d'Auguste et les genoux de Tibère, pour le supplier d'accepter l'empire. On crut le flatter, et on l'offensa, en votant des honneurs excessifs

à Livie : il dit qu'il fallait être sobre de ceux qu'on accordait aux femmes ; et enfin, plus las que satisfait de prières et d'hommages, il céda, cessant de refuser l'empire, mais n'avouant pas qu'il l'acceptait.

« Il fut toujours fidèle à cette politique ténébreuse ; il humiliait le sénat en ayant l'air de l'élever. Nul, lorsqu'il voulait être obéi despotiquement, ne prodigua davantage les expressions de déférence. Devant le sénat, il distingua toujours des mystères d'état ce qui appartenait au cours ordinaire de la justice ; il rendait la dernière sévèrement, mais aux dépens de la liberté des suffrages ; et sur les premiers, il ne s'expliqua jamais. »

Alexien reprit : « Il n'y a que celui qui est mécontent de lui-même, qui doit chercher à demeurer impénétrable ; la vertu ne s'enveloppe point d'un nuage. Je dois ajouter à ce portrait, pour l'honneur de l'humanité, que Tibère ne règna pas d'abord sans gloire. Il consultait le sénat sur toutes les affaires ; il souffrait même que l'on rendît des décrets contre son avis ; il entrait au sénat seul et sans cortège ; il marquait aux consuls des égards respectueux, et il permit souvent qu'on négligeât ses recommandations. Il

adoucit le fardeau des impôts. Il était accessible, marchait sans pompe, se montrant presque toujours comme particulier, et réservant le rôle d'empereur pour les occasions importantes ; on le vit même s'empresser d'accorder des secours à l'indigence, recueillir, soulager le malheur, réprimer les dissipations, tolérer dans les autres, un luxe devenu nécessaire au milieu de la corruption générale, mais se l'interdire à lui-même. Il dédaigna la flatterie, et refusant d'agréer la proposition que le sénat faisait de donner à l'un des mois le nom d'empereur : « Vous serez bien embarrassé par la suite, « dit-il, lorsqu'il y aura treize Césars. »

« Il réprima d'abord l'accusation de lèze-majesté, et répondit : « Si une fois vous « ouvrez la porte à ces accusations, elles « deviendront générales ; vous armez toutes « les haines, chacun perdra son ennemi par « ce moyen. »

« Un sénateur illustre, Lucius Pison, montrant le caractère d'un vrai romain, après avoir tonné contre la corruption, l'intrigue et tous les vices, conclut en plein sénat qu'un homme de bien ne pouvait plus habiter Rome, et que, pour lui, il allait s'en

exiler volontairement. Il sortait pour exécuter cette résolution : Tibère descendit aux supplications pour le retenir ; il supporta même que, dans une autre occasion, ce sénateur poursuivît en justice une femme à laquelle Livie et l'empereur s'intéressaient.

« Ainsi les plus méchans hommes ont quelquefois cessé de l'être. »

— Oui, l'on a vu en effet des voleurs de grands chemins pratiquer quelquefois la générosité, et entr'eux la justice ; mais apprenez à connaître Tibère. Les vertus de Germanicus, adoré du peuple romain, l'obligeoient à emprunter un masque. Jaloux de sa popularité, il cherchait à l'obtenir par des moyens semblables ; et tant que son rival vécut, Tibère s'imposa cette contrainte. Mais à peine ses agens l'eurent-ils empoisonné, que les crimes de cette ame perverse, trop long-tems retenus, éclatèrent comme un torrent orageux qui a rompu ses digues.

« Alors, chose inouie ! la déclaration d'un homme ivre ou d'un bouffon suffisait pour intenter une accusation de lèze-majesté. On vit les derniers des hommes se frayer une route que nos misères et l'audacieuse imposture ont aggrandie. On vit des Romains obs-

curs, sans fortune, sans honneur, caresser et développer la cruauté du prince par des délations secrettes, et acquérir à ce prix le crédit auprès d'un seul, la haine auprès de tous.

« Ces exemples n'ont été que trop suivis; et voilà comment, passant de l'extrême indigence à l'extrême fortune, des misérables ont trouvé enfin la mort qu'ils avaient donnée à tant de citoyens.

« Et voyez comment la porte, une fois ouverte à l'arbitraire, admet les absurdités même les plus répugnantes, et comme l'atrocité se mélange du ridicule. Ce fut un crime capital que d'avoir frappé de verges un esclave devant une statue d'Auguste, de s'être déshabillé en présence de cette divinité, de porter aux latrines une pièce de monnaie ou une pièce à l'effigie du prince. Un délateur remarqua un jour que Livius, en saisissant un vase destiné aux besoins honteux, n'avait point ôté de son doigt une bague sur laquelle était gravée l'image de Tibère (1). Déjà le délateur minutait l'acte d'accusation, et prenait à témoin les assistans, lorsqu'un esclave

(1) Senec. de benef. l. 3, c. 26.

fidèle fit preuve qu'il avait eu l'attention de détacher la bague du doigt de son maître.

« On pressa Tibère de sévir contre les délateurs ; mais il répondit : Ce serait anéantir les lois et mettre la république en danger ; ces hommes en sont l'appui. Ainsi il assura non-seulement l'impunité, mais encore la récompense aux délateurs, à cette peste publique que les peines les plus sévères ne sauraient assez contenir.

« Les délateurs ressemblaient à ces meutes féroces que l'on est toujours prêt à déchaîner, et que l'on nourrit de sang. La haine publique était pour ces hommes une égide. Ceux qui gardaient dans le crime quelques mesures, en portaient la peine ; mais ceux à qui les plus grands forfaits ne coûtaient rien, les accusateurs les plus déterminés, devenaient en quelque sorte des personnes inviolables et sacrées.

« Le spectacle le plus affreux et le plus déplorable fut celui d'un père accusé par son fils. Ce dernier osa se montrer avec joie, avec une parure élégante, devant le malheureux vieillard chargé de chaînes, couvert de haillons. Celui-ci secoua ses fers, et appela,

sur la tête de l'impie, la vengeance des dieux.

« On vit des amis accuser leurs amis, et des sénateurs, se dévouant au rôle le plus honteux, se tapir pour surprendre des secrets dans des caches non moins infames que cet espionnage.

« On vit immoler des écrivains courageux, qui avaient fait l'éloge de la république et de son héros.

« C'est ici qu'il faut regarder en pitié l'aveuglement de ceux qui croient que leur puissance momentanée peut éteindre le flambeau de la vérité pour les siècles à venir. L'autorité du génie s'accroît de la persécution même; les auteurs des supplices immortalisent sa gloire et leur propre infamie.

« Ces tems furent tellement infectés et souillés d'adulation, qu'on vit une lutte honteuse s'engager entre les sénateurs, les consulaires, les préteurs et les personnages les plus illustres, qui se disputaient le prix des bassesses. Elles fatiguaient Tibère, qui s'écriait souvent, en sortant du sénat: Troupeau lâche et fait pour l'esclavage! Chose étrange! leur prompte servitude lui déplaisait autant que la liberté publique.

Le premier de tous, dans cet art, fut Séjan, dont la chûte égala le crédit immense. On le crut un instant égal et même supérieur à l'empereur. Des flots d'adulateurs inondaient ses appartemens et son passage : on cherchait non-seulement à se montrer, mais à se faire remarquer des premiers. Le poids de l'orgueil du ministre était d'autant plus accablant, qu'il tenait compte des discours, des paroles, des gestes. On lui prodigua tous les honneurs ; la chaise curule élevée, des statues, des autels, des offrandes, des sacrifices : on assure qu'il en offrait lui-même à sa propre image. — Mais quelle fin (*b*) horrible !

— Ce spectacle était une haute leçon pour Tibère ; il ne l'entendit pas. Retiré dans Caprée, séparé du reste du monde par des écueils inaccessibles, il se déchaîna de cet antre comme une bête féroce. Je ne souillerai point votre mémoire des excès de ses débauches et de ses cruautés ; elles éveillèrent le remords dans son cœur; le trouble de son ame se décéla dans ces mots sans suite qu'il adressa au sénat : « Que dois-je vous dire ? que dois-« je vous taire ? Si je le sais, puissent les « dieux aggraver la mort affreuse que je re-« cèle dans mon sein ! » O Socrate ! que tu

avais raison de dire que si l'on mettait à nud le cœur des tyrans, on y découvrirait les plaies dont les déchirent les passions horribles qui les flagellent !

Tibère, au sein de sa fortune et de sa retraite, ne pouvait cacher les tortures intérieures qu'il souffrait pour prix de ses crimes.

Enfin lui-même, après avoir été le bourreau de tous les siens, après avoir rempli de sang l'Italie et sa maison, fut étouffé par un fils parricide.

Alors l'adulation se changea en exécration ; le peuple cria qu'il fallait traîner le cadavre aux Gémonies, et le jeter dans le Tybre ; d'autres, le dévouant aux furies, demandaient aux gouffres du Tartare de l'engloutir.

LETTRE XXXIII.

EUBULUS A HÉLIOGABALE.

Suite de la chronique scandaleuse des empereurs: Mœurs de Tibère, de Caligula, de Claude et de Néron.

TIBÈRE a effacé tous les autres dans l'art de la débauche et de la tyrannie. Il ne laissa point percer d'abord cette dépravation de goût qu'exaltèrent à-la-fois la contrainte et son tempérament.

Caprée est devenue infame et par son nom et par les excès dont cette île fut le théâtre. Il semblait que, pour outrager la nature, Tibère voulût s'en séparer. Ces rochers inaccessibles étaient comme une barrière élevée entre lui et le reste des hommes; tel que les fauves dont il imitait l'appétit brutal et sans pudeur, il se réfugia et se cacha dans un antre.

Ainsi s'expriment les philosophes chagrins; mais ce lieu était enchanté; on eût dit que le génie du libertinage s'était plû

lui-même à l'orner de tout ce qui peut enflammer le déréglement de l'esprit et des sens.

Ici des statues qui reproduisaient sous mille formes, sous mille attitudes, l'hommage universel rendu au dieu de Lampsaque; là des tableaux dont la couleur achevait de donner à ces scènes une illusion contagieuse.

En effet, des groupes enlacés, des chaînes d'adolescens et de jeunes filles prenaient leçon de ces représentations, ou servaient de modèles.

On inventa de nouveaux noms pour de nouveaux excès. (1)

A cette vue, plongé comme dans une atmosphère brûlante, le vieillard sentait couler la luxure dans tous ses sens, et partageait l'emportement général.

Par-tout éclatent ces orgies licencieuses; au bord des eaux, dans l'ombre des bois, sur les montagnes, dans les vallées, dans les antres, sous les portiques du palais, dans l'intérieur des appartemens. Les hommes sont

---

(1) *Tunc primùm ignota ante vocabula reperta sunt tellariorum et spintriarum ex fœditate loci et multiplici patientiâ.* (Tacit. Annal. l. 6.)

déguisés en Egyptiens, en faunes, en Priapes; les femmes en nymphes, en bacchantes. Ils sont étendus sur les gazons, ils se poursuivent, s'atteignent, s'unissent, succombent : leur lasciveté fatigue l'œil, l'oreille, tous les sens.

Les poëtes les plus impurs fournissent les sujets de ces tableaux, de ces drames de la débauche; Eléphante de Milet, Hermogène de Tarse, Philénis semblent n'avoir rien laissé à inventer en ce genre. Leurs livres formaient la bibliothèque de Tibère.

Son imagination surpassa cependant la leur; il dressa, dit-on, de petits enfans encore à la mammelle, à venir se jouer entre ses jambes dans le bain, à le mordre, à le teter; il les appelait ses poissons (1). Ils faisaient ses délices; on les lui procurait à grand prix. Par un rafinement d'autorité, il se plaisait à faire enlever ceux des plus illustres familles. Le refus était puni du supplice.

Des femmes remplissaient quelquefois l'office de ces enfans. Intervertissant alors, dans les sacrifices d'une débauche effrénée, l'ordre des libations, entouré de femmes, il égarait ses mains et son caprice sur mille

(1) Tacit. Sueton. loc. cit.

appas les plus secrets ; l'une servait de coupe à sa bouche impure, tandis qu'une autre usait de représailles. C'était le sujet d'un tableau de Parrhasius, qu'un courtisan avait légué à Tibère, et que ce prince préféra à un million de sesterces (1).

On le compara, il est vrai, publiquement au bouc qui lèche une chèvre ; et Mallonie, avant de mourir, lui en fit hautement le reproche. Mais les supplices imposèrent silence.

Ses désirs étaient si impatiens, que dans un temple même, frappé de la beauté d'un jeune prêtre, il le viola sur l'autel avant la fin du sacrifice.

Caligula, s'autorisant de l'exemple de Jupiter, débuta par l'inceste. Il s'y livra avec toutes ses sœurs. A table, elles occupaient la place au-dessous de sa femme. Il ravit, jeune encore, la fleur de Drusilla, l'une d'entr'elles ; il fut surpris dans ses bras par son aïeule Antonia, qui les élevait ensemble. Il la maria à Lucius Cassius, personnage consulaire, la lui enleva ensuite, et la reprit à titre d'épouse. Dans une maladie, il disposa par testament de l'empire et de ses

(1) 200,000 liv.

biens en sa faveur. A la mort de Drusilla, ce fut un crime capital que d'avoir ri pendant son deuil, et d'avoir soupé avec sa femme et ses enfans ; et depuis il ne jura jamais, dans les affaires les plus importantes, que par le nom de Drusilla.

Sa passion pour ses autres sœurs fut moins excessive. Il les prostitua même à ses mignons ; et enfin il les condamna comme coupables de conjuration et d'adultère.

Ses caprices furent des lois : on le vit un jour assis au banquet nuptial de Pison et d'Orestilla : *Ne pressez point ma femme*, lui dit-il. Il l'emmène, l'épouse, la répudie au bout de quelques jours, et l'exile deux ans après pour avoir revu son premier mari.

C'est ainsi qu'après avoir abusé de Lollia, il lui défendit d'avoir commerce avec aucun homme.

Cœsonia, sans beauté, et même âgée, mère de trois filles, le captiva par une lubricité sans frein ; il se plaisait à la faire paraître devant ses soldats, revêtue de l'armure militaire. Il la montrait nue à ses amis ; mais il disait qu'il lui ferait donner la question pour obtenir l'aveu du charme qui agis-

sait sur lui ; et en la caressant : « un mot ferait tomber cette belle tête. »

La courtisane Pyrallis lui plut pendant quelque tems ; mais il lui préféra une foule de femmes illustres qu'il invitait avec leurs époux. Il les passait en revue comme un marchand d'esclaves, les prenait par le menton, les raillait, entraînait dans un appartement voisin celle qui lui plaisait ; il rentrait souillé des taches de la débauche, louant ou blâmant à haute voix ce que leurs appas ou leur jouissance offraient de piquant et de secret. Il en répudia quelques-unes au nom de leurs maris absens, et fit mettre ces divorces dans les actes publics.

Il se prostitua à son tour à Marcus Lepidus, à Mnester le pantomime. Il viola Valerius Catullus, d'une famille consulaire. Enfin il établit un prostibulum dans son palais. On le divisa en plusieurs réduits décorés avec le goût particulier qui convient au lieu ; on y plaça des femmes et des jeunes gens de condition libre ; des émissaires gagés allaient sur les places et aux portes du palais, inviter à la débauche les jeunes gens et les vieillards. On leur prêtait de l'argent à usure pour payer leurs plaisirs, et l'on prenait leurs noms

pour leur faire honneur d'augmenter les revenus de César.

Son luxe fut égal à ses excès : il imagina des bains particuliers, et mit dans ses festins une recherche monstrueuse. Il se lavait dans des flots d'essence, avalait des perles du plus grand prix dissoutes dans un acide, étalait devant les convives des mets et des pains d'or. On le vit pendant plusieurs jours jeter au peuple, du haut de la basilique de César, de riches pièces de monnaie.

Il fabriqua des galères de bois de cèdre, dont la poupe étincelait de pierreries, dont les voiles brillaient des plus riches couleurs, et dont l'intérieur renfermait des bains, des portiques, des salles, des jardins enrichis de vignes et d'arbres fruitiers. C'était sur ces navires, qu'assis à table et au bruit des chants et des danses, il côtoyait la voluptueuse Campanie.

Dans toutes ses entreprises, il ne rechercha que le gigantesque et l'impraticable.

Combler des mers, fendre des rochers, applanir des montagnes, remplir des vallées, tels étaient ses jeux. Le délai, le moindre retard était un crime capital. En un mot, une année lui suffit pour épuiser tous les

trésors de Tibère, deux milliards sept cent millions de sesterces (1).

Ses vêtemens n'annonçaient ni le Romain, ni le citoyen, ni l'homme. Il portait une tunique peinte, couverte de pierreries, avec des manches pendantes. Il paraissait en public avec des robes de soie, des parures de femme, des bracelets, des chaussures théâtrales ou militaires, le plus souvent avec une barbe d'or, un foudre, un trident ou un caducée à la main. On le vit même revêtir les attributs de Vénus; il préférait sa ceinture à la cuirasse du grand Alexandre, qu'il avait fait retirer de son tombeau, et qu'il portait quelquefois.

Il fut gladiateur, cocher, chanteur et danseur.

Venons à Claude; mais ici l'impératrice éclipse tellement l'empereur, qu'il ne peut être question que d'elle.

On sait qu'elle fut déclarée invincible par quatorze jeunes gens, qui avouèrent leur défaite.

Dans la nuit, cette courtisane auguste s'échappe de la couche de César pendant son

---

(1) 540,000,000 fr.

sommeil ; enveloppée des livrées de la prostitution et suivie d'une seule esclave, elle va dans un lupanar infâme prendre place sur un lit encore chaud de luxure. Sous le faux nom de Lysisca, le sein nu, parée d'or, elle découvre le ventre qui t'a porté, généreux Britannicus ! elle flatte et fait payer quiconque se présente ; et lorsque le signal du départ est donné, triste, elle sort la dernière, brûlant encore de désirs effrénés, implorant de nouveau les traits sous lesquels elle vient d'expirer. Lasse et non encore rassasiée d'hommes, pâle, flétrie, souillée des vapeurs de la lampe, elle retourne et porte au lit de l'empereur l'atmosphère impure qu'elle exhale.

Ses amours pour Silius réveillèrent Claude, ou plutôt ses affranchis. Silius était le plus beau des Romains. La passion de Messaline le força de répudier Junia Syllana, d'une famille illustre. L'adultère voulait en jouir seule. Silius ne se dissimulait ni le crime ni le danger ; mais un refus causait sa perte. L'espoir de tromper Claude, de grandes récompenses le flattaient ; l'avenir était obscur et éloigné ; il se livrait à la jouissance du présent. Son amante le voyait non en secret,

mais avec appareil, s'attachait à ses pas, le comblait de biens, d'honneurs. Les esclaves, les affranchis, toute la pompe du prince semblaient avoir passé avec la fortune auprès de lui.

Cependant Messaline, par ennui de la facilité des adultères, penchait déjà vers des dissolutions nouvelles, lorsque Silius, soit par un abandon fatal, soit qu'il ne vît de remède au péril que le péril même, lui conseilla de rompre toute dissimulation ; qu'ils n'en étaient pas venus là pour attendre la vieillesse de Claude ; que le crime découvert n'avait de ressource que dans l'audace ; qu'une crainte commune leur attachait des complices ; qu'il était sans femme, sans enfans, prêt à adopter Britannicus ; que Messaline n'aurait pas moins de puissance avec plus de sûreté, si l'on prévenait Claude, aussi facile à surprendre que prompt à s'irriter.

Ce discours fit d'abord peu d'effet, non qu'elle aimât Claude ; mais elle craignait que Silius ne fût dégoûté d'elle par la puissance, et ne mît à sa véritable valeur un crime qui semblait en recevoir une des dangers même.

Toutefois cette idée de mariage la ravit :

l'étendue même de l'outrage était dans ses mœurs un plaisir de plus. On n'attend que le départ de Claude pour Ostie où il devait sacrifier, et l'on célèbre les pompes de l'hyménée.

Sans doute on regardera comme une fable que, dans une ville où l'on sait et où l'on dit tout, un consul désigné ait poussé si loin le calme de l'imprudence, que de s'unir à la femme de l'empereur ; le jour annoncé, l'acte revêtu de toutes ses formalités, les auspices consacrés, les cérémonies, le sacrifice, les festins, les baisers, l'embrassement ayant lieu, et la nuit passée dans toutes les libertés conjugales. Rien de plus vrai cependant ; et lorsqu'on voit tout ce que l'on a pu oser depuis, il n'y a plus lieu d'en douter.

Plus emportée que jamais, Messaline donne dans son intérieur une fête, le spectacle des vendanges. On était au milieu de l'automne : les pressoirs de fouler, le vin de ruisseler ; à l'entour, des femmes vêtues de fauves contrefaisaient les sacrifices ou les danses effrénées des bacchantes ; elle-même, les cheveux épars, agite un thyrse ; à ses côtés, Silius, le front ceint de lierre, le

cothurne aux pieds, balançant la tête aux chansons d'un chœur dissolu.

Ce fut alors que Vectius Valens qui, dans les jeux, avait monté sur un arbre élevé, s'écria : *Je vois du côté d'Ostie se former l'orage.* Il éclata ; vous savez la suite.

Claude, après la mort de Messaline, partagea ses amours et son incertitude entre trois femmes, Paulina, fille du consulaire Marcus Lollius, Pétina, de la famille des Tuberons, et de laquelle il avait eu déjà une fille Antonia, et Agrippine, fille de Germanicus. Elles étaient protégées et présentées par les affranchis. Claude penchait vers la dernière ; mais il n'y avait point d'exemple d'un oncle qui eût épousé la fille de son frère ; les Romains tenaient cette union à inceste. Cependant, par l'entremise de Vitellius, le sénat complaisant, et quelques groupes disposés, qu'on appela le *peuple*, sommèrent Claude de passer outre. Il goûta, par un décret public, les fruits de l'inceste, contre lequel il fit des lois par la suite.

Néron (*c*) rassembla à lui seul tout ce que les autres empereurs osèrent et imaginèrent.

Il plaça ses jouissances particulières dans les malheurs publics. On le vit préluder de

bonne heure à ces excès, et révéler dès sa jeunesse son féroce instinct.

Au jour tombant, la tête couverte, il courait les tavernes et les carrefours, attaquait à ses risques les passans, les perçait en cas de résistance, et les jetait dans les cloaques. Il prenait plaisir à briser et à piller les échopes, et vendait les dépouilles des marchands dans son palais (1).

Il faillit souvent y perdre, il est vrai, et les yeux et la vie. Un sénateur dont il avait insulté la femme, le roua de coups. Depuis ce tems, il ne s'exposa plus à cette heure, sans se faire suivre de loin par les tribuns de sa garde.

Dans le jour, il se faisait porter au théâtre en litière fermée ; et du haut du *proscenium*, il considérait et excitait les émeutes qui s'élevaient au sujet des pantomimes. Dès qu'on en venait aux mains, et qu'on lançait les pierres et les bancs, il en précipitait lui-même sur le peuple ; il blessa même un jour un prêteur à la tête.

Son caractère se développant, il sortit des jeux et des ténèbres ; et secouant la dissimu-

---

(1) Suet. in Neron. c. 26.

lation, il osa plus ouvertement. Il prolongeait les festins depuis midi jusqu'à minuit; se plongeant à plusieurs reprises dans des bains brûlans dans l'hiver, glacés dans l'été. Il consacra souvent la naumachie (1) fermée, le Champ-de-Mars, le grand cirque, à l'appareil de ces festins, au milieu de toutes les prostituées et de tous les baladins de Rome.

Toutes les fois qu'il descendait à Ostie sur le Tibre, ou qu'il côtoyait le golfe de Bayes, on disposait sur le rivage des tentes, des réduits peuplés de courtisanes qui l'appelaient. Dans l'un de ses repas, un mets coûta quatre millions de sesterces (2).

On connaît le respect des Romains pour les Vestales. La considération dont elles jouissent, et leurs honneurs s'accroissent en raison du sacrifice qu'on exige d'elles, et des peines affreuses auxquelles elles sont exposées si elles viennent à rompre la contrainte et la sévérité de mœurs qu'on leur impose. Leur naissance, leurs priviléges, leur caractère, la divinité même qu'elles servent, tout semble en faire des êtres sacrés.

---

(1) Théâtre des représentations navales.

(2) 800,000 fr.

Voilà ce qui irrita les désirs de Néron. Il viola une vestale nommée Rubria.

L'affranchie Actée lui succéda. Des personnages consulaires étaient déjà prêts à témoigner qu'elle était du sang royal. Il allait l'épouser, Sporus l'emporta ; Sporus qui, mutilé par les ordres de Néron, lui offrit un fantôme de femme. Il l'épousa avec un appareil solennel, revêtit l'eunuque des ornemens d'impératrice, et fit célébrer dans la Grèce, ses noces par des réjouissances publiques. On offrit même des sacrifices aux dieux, pour obtenir d'eux un prodige, et que des enfans naquissent de cet hymen monstrueux (1). Néron promena Sporus en litière à ses côtés, sur les places de l'Italie et de la Grèce, lui prodiguant publiquement des caresses (2). Ce fut alors que quelqu'un dit avec sel : *Plût à Dieu que la femme de Domitius eût ressemblé à celle de Néron !*

On ajoute qu'il voulut jouir de sa mère, et que les ennemis d'Agrippine l'en détournèrent, de peur que cette femme hautaine

(1) Dion. et Suet.

(2) Ainsi fit Alexandre-le-Grand avec l'eunuque Bagoas.

ne se prévalût de ce nouveau genre de faveur.

Il plaça parmi ses concubines une courtisane qui lui ressemblait.

On remarqua sur ses vêtemens les traces de la pollution, toutes les fois qu'il accompagna sa mère en litière. Il n'y avait pas un point de son corps qui ne fût souillé par la débauche.

L'époux de Sporus se fit la femme de Doriphore, auquel il se maria publiquement avec les cérémonies solennelles et accoutumées. On dit qu'il contrefit même avec lui les cris que la douleur arrache à la virginité ravie. Il se fit voir ensuite couché entre Sporus et Doriphore.

Il envia aux animaux leurs jouissances et même leurs fureurs. Il imagina, dans un nouveau délire, de se couvrir d'une peau de fauve, de s'élancer d'une loge, de mordre et d'attaquer aux sources de la vie, des hommes et des femmes attachés nus à des poteaux ; après avoir porté sa rage çà et là, il était enfin immolé par l'affranchi Doriphore (1).

---

(1) *Dion. et Suet.* Qui croirait qu'à l'occasion de ce drame infame, l'auteur de la vie privée des douze Césars

On rapporte qu'Agrippine, entraînée par le désir de recouvrer la puissance, s'était présentée souvent au milieu du jour à Néron, échauffée du repas et d'ivresse, parée et disposée à l'inceste. Déjà leurs baisers lascifs et leurs caresses, avant-coureurs du crime, l'annonçaient, lorsque Sénèque arma une femme contre une femme, et fit paraître l'affranchie Actée, qui, alarmée pour elle-même et pour Néron, l'avertit que le bruit de l'inceste dont se vantait sa mère, se répandait déjà, et que les soldats ne souffriraient point un prince qui en serait souillé.

---

cite Jupiter changé en cygne, et termine cet article par la citation d'une ode d'Anacréon. Je ne crois pas qu'on puisse plus abuser de l'érudition, ni la profaner davantage.

LETTRE XXXIV.

PAULUS A ULPIEN.

Suite de l'histoire épisodique des empereurs. Digression sur Germanicus, Caligula, Claude, Néron.

ALEXIEN tournant vers le buste de Germanicus, des yeux baignés de larmes : « Les Romains n'étaient pas dignes de ce grand homme. O sublime Germanicus !... » L'émotion ne lui permit pas de continuer. — Quelle sérénité respire sur ce visage céleste ! La plus belle ame se manifeste dans tous ses traits. Les physionomies des empereurs qui l'entourent, en deviennnent plus hideuses. Quel contraste avec celle de Tibère ! Quel mélange de dignité et de bonté ! — Il était fils de ce Drusus dont les Romains adoraient la mémoire, persuadés qu'il eût rétabli la liberté s'il eût obtenu la puissance suprême. De là cet amour et les espérances qu'inspirait Germanicus.

Doux, populaire, il faisait ressortir par

ses qualités et par sa modestie même, la hauteur et la politique sombre de Tibère, qui portait, même dans ses meilleures actions, un caractère repoussant et dur (1).

Germanicus ne fit servir sa puissance qu'à consolider celle de l'empereur. On le vit ramener les soldats égarés; également insensible et à leurs outrages et aux offres qu'ils faisaient de l'élever à l'empire, ne craindre que leurs acclamations, se dérober à son propre triomphe, abaisser sa propre réputation et diminuer l'éclat de ses services pour ne point éveiller la jalousie inquiète; — et par un excès de vertu, ce grand homme manqua à Rome et à lui-même. Rome, qu'il eût rendue heureuse, nagea dans le sang, et lui périt à la fleur de l'âge, empoisonné par Pison, ou plutôt par Tibère. — O mon père! qu'il lui était doux de mériter ces éloges que la flatterie ne dictait point... — et qu'on répétait en son absence dans toutes les tentes des soldats! Vous vous rappelez qu'il résolut un jour de les visiter en secret, avant une action générale (2); il avait

(1) Tacit. Annal. l. 1, p. 20.
(2) Tac. Ann. l. 2, p. 43.

éprouvé qu'alors les tribuns et les centurions s'occupent plutôt d'annoncer un succès que de s'en assurer ; que les affranchis conservent un esprit servile ; que les amis vous flattent ; que dans les assemblées, la multitude obéit à l'impulsion d'un petit nombre. Pour connaître le fond des sentimens, il voulut surprendre leur épanchement au milieu de ces repas où les soldats, sans surveillance, se communiquent leurs craintes ou leurs espérances. La nuit tombante, il sort accompagné d'un seul confident ; enveloppé d'une peau de fauve, il parcourt le camp et les tentes ; il jouit de sa renommée. On élève jusqu'aux cieux sa naissance, sa beauté, son courage, son égalité d'ame dans les moindres circonstances comme dans les plus grandes.

Rappelez-vous encore que, voyant son plus cruel ennemi battu de l'orage, près d'échouer sur des rochers, il détacha ses meilleurs vaisseaux pour le sauver (1). Et pour prix de sa générosité, victime de ce monstre, il expira sur une terre étrangère. Les provinces et les nations voisines le pleu-

(1) Tac. Ann. l. 2.

rèrent; les barbares et leurs rois regrettèrent ce grand homme, si affable aux alliés, si généreux envers ses ennemis, d'une physionomie et d'une éloquence si majestueuse, faisant respecter par son caractère la dignité qu'il développait sans orgueil. Les louanges et le souvenir de ses vertus firent toute la pompe de ses funérailles. On comparait sa destinée à celle d'Alexandre, en rappelant leur âge, leur beauté, le genre et le théâtre de leur mort (1). Illustre par la naissance et par les dons extérieurs, l'un et l'autre avaient péri près de leur huitième lustre, par la main des leurs, sur une terre étrangère. Germanicus, doux envers ses amis, père, époux fidèle et respecté, guerrier aussi redoutable et moins téméraire, arrêté au milieu de ses triomphes dans la Germanie, aurait sans doute, s'il fût parvenu au pouvoir suprême, égalé en gloire militaire le Macédonien qu'il surpassait en clémence, en modération et en vertus.

Puisque je vous ai peint les horreurs de la mort de Tibère, pourquoi ne retracerais-je pas la gloire du trépas de Germanicus?

---

(1) Tacit. Annal. l. 2. p. 64.

Je ne connais pas de plus puissante instruction que ces comparaisons.

A peine le bruit de sa mort se répandit dans Rome, que les citoyens désolés, sans attendre l'ordre des magistrats, abandonnent les tribunaux et ferment leurs maisons. Partout le silence et les larmes, et ce désespoir n'est point affecté (1). On ne néglige point cependant les signes extérieurs de la douleur ; mais celle qu'on porte au fond du cœur est encore plus profonde. Quelques commerçans, partis de la Syrie avant que Germanicus ait expiré, répandent de plus heureuses nouvelles. On croit sa guérison, on la divulgue. Cette nouvelle, légère d'abord, se fortifie, s'exagère de la joie publique en volant de bouche en bouche. On court par la ville, on force l'entrée des temples ; la nuit seconde la crédulité plus audacieuse dans l'ombre. Tibère laissa au tems à détruire cette erreur : le peuple détrompé, crut avoir perdu deux fois Germanicus. Chacun, pour lui rendre des honneurs, ne consulte que la passion ou le génie qui l'inspirent. Son nom est chanté dans les hymnes

(1) Tac. Ann. l. 2, p. 66.

saliens ; sa chaise curule placée parmi celles des prêtres d'Auguste, sous des couronnes de chêne suspendues ; sa statue en ivoire, portée à l'ouverture des jeux du cirque ; et parmi les flamines et les augures qui lui succéderont, nul ne doit être pris que dans la famille Julia. On élève un tribunal à Epidaphné, lieu de sa mort ; un tombeau à Antioche, où son corps avait été brûlé ; des arcs de triomphe à Rome, aux bords du Rhin, sur le mont Amanus en Syrie. On y grava ses exploits, et on ajouta qu'il était mort pour la république. On voulait enrichir son médaillon placé parmi ceux des grands orateurs. Tibère s'y opposa, en disant qu'une place parmi les pères de l'éloquence était elle-même assez honorable. Le corps des chevaliers donna le nom de Germanicus au bataillon qu'on appelait *Junien*, et voulut que l'on traçât son image sur un étendard. Quelques-unes de ces distinctions subsistent encore.

Cependant Agrippine languissante de ses maux et de sa douleur, mais impatiente de vengeance, s'était embarquée avec ses enfans et les cendres de Germanicus. Au milieu des larmes qu'excitait le spectacle d'une femme

distinguée par sa naissance, naguères entourée des hommages dus à l'hymen le plus fortuné, et maintenant pressant contre son sein ces reliques déplorables, sans espoir de justice, inquiète pour elle-même, et menacée par la fortune dans chacun des fruits de sa malheureuse fécondité. Après avoir continué sa navigation, malgré les rigueurs de l'hiver, elle aborde à Corcyre, elle s'y repose quelques jours pour rasseoir son esprit violent, et encore plus emporté par le désespoir.

A la nouvelle de son arrivée, la foule de ses amis, des Romains qui avaient servi sous Germanicus, même des inconnus, ceux-ci à la suite des premiers, d'autres pour s'en faire un mérite auprès du prince, se précipitent à Brundusium, le premier port et le plus sûr où la flotte devait aborder. Dès qu'on la découvre au loin, non-seulement le port et le rivage, mais les murs et les terrasses se couvrent d'une multitude désolée, dont les yeux en pleurs plongent sur les flots. Chacun se demande quel est du silence ou des acclamations l'accueil qui doit le plus honorer Agrippine. Tandis que l'on consulte sur cet accueil, la flotte avance lentement; l'équipage, loin de pousser les cris de joie

accoutumés, approche dans un morne abattement.

Au moment où Agrippine parut entre ses deux enfans, pressant sur son sein l'urne funèbre, l'œil fixé vers la terre, un gémissement universel perça les airs. A cette expression générale de douleur, on ne distingue plus les hommes, les femmes, les parens, les étrangers. Seulement la suite d'Agrippine, épuisée par de longues douleurs, se livrait à des éclats moins vifs. Tibère avait envoyé deux cohortes prétoriennes, avec un ordre aux magistrats de la Calabre, de la Pouille et de la Campanie, de rendre à son fils les derniers honneurs. L'urne fut portée sur les épaules des tribuns et des centurions; en avant, les enseignes sans honneurs, les faisceaux renversés. Dans toutes les villes, le peuple en deuil, les chevaliers en Trabée, brûlaient, selon leurs richesses, des parfums et des offrandes funéraires. On vit des citoyens accourir des villes éloignées, ériger des autels au dieu Mars, immoler des victimes; par-tout une douleur unanime, des larmes universelles.

Drusus fut au-devant jusqu'à Terracine, avec Claudius son oncle, et ceux des enfans

de Germanicus restés à Rome. Les nouveaux consuls, M. Valerius, et M. Aurelius, le sénat, un peuple immense remplissaient la route sans ordre et en pleurs. Chacun ne suivait que l'impulsion d'un sentiment naturel et qu'on ne pouvait dissimuler ; car on n'ignorait pas que Tibère laissait percer sa joie.

Le jour où l'on porta les restes de Germanicus dans le tombeau d'Auguste, un vaste silence ne fut interrompu que par des gémissemens tumultueux. La foule remplissait les chemins, des flambeaux illuminaient le Champ-de-Mars ; là des cohortes sous les armes ; ici, le corps des magistrats sans ornemens, les tribus éplorées. Tous s'écriaient que la république n'avait plus d'espoir ; ils semblaient, dans l'éclat de ces regrets pleins de franchise, oublier que l'empereur les entendait. Il ne permit point que l'on célébrât ses funérailles avec plus de magnificence.

— Il semble que ce visage hagard et farouche, placé un peu plus loin, nous regarde depuis cette conversation avec plus d'inquiétude ; on dirait qu'il nous menace.— Au trouble de ses yeux renfoncés, à ce front

large, pâle et dépouillé de cheveux (1), à cette fureur qui respire en tous ses traits, reconnaissez Caligula ; c'est de lui qu'on a dit avec tant de raison, qu'il n'y avait jamais eu ni meilleur valet, ni pire maître. Tibère lui dit un jour : Vous réaliserez tous les forfaits de Sylla, sans avoir aucune de ses vertus.

Un autre jour que ses deux petits-fils étaient devant lui, il embrassa Gemellus avec larmes, et dit à Caligula qui lançait sur lui un regard effaré : Vous tuerez ce jeune prince, et un autre vous tuera. Prédiction qui se réalisa par la suite.

Tibère avait démêlé sa férocité, en voyant l'avidité avec laquelle il se repaissait du spectacle des supplices. On prétend que sa politique vit avec plaisir s'éveiller dans cette ame atroce, le goût de la débauche. Il se flattait, dit un historien, qu'un vice tempérerait l'autre ; et moi je pense qu'il était flatté de cette conformité de mœurs avec les siennes.

C'est ici qu'il faut remarquer les contradictions inexplicables du cœur humain, et

---

(1) Suet. Calig. p. 50-55.

comment les scélérats rendent un hommage détourné à la vertu même qu'ils méconnaissent. L'impudique Auguste fit des lois contre l'adultère, comme le meurtrier Sylla en fit contre l'assassinat. C'est ainsi que Tibère parut détester, dans Caligula, les atrocités dont il lui donnait l'exemple. Je nourris, disait il, une peste publique qui ne vivra que pour le malheur du genre humain et le sien, un monstre qui dévorera l'empire, un phaéton qui embrâsera l'univers.

Après avoir pris leçon de cruautés auprès de Tibère, Caligula imita si bien sa dissimulation, qu'il le trompa d'abord lui-même, ainsi que le peuple romain.

On peut donner pour constante cette observation : Que tout prince revêtu de la puissance n'a, dans les premières années, qu'un seul principe de conduite, c'est de prendre le contre-pied de tout ce qu'a fait son prédécesseur. Il en est ainsi des ministres.— Dans cette supposition, vous ne confondez point les sages et les hommes éclairés avec les autres. — Il est si rare qu'ils parviennent au pouvoir, que je n'ai pas cru devoir parler de cette exception.

Apprenez aussi à connaître comment le

peuple, toujours extrême dans ses affections comme dans ses haines, se précipite par l'adulation, au-devant des maux qui l'attendent. A l'avénement de Caligula, on compta cent soixante mille victimes immolées aux dieux, en actions de graces (1). Le peuple, lorsqu'il paraissait, faisait retentir les airs d'acclamations, dans lesquelles les noms de la tendresse se mêlaient aux titres de la puissance. On l'appelait un astre bienfaisant. Cet enthousiasme contagieux s'étendit dans les provinces : on fut jusqu'à se promettre de voir renaître l'âge d'or sous un prince chéri du ciel et des hommes (2). — Ne pourrait-on pas expliquer naturellement et même honorablement pour le peuple, les écarts de cette passion? Ne vous semble-t-il pas qu'il se réjouissait moins de l'avénement de Caïus, que de la mort de Tibère? La haine de l'un se tournait en affection au profit de l'autre. Louer Caïus du bien qu'il n'avait pas fait encore, était la meilleure manière de l'obliger à le faire; et dans ce sens, je crois pouvoir assurer que les acclamations du

---

(1) Sueton. in Calig. 14.
(2) Philos. legat. ad Caïum.

peuple sont, en général, moins des éloges que des demandes; il y entre toujours plus de crainte du passé et d'espérance de l'avenir, que de satisfaction du présent.

— Vous avez raison. Tel fut sans doute le motif qui enchaîna d'abord le caractère de Caligula. On le vit, on l'entendit dès la première assemblée du sénat, promettre aux pères conscripts de partager avec eux la puissance, s'honorer du nom de leur fils, et déclarer qu'il ferait des désirs du peuple romain, la règle de ses volontés. — Et comment voulez-vous que le peuple, qui ne procède jamais par calcul de raison, mais par élan de sentimens, ne soit pas trompé d'ailleurs par de semblables apparences, lorsque des corps où semblent veiller la prudence et la sagesse elle-même, sont presque toujours dupes comme le vulgaire, de ces protestations conseillées par l'intérêt du moment, et que l'on peut regarder comme le protocole d'une politesse bannale, comme ces formules insignifiantes que tout le monde prodigue dans la société, et auxquelles personne ne se croit et n'est effectivement obligé? — Dites aussi que, dans ces cas, un des moyens de séduction la plus efficace, c'est la

prodigalité ; c'est l'arme dont les tyrans ont toujours usé. Caïus enchaîna le peuple romain par des gratifications ; mais où ne mène pas le mépris des principes d'une administration sage ? Bientôt, pour avoir de l'or, il fallut faire couler le sang des plus illustres citoyens. Le vide du trésor ne pouvait être comblé que d'injustices et de cruautés. Et figurez-vous quel gouffre c'était que celui ouvert à-la-fois par les caprices du prince, par les caprices de la multitude, par les caprices des soldats ! — Qu'il est affreux de penser que c'est peut-être pour avoir franchi ce premier pas, dont au surplus les dissipations de César et les libéralités d'Auguste avaient donné l'exemple, qu'on vit ce misérable Caïus en venir au point de n'avoir pour registres de comptes, que des listes de proscription ; et de verser, pour quelques pièces de monnaie, le sang des hommes comme l'eau des fleuves ; lui qui avait commencé par déclarer qu'il n'avait point d'oreilles pour les délateurs ; lui qui, refusant de recevoir une délation concernant sa sûreté personnelle, dit alors qu'il n'avait encore rien fait pour craindre l'inimitié de qui que ce fût ; lui qui fit revivre et permit

que l'on répandît dans le public les ouvrages de Cremutius-Cordus, de Cassius-Severus, et des républicains les plus respectables, en ajoutant : Il est de mon intérêt que la vérité soit connue (1). O hypocrisie ! quelles sont tes profondeurs !

— Je crois, pour l'honneur de la nature humaine, à une tradition qui semble fondée. A la suite d'une maladie grave, il resta à l'empereur un ébranlement au cerveau, lequel fut la cause d'une manie sombre qui expliquerait l'extravagance des atrocités dont il donna le spectacle. Tous ses actes portent éminemment l'empreinte de la folie. — Ne dit-on pas que, dès son enfance, il fut sujet à des accès d'épilepsie ; que, dans la plus grande vigueur de l'âge, il lui prenait tout-à-coup des faiblesses qui lui ôtaient la force de marcher, et même de se tenir debout ; qu'il était tourmenté d'une insomnie continuelle qui lui laissait à peine, chaque nuit, trois heures d'un sommeil troublé par de violentes agitations et des songes affreux ? Ne passait-il pas la plus grande partie de la nuit, tantôt couché sur un lit de repos,

---

(1) Suelon. *in Caium*. 15-16.

tantôt errant sous les vastes portiques de son palais, et appelant par d'inutiles vœux le retour de la lumière trop tardive ? Si ces récits sont véritables, on ne peut douter qu'il n'ait eu le cerveau absolument dérangé. — Il portait au moins des germes d'aliénation, qui se développèrent d'une manière effrayante par les philtres de Cæsonia ; ils achevèrent d'altérer la raison de Caïus (1).

— Tout s'explique alors, et cet effroyable débordement de cruautés, dont le récit souillerait nos entretiens, et les sophismes atroces avec lesquels il se jouait de ses victimes. Son aliénation d'esprit parut sur-tout dans le projet de se faire Dieu ; idée extravagante qu'il emprunta d'Alexandre, dont il portait la cuirasse.—Il en est donc des folies célèbres comme des fièvres contagieuses ; leur effet se communique et se propage. Je remarquerai ici qu'il ne devrait appartenir qu'aux philosophes d'écrire l'histoire : ils présenteraient sous leur véritable jour les actions odieuses que l'éloquence des rhéteurs a revêtues d'éclat, et qui, grace à ce prestige, séduisent le vulgaire ; car, pour ne parler

(1) Suet. *in Caium*. 50.

que d'Alexandre, combien n'a-t-il pas fait d'imitateurs insensés ? La gloire d'Achille corrompit Alexandre, celle d'Alexandre César, celle de César les générations suivantes. — Cela ne vient-il pas d'une disposition malheureuse de l'esprit humain, qui se plait davantage au récit des actions extraordinaires, qu'à celui des actions vertueuses ? A peine connaissons-nous les noms des premiers inventeurs des arts utiles, de ceux qui policèrent les sociétés. Ces triomphes paisibles n'étonnent point. Il semble que l'esprit humain, indifférent au spectacle de l'ordre et de la conservation, ne soit vivement frappé que par les images de la destruction. L'attention, qui s'endort aux récits de la morale et de la justice par lesquelles fleurissent les empires, ne s'éveille qu'au bruit de leur chute. C'est ainsi que le soleil qui féconde la terre, attire moins les regards que l'orage qui la désole. Telle est la curiosité fatale que les historiens ont cherché à nourrir et à flatter, bien plus avides de donner des émotions que de les régler, occupés qu'ils étaient de l'intérêt du drame bien plus que de sa moralité. — Ceux de cette époque nous ont laissé du moins les traits les plus

propres à faire détester la tyrannie. Ils l'ont pour ainsi dire mise à nu ; et fouillant jusques dans ses profondeurs les plus hideuses, ils en ont démasqué les traits, la marche, les détours ; s'attachant à tous ses pas, ils ont pour ainsi dire élevé devant la tyrannie, un flambeau qui, illuminant toutes ses horreurs, avertissait et instruisait les siècles à venir. — Une observation m'a frappé : c'est que dans cette histoire, le ridicule est toujours à côté de l'atrocité, de manière que les sujets n'y paraissent victimes qu'autant qu'ils sont avilis ; de manière que l'assassinat y suit toujours le mépris. Le misérable qui décimait le peuple romain, s'appelait le cousin de la lune, et nomma son cheval consul. Il ne fit tomber la tête des plus illustres citoyens, qu'après leur avoir fait baiser ses pieds. — Quelques exemples rares annoncent un reste de dignité. Le philosophe Canus-Julius, condamné à mort par ce Phalaris (1), se contenta de lui répondre : Je vous remercie. Il passa l'heure qui précéda le supplice, à jouer tranquillement aux échecs. Le centurion venant pour l'avertir,

---

(1) Seneq. *de tranq. anim.* 14.

il termina son jeu en lui disant : Je vous prends à témoin que j'ai gagné. Ses amis l'entourent et fondent en larmes : « Pour-« quoi ces pleurs? vous vous rappelez que « nous avons agité souvent dans nos con-« versations, la question de savoir si l'ame « est immortelle; j'en serai instruit dans un « instant. » L'un d'entr'eux le suivit, et lui demanda quelle était la dernière pensée qui l'occupait : Je pense à bien examiner la séparation de l'ame et du corps, le sentiment que celle-ci éprouve. Il ajouta même en souriant : S'il est un monde meilleur, je promets de vous en rapporter des nouvelles. — Lorsque le despotisme a comblé tous ses excès, on conçoit cette indifférence pour la vie. — Ne vaut-il pas mieux la conserver pour la rendre utile à sa patrie, ou du moins la perdre pour elle? c'est ce que fit Chéréas. Il poignarda Caïus, et la république fut près de renaître.

Qui le croirait? une partie du peuple regretta le monstre, et parut prête à venger sa mort. Tout ce qu'il y avait d'esclaves à Rome, lui était dévoué ; les soldats avaient été achetés, et le peuple corrompu par les spectacles. Les Germains qui composaient la garde,

cherchaient déjà les meurtriers ; la multitude se soulevait et demandait à grands cris, qui a tué Caïus, lorsqu'un généreux citoyen (Asiaticus) élevant la voix, s'écria : Plût aux dieux que ce fût moi ! et ce mot prononcé avec la dignité d'une ame supérieure, calma le peuple.

Que pouvait le sénat dans une ville ainsi corrompue et avilie ? Il composa des décrets et des discours ; il délibéra lorsqu'il fallait agir. On proposa d'abolir les honneurs et la mémoire des Césars ; on monta au Capitole pour rendre graces aux dieux. L'assemblée s'y forma aux pieds de la statue de Brutus. Chéréas étant venu pour recevoir le mot d'ordre, on lui donna le mot de liberté. Hélas ! ils n'embrassèrent que son fantôme. Chéréas commit une faute irréparable, en négligeant de s'assurer des prétoriens, ou du moins de négocier avec eux. Sans doute ils l'eussent élevé à l'empire. Il aurait dû accepter la puissance pour la faire servir à casser un corps de troupes dangereux ; il lui eût été ensuite aussi facile que glorieux d'abdiquer. C'est ainsi qu'en ne précipitant point des mesures qui devaient relever la république, il en eût préparé par des moyens plus

lents, mais plus sûrs, la résurrection. Il s'en aperçut, mais trop tard. Il voulut haranguer les cohortes, mais inutilement; et c'est une chose singulière, que Chéréas, militaire distingué, élevé alors au premier emploi des armes, en ait plutôt, dans cette circonstance, appelé à la toge qu'à l'épée. Il fit preuve sans doute d'un grand respect pour les lois; mais dans l'anarchie où l'on se trouvait alors, c'était les perdre que de les respecter. Il est de ces circonstances extraordinaires où le salut du peuple est la loi suprême, et où la puissance de la vertu n'en doit pas reconnaître d'autre qu'elle-même. Tandis qu'un tems dont la perte était irréparable, s'écoulait en vains discours, les soldats regardaient leurs armes et se disaient: Nous sommes tout; nous régnons près d'un empereur qui est notre ouvrage; et ils se répandent çà et là en cherchant quelqu'un à qui ils offrissent l'empire. On trouve dans le palais, un homme caché derrière une porte, tremblant, à demi-mort; c'était Claude. On le salue du nom d'empereur; il pâlit, il croit qu'on le mène à l'échafaud; on le portait au trône. En vain Chéréas s'écrie: Je ne souffrirai pas qu'un furieux soit remplacé par un

imbécille ; il en est lui-même accablé. Un nouveau décret du sénat défère à Claude la puissance qu'il tenait des soldats.

On détestait, on méprisait Claude, on tombe à ses genoux. On chérissait, on admirait Chéréas, on le laisse immoler ! Seulement, ô regrets tardifs ! lorsque l'année suivante on célébra les fêtes des mânes, le peuple invoqua ceux de ce grand homme, et le supplia de pardonner aux Romains leur ingratitude.

Si Auguste avait prévu l'avenir, il n'aurait pas hésité à abdiquer ; sur-tout si, éclairé tout-à-coup par un rayon prophétique, il eût connu le sort de sa famille. Une partie des siens qui descendit sur ses pas au tombeau avant d'atteindre les marches du trône, avait développé des mœurs féroces ou viles. Il est à présumer qu'à l'exception du généreux Germanicus, qui périt misérablement, ils auraient rivalisé de crimes avec ceux qui succédèrent au triumvir. Des furieux en démence et un imbécille, voilà donc à qui était réservé l'empire du monde ! — On assure qu'Auguste avait prévu le développement du caractère de Tibère ; et que par le rafinement d'une politique affreuse, il l'avait désigné,

afin que ses excès fissent regretter la modération qu'il avait développée dans toute la durée de son administration. — Il était loin de prévoir, au surplus, que l'opprobre du palais en deviendrait le chef ; que ce Claude dont la stupidité avait été reléguée loin de tous les emplois publics, les distribuerait un jour. — En effet, sa mère même semblait lui refuser le titre d'homme ; ce n'est, disait-elle, qu'une espèce ébauchée ; et le dernier terme de mépris dont elle usa, était celui-ci : Vous êtes plus bête que mon fils Claude. Son aïeule, hautaine, Livie, dédaignait de lui adresser la parole. On abandonna son enfance et son éducation à un esclave grossier qui avait eu long-tems soin des chevaux. Auguste ne crut point devoir l'élever au-dessus du rang de simple chevalier romain. Un jour il lui confia cependant une fonction légère dans la célébration des jeux ; mais ce fut à la condition expresse, qu'un adjoint lui dicterait sa conduite et ses discours, de peur qu'il ne lui échappât une sottise. Il ne dut la conservation de sa vie sous Tibère et Caligula, qu'à l'abjection profonde dans laquelle il croupissait. Il servait de jouet aux bouffons de la table de Caligula : s'il arrivait

tard aux repas, on le renvoyait d'un lit à un autre; on ne le recevait que comblé d'humiliations. Il finissait par s'endormir, et alors on lui lançait des fruits à la tête, on le fustigeait pour l'éveiller; on lui attachait ses sandales aux mains. Que vous dirai-je enfin? il épuisa jusqu'à la lie, la coupe du mépris.

— Sénèque ne vous semble-t-il pas avoir eu autant de raison que d'originalité, lorsqu'il suppose que ce prince, après sa mort, fut changé en citrouille par les dieux? — Il fut comme un autre, bienfaisant quelquefois, non point par un calcul politique, mais par indifférence pour le bien et pour le mal. Cela explique aussi comment il fut cruel. On compte parmi les victimes de sa cruauté, deux de ses nièces, sa femme, son beau-père et la belle-mère de sa fille (1). — Il semblait que, depuis les proscriptions, l'affreuse habitude de verser à flots le sang romain, fut comme une fièvre intermittente qui, une fois allumée, ne s'éteignait

---

(1) *Hic, qui vobis non posse videtur muscam excitare, tam facilè homines occidebat, quàm canis exta edit.* (Sen. Apoloc.)

quelquefois que pour se ranimer avec plus de fureur. — C'est ce qui doit rendre le prince à jamais circonspect ; car les premiers flots de sang répandus, se grossissent et deviennent des torrens qui entraînent tout, et dans lesquels se noie la puissance elle-même. Revenons à Claude.

La vileté fut le trait dominant du caractère de cet enfant imbécille. Dans une cause publique, il interrompit les orateurs par un éloge de la chair de porc, dont il était très-friand : l'odeur d'un repas que l'on préparait dans le temple de Mars pour les prêtres saliens, s'étant fait sentir, il quitta le tribunal pour aller se mettre à table avec eux. — Et cependant de ce cerveau mal organisé, sont sortis quelques réglemens sages ; l'empire fut même illustré par des victoires, que Claude ne permit point de poursuivre ; fidèle à la maxime d'Auguste, qui avait sur-tout recommandé par son testament de ne point reculer les bornes de l'Etat. En effet, des grands généraux devenaient dangereux dans la paix, et redoutables à un empereur lâche (1).

(1) *Cur hostem conciret ? adversa in rempublicam*

— Ce fut alors qu'on vit s'élever le pouvoir des femmes et des affranchis. Le sénat déféra les ornemens de la préture au plus insolent de ces derniers, à Pallas (1). On pria l'empereur de le contraindre à porter un anneau d'or : c'eût été un affront pour le sénat, qu'un ancien préteur portât une bague d'airain. On lui décerna une gratification de quinze millions de sesterces (2); et celui qui ouvrit un avis si bas, était un sénateur dont la vie et les mœurs sont louées dans l'histoire ; c'était Barea Soranus, alors consul désigné (3). Un Scipion ne rougit pas de dire qu'il fallait rendre graces à Pallas, de ce qu'étant issu des anciens rois de l'Arcadie, il descendait au rang de ministre du prince; et Pallas, par un refus arrogant, n'accepta que les honneurs. Le décret fut exécuté, et l'on afficha dans Rome un sénatus-consulte par lequel un affranchi, possesseur de trois cents millions de sesterces, (4) recevait les éloges

---

casura, sin prosperè egisset, formidolosum paci virum insignem, et ignavo principi prægravem. Tacit. Annal.

(1) Tacit. Ann. l. 12-53. Plin. ep. 6, l. 8.

(2) 3,000,000 liv.

(3) Il périt sous Néron.

(4) 60,000,000 liv.

dus à l'ancienne frugalité (1). Un grand écrivain, indigné de retrouver ces détails fastueusement gravés sur le tombeau de Pallas, s'écrie : « Est-il donc quelqu'un assez dé-« pourvu d'ame pour vouloir, au prix de sa « honte et de celle de l'Etat, désirer des « honneurs dont le plus grand est d'être le « premier à louer Pallas dans le sénat (2) ! « Je n'ai jamais admiré tout ce que la for-« tune donne bien plus souvent que le mé-« rite. Cette inscription acheva de m'avertir « du ridicule et de la frivolité de tous ces « hommages souillés dans la fange, et pros-« titués à ce misérable, dont l'insolence « affecte encore, dans ses refus, une mo-« dération mensongère (3). »

— Eh ! que pouvait-on attendre autre chose dans l'avilissement général des esprits infectés de la plus sordide adulation ! Ne voit-on pas un Vitellius obtenir les premiers honneurs pour récompense de sa bassesse envers Messaline et les affranchis ? Ce vil sénateur, qui d'ailleurs ne manquait ni d'es-

(1) Tacit. Ann.
(2) Plin. ep. 6, l. 8,
(3) Plin. ep. 29, l. 7.

prit ni de talens, leur prostituait ses respects de la manière la plus infame. — C'est lui qui demanda un jour à Messaline la permission de la déchausser; et lui ayant ôté un brodequin, le plaça respectueusement entre sa toge et sa tunique, le garda et le porta toujours avec lui comme un gage précieux qu'il couvrait de baisers. Il fit plus, il plaça parmi ses dieux domestiques, les images en or de Narcisse et de Pallas. — Il n'était que vil, il devint atroce, lorsque présent à l'instruction du procès d'Asiaticus, dont Messaline voulait la perte, il feignit d'être chargé par l'accusé de demander la liberté de se choisir un genre de mort. L'imbécille empereur ajoutant foi à ce discours, regarda cette demande comme l'aveu du crime d'Asiaticus; et quand Messaline, cette femme aux pieds de qui Vitellius avait rampé si long-tems, se trouva elle-même accusée, au lieu de prendre la défense de sa protectrice, il ne fit entendre que des paroles insignifiantes et susceptibles de toutes les interprétations qu'exigeraient les circonstances. Ainsi lorsque Claude, indigné contre les horribles débauches de Messaline, ou attendri par le souvenir de son hyménée et de ses enfans en bas âge, flottait

incertain s'il devait la condamner ou l'absoudre ; Vitellius, pressé de s'expliquer, se renferma dans des exclamations vagues. Voilà l'homme cependant à qui le sénat décerna l'honneur des funérailles publiques, et une statue avec cette inscription : *Il eut toute la vertu d'un sujet* (1).

Tel était alors le chemin des honneurs. C'est ainsi que Quinte-Curce, écrivain dont le style a tous les défauts de son caractère, flatteur odieux de la puissance, arrogant avec les faibles, difficile avec ses égaux, obtint les honneurs du triomphe.

Cependant le faste et le luxe croissaient en raison de la corruption : on vit une Romaine étaler sur une seule parure, des pierreries pour la valeur de quarante millions de sesterces (2). C'était le fruit des concussions et des rapines de son aïeul Lollius ; c'était le prix du sang ; et à son tour, Lollia vit couler le sien pour satisfaire et pour enrichir de ses dépouilles une femme plus avide encore, Agrippine.

---

(1) *Pietatis immobilis erga principem* ; à cause de son dévoûment inaltérable envers le prince.

(2) 8,000,000 fr.

C'était la destinée de Claude, que d'être l'esclave des femmes qui l'avilissaient. Messaline lui demandait la tête de ceux qui refusaient de partager ses débauches ; elle invoquait son autorité pour le déshonorer. Le pantomime Mnester, dont elle était éprise, refusant de passer dans ses bras, elle obtint de l'empereur un ordre qui portait que Mnester se conformerait en tout aux volontés de Messaline. Vous connaissez ses excès et sa fin déplorable : Claude allait lui pardonner, lorsque Narcisse l'assassina, sans que le prince parût plus sensible à la vengeance qu'à l'outrage.

Agrippine se prostitua à Pallas pour entrer dans le lit de Claude, et l'empoisonna après avoir fait adopter son fils.

Celui-ci a tué sa mère, son frère, sa femme, ses instituteurs, et brûlé Rome après l'avoir éviscérée. Il fut à-la-fois tyran, parricide, incendiaire, cocher, histrion. — Trajan a dit cependant que nul prince n'avait égalé les cinq premières années de Néron. — Il est vrai ; mais il faut l'attribuer aux conseils, ou plutôt à l'administration de Sénèque et de Burrhus....—à qui il faut reprocher de s'être enrichis des dépouilles de Britan-

nicus (1). On ajoute même que Sénèque eut la lâcheté de composer le discours dans lequel Néron cherchait à se justifier devant le sénat du meurtre de sa mère. — Qu'il en fut bien récompensé ! La molle déférence de ses instituteurs, de Burrhus même que l'on vit applaudir au jeu de Néron, tandis qu'il renfermait au fond de son ame toute son indignation, fraya la route à tous les crimes de ce montre. — Dites plutôt que la bassesse du sénat, que les adulations ont tout fait. Frappé de terreur, réveillé en sursaut dans les nuits, Néron, épouvanté de l'assassinat de sa mère, fuyait la lumière et les regards des hommes. N'osant même rentrer dans Rome, il s'était retiré dans la Campanie ; il craignait un soulèvement universel, et que le monde lui refusât un asyle. On vit alors Burrhus, les tribuns et les centurions des cohortes prétoriennes, venir baiser la main du parricide. Les personnages les plus illustres, les villes de la Campanie ouvrirent les temples et firent fûmer un encens sacrilège ; on remerciait d'un crime la divinité. Le sénat décerna des actions de graces aux dieux,

---

(1) Tacit. Annal.

des jeux annuels et une statue d'or à Minerve. —Qu'ils méritèrent bien d'être traités ensuite comme de vils esclaves! — Un homme, dans ces tems corrompus, conserva seul la dignité qui convenait au corps entier. A l'ouverture de cette délibération, Thraséas se leva et sortit. Personne ne l'imita. Ses amis tremblèrent : « Eh! croyez-vous, dit-il, que ces « misérables sauvent leur vie par tant de « bassesse? Non : ces complices du crime « en seront aussi les victimes. La postérité « apprendra à-la-fois leur infamie et leur « supplice. Préférons un trépas magnanime, « une fin sans tache ; sauvons du moins la « gloire ; assurons-nous l'asyle de l'immor« talité : c'est-là que la tyrannie ne peut nous « atteindre. » Et comme l'un de ceux qui l'écoutaient fondait en pleurs : « Croyez« moi, lui dit-il, Néron peut me tuer, mais « il ne peut me nuire. »

Le tyran respecta cette vertu pendant quelque tems.

Cependant les remords parlaient plus haut à Néron ; il désirait et n'osait croire à tant de bassesses. Il hésitait et se cachait encore. Le sénat, les tribuns, une multitude avilie s'avancèrent dans la Campanie, et semant sa

route de fleurs, lui préparèrent tous les honneurs du triomphe. Enorgueilli alors et triomphant en effet de la bassesse générale, il monta au Capitole et rendit graces aux dieux. La nature fut vengée. On sait que, nouvel Oreste, il croyait voir par-tout l'ombre de sa mère menaçante et les furies prêtes à le déchirer. Il offrit, mais en vain, des sacrifices aux mânes pour un crime inexpiable; et lorsqu'en Grèce il entendit la voix du hérault d'Eleusis crier : loin du temple les scélérats, les impies, il obéit glacé de terreur. — On n'a point assez insisté sur la cause des crimes de Néron : sans doute il était né avec des dispositions funestes, et tout fait présumer que son organisation était naturellement vicieuse. Mais il fut dépravé, sur-tout par l'adulation, et quand il vit qu'il pouvait tout impunément, il osa tout. Il assassine sa mère, on applaudit; il égorge sa femme, on applaudit encore, et il fait périr ses instituteurs. Les Romains tombent à ses pieds, il les égorge et brûle Rome. — Ce fut sans doute pour s'étourdir sur ces forfaits qu'il se plongea dans cette mer d'extravagances, que je n'étalerai point à vos regards. Il ne devint fou qu'après avoir été

cruel. — Je renverserais l'ordre de cette proposition ; mais que penser d'un peuple qui applaudissait à son chef remplissant sur les théâtres publics les rôles d'histrion ! — Tout sentiment d'honneur public était alors éteint ; d'ailleurs, des soldats placés d'espace en espace, frappaient ceux mêmes qui se contentaient d'applaudir faiblement. Il faillit en coûter la vie à Vespasien, depuis empereur, pour s'être endormi pendant que Néron chantait. Vainqueur par les mêmes moyens dans les jeux de la Grèce, il força le sénat, les chevaliers et le peuple, de lui décerner les honneurs du triomphe lyrique, et de suivre son char. On vit marcher à l'entour les citoyens les plus illustres, forcés d'exprimer ainsi leurs acclamations : *Vive le vainqueur des jeux olympiques ! vive le vainqueur des jeux pythiques ! vive l'empereur ! vive l'empereur ! Néron est un nouvel Hercule* ; *Néron est un nouvel Apollon ; seul il a vaincu dans tous les genres de combats et de jeux ; seul dans toute la suite des siècles il a mérité cette gloire. Voix céleste ! heureux qui vous entend !* (1) — La vertu donnait encore

(1) Dion. Cass.

quelque leçon aux hommes ; mais le sort de la vertu semblait les épouvanter. Ici, c'était Corbulon qui, vainqueur de Tiridate, pouvant prétendre à l'empire et le refusant, finissait par recevoir du tyran auquel il avait été fidèle et pour prix de ses services, l'ordre de mourir, et se perçait de son épée en disant : *Je l'ai bien mérité.* Là, c'était Musonius Rufus, illustre chevalier romain, qui, condamné avec des forçats à percer l'isthme de Corinthe, répondait à l'un de ses amis : *Eh quoi ! aimeriez-vous mieux me voir chanter sur un théâtre comme Néron.* Là, c'était le magnanime Thraséas, expirant pour avoir conservé la dignité romaine. Sa femme voulait imiter l'exemple d'Aria, dont elle était fille, et mourir avec lui ; il la détourna de ce pieux dessein au nom de leurs enfans. S'étant fait ouvrir les veines, il dit au questeur : « Approchez, jeune homme, et « regardez ; puissent les dieux détourner de « vous ce présage ; mais vous vivez dans un « tems où il est utile d'affermir son courage « par un semblable spectacle. »

— Parmi les causes qui développèrent le caractère atroce de Néron, vous avez oublié d'indiquer les délateurs, cette lie de l'espèce

humaine qu'ils dévorent. Tel fut Tigellin.

Tel fut un Vatidius qui passa d'une boutique de cordonnier à la cour, dont son opprobre fut l'ornement; misérable bouffon, au corps et à l'esprit contrefait, employé d'abord à être le jouet des méchans, bientôt accusateur des bons et le plus redoutable des délateurs par son crédit et sa richesse. — Et que pourrait-on ajouter à ce dernier trait? Une conspiration contre la vie de Néron ayant été découverte, on vit des conjurés dénoncer et même immoler leurs complices. Tout ce que l'homme peut inventer et supporter d'atrocités, ayant été commis, le genre humain se lassa d'un tel monstre, et s'en délivra par la révolution dont Vindex donna le signal. — C'est à ces derniers momens que cette ame lâche et cruelle se montre toute entière. Tandis que Vindex soulevait les Gaules et publiait un manifeste, Néron garda les premiers jours un silence stupide. Bientôt retombant dans ses misérables amusemens, il écrivait au sénat qu'un enrouement l'empêchait de se rendre à Rome et de compromettre sa voix. De toutes les injures que lui donna Vindex, celle de détestable musicien l'outragea le plus. Arrivé à Rome,

il s'occupa de montrer au sénat des orgues hydrauliques : mais lorsqu'il apprit la révolte de Galba, il acheva de perdre la tête. Il eut la pensée de faire poignarder tous les gouverneurs de provinces et tous les généraux d'armées, comme réunis et conjurés contre lui ; d'envoyer massacrer dans les îles tous ceux qui y étaient exilés ; d'exterminer tout ce qu'il y avait dans Rome de familles sorties d'origine gauloise ; de livrer les Gaules au pillage du soldat ; enfin, d'empoisonner le sénat entier, et de brûler la ville, en prenant la cruelle précaution de lâcher des bêtes féroces sur le peuple pendant l'action du feu, afin d'empêcher les secours. On ajoute que s'il n'exécuta pas ces affreux desseins, ce fut la difficulté du succès qui l'arrêta, et non le repentir.

Il arme enfin, et son premier soin est de choisir les chars qui doivent porter ses instrumens de musique, d'habiller ses concubines en amazones. Il disait à ses confidens, qu'arrivé en présence des rebelles, il irait se livrer à eux sans armes et pleurant ; que ce spectacle les toucherait, et que le lendemain célébrant des jeux, il monterait sur le théâtre. On l'abandonne. Il sort enfin de son palais ;

il frappe chez ses amis, dont les portes restent fermées. Il demande à Locuste du poison : il implore la fidélité des prétoriens ; il roule mille pensées qui se détruisent ; il veut fuir en Egypte ; il veut monter à la tribune aux harangues, et demander la préfecture de cette province. Ses gardes ont fui ; il se réveille seul au milieu de la nuit.

Il eut alors la pensée de se précipiter dans le Tibre ; Phaon, l'un de ses affranchis, lui offre une petite maison de campagne à quatre milles de Rome. Néron, vêtu d'une simple tunique, la tête voilée, les pieds nus, enveloppé dans un misérable manteau, monte à cheval n'ayant que quatre compagnons de sa fuite, dont l'un était l'infame Sporus. Les présages les plus sinistres se déclarent sur sa route : on assure qu'il entendit la terre trembler et le tonnerre retentir. En passant près du camp des prétoriens, il ouit les imprécations dont ils le chargeaient et les vœux qu'ils formaient pour Galba. Un Romain dit en le voyant : *Voilà des gens qui cherchent Néron.* Un autre lui demanda si Néron était pris. Il rencontra un cadavre, et son cheval effarouché se cabra. Arrivé près de la maison de Phaon,

l'on prit un sentier détourné ; c'était un champ plein de roseaux et hérissé de ronces. Il fallut y marcher péniblement et se cacher dans les roseaux, en attendant qu'on eût pratiqué dans les murs une ouverture. Brûlant de soif, il puisa de l'eau avec sa main dans une mare, et dit : *Voilà donc le breuvage de Néron !* L'ouverture ayant été pratiquée, Il s'y glissa en rampant, et se jeta sur le grabat d'un esclave.

Cependant le sénat resaisissant l'autorité, venait de condamner l'empereur au dernier supplice. La ville retentissait de cris de joie ; l'encens fûmait sur les autels, et le piléus de la liberté était arboré.

Néron voyait approcher une mort qu'il n'avait pas le courage de se donner ; il répétait alors ce vers qu'il avait souvent déclamé dans le rôle d'OEdipe :

Épouse, père, mère, ordonnent mon trépas.

Et il hésitait, et cherchant à gagner d'inutiles délais, il ordonnait les apprêts de ses funérailles ; il faisait creuser sa fosse, et s'écriait : *Quel artiste on va perdre !* Dans cet intervalle arrive un exprès de Phaon ; il

apportait le décret du sénat. Néron le prit des mains de l'esclave, et l'ayant lu, il demanda quelle était la forme du supplice. On lui répondit que l'on dépouillait le condamné, et qu'après lui avoir passé la tête dans une fourche, on le faisait expirer sous les fouets. A ces mots, Néron, épouvanté, tira deux poignards dont il était armé, en essaya la pointe et n'osa se frapper. On le vit alors gourmander sa propre lâcheté. Quelle honte de vivre ainsi ! cela convient-il à Néron ! Allons, Néron, éveille-toi, et montre quelque courage ! Il entendit le bruit des chevaux ; il appuya faiblement sur sa gorge le poignard qu'un des siens enfonça.

Il respirait encore, lorsqu'entra le centurion chargé des ordres du sénat. — On prétend que par l'habitude de la bassesse et de la dissimulation générale, cet officier voyant Néron encore vivant, feignit de le secourir. Il est trop tard, dit le tyran, et il expira. On assure que des Romains dégénérés ornèrent en secret son tombeau de fleurs, et parurent le regretter. — S'il faut expliquer comment, la dégradation une fois établie dans les esprits, ils se précipitent de plus en plus dans

l'infamie, on en trouvera la raison dans les prodigalités de Néron.

Pendant cette conversation, le soleil s'était abaissé ; la galerie où nous étions assis devenait sombre comme nos réflexions. Déjà nous ne pouvions plus distinguer les traits des autres statues, et ceux de Néron poursuivaient encore notre imagination épouvantée. Ses crimes, et quelque chose de plus inoui encore, la patience du peuple romain, pesaient sur notre esprit.

Comme oppressé d'un poids insupportable, Alexien se leva le premier ; je le suivis en silence, et nous reprîmes le chemin du palais.

LETTRE XXXV.

FULVIUS A EUBULUS.

Reproches sur les conseils qu'il donne à l'empereur.

QUE résulte-t-il de la fatale instruction que vous donnez à l'empereur? Qu'il n'est point d'excès auquel un exemple ne l'autorise?

Prenez garde ; il ne faut point laisser

tomber à-la-fois sur un peuple tout le poids de sa chaîne. Vous étalez aux yeux d'Héliogabale la vie licencieuse de quelques empereurs ; lui avez-vous dit leur mort tragique? Le voilà qui prend Néron pour modèle ; comme Néron il s'est soumis à un mignon qu'il a épousé. Prenez garde qu'une fin pareille ne couronne une dissolution semblable.

LETTRE XXXVI.

EUBULUS A FULVIUS.

RÉPONSE.

Héliogabale saura prodiguer comme Néron ; c'est tout ce qu'il nous faut.

LETTRE XXXVII.

PAULUS A ULPIEN.

Suite de l'histoire épisodique des empereurs Galba, Othon, Vitellius.

Un pressentiment secret de son élévation future à ramené Alexien au même lieu et à la conversation politique que nous avions abandonnée la veille.

De retour dans la galerie impératoriale, l'histoire, me dit-il, est un flambeau placé sur la route des princes ; il peut même éclairer les particuliers. Les premiers y cherchent des leçons de politique, les seconds de morale : ces deux sciences ne devraient plus en former qu'une seule. — Cela est si vrai, que vous allez vous convaincre, en continuant la revue des empereurs, que plusieurs n'ont dû leur chûte qu'à l'oubli de toute morale, et que les coups d'état, même les mieux combinés, tournent le plus souvent contre leurs auteurs.

A la mort de Néron se divulgua un secret d'état (1). On sut qu'on pouvait faire un prince autre part qu'à Rome. Les soldats apprirent à vendre l'empire. Nymphidius avait promis, au nom de Galba, des sommes énormes aux prétoriens ; celui-ci, ne voulant et ne pouvant les acquitter, l'avidité des prétoriens frustrée se tourna vers Othon. Les légions des provinces crurent avoir autant de droit à nommer un empereur que les prétoriens, et de-là cette anarchie militaire qui, succédant à l'anarchie civile qu'elle

(1) Tacit. Histor. 14.

avait consommée, dévora le monde, Rome, ses chefs et enfin l'empire.

Galba, dont l'administration avait été jusques-là modérée, changea de caractère en changeant de situation, et prit les mœurs de la puissance. On le vit même affecter un appareil menaçant, revêtir l'habit militaire, et s'armer d'un poignard, quoique la faiblesse de sa constitution et son âge démentissent la terreur de ces apprêts. On accusa bientôt son avarice et sa cruauté. Il y fut poussé par des conseillers infames ; l'affranchi Icelus Vinius, et Cornélius Laco, des mortels l'un le plus pervers et l'autre le plus lâche, dirigeaient ce faible vieillard chargé de leurs crimes, et nourrissaient contre lui la haine et le mépris. Vinius, le plus puissant de ce triumvirat, audacieux, rusé, ardent, propre à tout, aurait excellé dans le bien comme dans le mal. La puissance des affranchis vendait tout : cette foule d'esclaves se hâtait, près d'un vieillard, à saisir d'une main avide une fortune soudaine. La corruption du règne précédent reparut et sans excuse.

La vieillesse de Galba était l'objet du mépris d'une multitude idolâtre de la grâce de

Néron, et qui, par sentiment populaire, ne prisait dans ses chefs que l'extérieur. Une foule de sentimens divers s'étaient développés à la mort de Néron; les légions et les généraux connurent leur puissance; le sénat et les autres ordres de l'état se relevèrent et embrassèrent un fantôme de liberté. La plupart des plébéïens attachés aux familles patriciennes, les cliens des proscrits et des exilés avaient repris le courage et les espérances. Mais cette vile populace, accoutumée aux spectacles du cirque, ces scélérats d'esclaves, ces dissipateurs enrichis de l'infamie de Néron, étaient dans l'abattement et l'attente d'un changement. Il se préparait par les légions avides et frustrées des rétributions accoutumées et promises. L'âge et l'avarice de Galba étaient l'objet de leurs reproches: son autorité vantée autrefois, et le premier degré de sa gloire, contrariaient des esprits révoltés contre l'ancienne discipline, et auxquels quatorze ans de licence sous Néron avaient appris à chérir les vices de leur prince, plus qu'ils ne respectaient autrefois leurs vertus.

Galba avait d'ailleurs laissé échapper un mot digne de la république et fatal à lui-

même, qu'il enrôlait les soldats et ne les achetait point. Mais le reste ne répondit point à cette attitude. — Il est à remarquer que ce qui perdit l'empire et Galba fut d'abord une vertu hors des tems; et qui ignorait que le plus grand effort de la sagesse consiste dans les tempéramens, et qu'il n'y a pas de véritable force sans retenue? Il ne suffit pas, d'ailleurs, de porter du caractère dans une seule partie de l'administration, il faut l'étendre à tout; et certes ce devait être un contraste bien ridicule, que le spectacle de cette dureté farouche qui refusait tout aux soldats, et de cette molle complaisance qui accordait tout aux courtisans. Une mesure qui paraissait juste dans son principe, mais odieuse dans ses effets, et terrible par les conséquences, ébranla le crédit public. — Cet exemple peut servir à vous convaincre qu'il faut en tout regarder aux effets, et qu'il n'y a pas d'opération plus délicate que celle qui s'exerce sur les capitaux et sur les fonds. On réclama, à l'exception d'un dixième, les vingt-deux milliards de sesterces (1) dissipés par Néron; mais ce dixième restait à peine

(1) 4,400,000,000 liv.

à ceux que l'on poursuivait. Prodigues de l'argent d'autrui comme du leur, aussi dissolus qu'avides, ils n'avaient plus ni terres ni revenus ; il ne leur restait que les habitudes des vices. On ne vit plus que ventes, saisies, confiscations ; Rome entière fut troublée : cependant on se réjouissait de voir les favoris de Néron devenus aussi pauvres que leurs victimes. Des cruautés odieuses avaient achevé d'aliéner les esprits ; c'était le comble de la démence que de fournir ainsi de justes motifs de révolte à des hommes prêts à saisir les plus frivoles, autant par appât de la nouveauté que par corruption et par avarice ; c'était allumer soi-même et attiser des élémens incendiaires. Le trouble éclata à-la-fois au-dedans et au-dehors ; les légions du Haut-Rhin se soulevèrent, et, dans Rome, Othon affecta l'empire. — Ce fut alors que, par une résolution tardive, mais qui, si elle eût été prise dans un autre tems et par un autre homme, eût sauvé l'empire, Galba songea à raffermir la puissance impériale, et à refréner l'anarchie militaire par l'adoption d'un successeur étranger, nommé César dès son vivant, et désigné à l'empire.

— Il faut l'avouer, cette politique était

noble, et ce coup d'état généreux. C'était rendre en quelque sorte, au peuple romain, la liberté d'élire ses chefs, puisqu'on les proposait en son nom. C'était ne plus renfermer la puissance, comme du tems d'Auguste, dans une seule famille; et quelle famille encore !.... L'adoption devait toujours s'arrêter sur le plus digne citoyen. En effet, le choix d'une succession héréditaire est aveugle et se rapporte à l'intérêt particulier ; le choix de l'adoption est toujours éclairé et se rapporte à la république.

Cette mesure, excellente dans son principe, mais funeste dans ces circonstances, précipita le mouvement qu'elle devait arrêter.

— Le sénat cependant applaudissait sans estime, sans attachement, par habitude d'adulation, par un bruit aussi vain que la faveur, et prêt à prostituer, le même jour, ses hommages à un autre. On observa que quelques-uns les multipliaient par bienveillance, les autres par opposition, et conséquemment avec une énergie plus marquée; le plus grand nombre enfin, par indifférence, plus occupés de leurs intérêts privés que de ceux de la patrie.

Othon cependant, pour lequel les troubles étaient une ressource et l'ordre une ruine, était poussé à-la-fois par un luxe onéreux même à un empereur, par une indigence insupportable même à un particulier, par la haine contre Galba, et l'envie contre Pison (1), par ses périls même, qui exaltaient son ambition.

Cette espèce d'hommes qui trompe les puissans, flatte les ambitieux, qui sera toujours proscrite et recherchée, des astrologues avaient promis l'empire à Othon, qui se livrait à ces prédictions par suite de ce penchant de l'esprit humain, avide de croire ce qu'il ne comprend pas. Il gagne par ses prodigalités, les soldats. Deux manipulaires (2) entreprirent de changer l'empire, et le changèrent.

Telle était la situation des esprits, que le crime fut commis par peu, désiré par plusieurs, souffert par tous.

Othon ne fut d'abord salué empereur que par vingt-trois soldats. Galba ignorant tout, fatiguait, pendant ce tems, de ses vœux, les

---

(1) Que l'empereur venait d'adopter.

(2) Simples soldats.

dieux d'un empire qui n'était plus le sien. Le bruit de la révolte se répand : Galba réserve son autorité pour de plus grands dangers. Pison harangue, sur les degrés, la garde du palais. Un petit nombre fuit; le reste de la cohorte l'écoute; et, ainsi qu'il arrive dans les troubles, déploie ses drapeaux, plutôt par crainte et par habitude, et sans dessein, que par feinte ou par trahison.

La foule remplit le palais; les esclaves s'y joignent; et des clameurs confuses, comme s'il s'agissait d'une pièce de théâtre, demandent la mort d'Othon et l'exil des conjurés.

Galba assemble le conseil; et comme il arrive toujours lorsque l'on consulte au lieu d'agir, on hésite, on se divise d'opinion, on rejette les meilleurs partis, on préfère les plus éclatans aux plus sûrs, on regrette sur-tout ceux qu'il n'est plus tems de prendre.

Un bruit vague se répand qu'Othon a été massacré par les soldats : bientôt, ainsi que dans toutes les impostures, la nouvelle se fortifie; bientôt des témoins se présentent; et la crédulité, qui néglige toujours de remonter aux sources, adopte ce récit. — Plusieurs crurent qu'il fut répandu par les partisans

d'Othon, dans le dessein d'attirer Galba hors du palais. — Ses infirmités ralentissant sa marche, il se jette dans une litière, et traverse les flots d'une foule agitée. Alors de se précipiter en transports immodérés, non-seulement une tourbe imbécille, mais la plupart des chevaliers et des sénateurs : chacun brûle de se montrer à Galba, et se plaint qu'on lui a dérobé la vengeance. Les plus lâches, et ceux qui se montrèrent ensuite le moins dans le péril, firent le plus excès de paroles, et eurent le plus d'audace sur les lèvres.

— Un soldat nommé Julius Atticus, brandissant alors un glaive ensanglanté, et se vantant d'avoir tué Othon, Galba lui dit ce mot remarquable : *Camarade, qui t'en a donné l'ordre?* se montrant ainsi courageux à réprimer la licence militaire, intrépide à la menace, incorruptible à la flatterie.

— Et cependant sa statue était déjà abattue dans le camp. Othon était élevé sur la bâse entouré d'enseignes et de drapeaux : les officiers ne pouvaient en approcher, les stipendiaires s'écriant qu'il fallait se défier même de leurs chefs. Par-tout le tumulte, des cris, des discours par lesquels ils s'animent; ils

ne se bornent pas, comme le peuple, à de stériles applaudissemens. Dès qu'ils apercevaient d'autres soldats, de leur prendre les mains, de leur donner le salut des armes, de les placer près d'Othon, de recommander l'empereur aux soldats, et les soldats à l'empereur ; et celui-ci de leur tendre les mains, de les adorer, de prodiguer les embrassemens, les bassesses pour l'empire. Ce fut alors que, par un discours étudié, il souleva l'esprit de cette multitude armée, par le récit des cruautés et de l'avarice de Galba.

Instruit enfin de la terrible vérité, et sans dessein comme sans secours, Galba était entraîné çà et là par une multitude égarée. Les palais et les temples étaient remplis de peuple. Nuls cris, des yeux stupides, des oreilles inquiètes et attentives ; ni calme, ni tumulte, mais ce silence de la terreur ou du désespoir extrême. Alors des soldats romains, comme s'il se fût agi de combattre un ennemi lointain et étranger, et non de massacrer un vieillard leur empereur, écartent le peuple, foulent aux pieds le sénat ; et les armes hautes, bride abattue, s'emparent de la place publique. Ni l'aspect du capitole, ni les images des dieux et des empe-

reurs ne retinrent leurs bras impies. Ils se hâtèrent de consommer un crime toujours puni par celui-là même qu'il couronne.

A l'aspect des soldats, le vexillaire de la cohorte impériale, Attilius, arrache l'image de Galba et la foule aux pieds. Aussitôt toute la troupe de se déclarer pour Othon. Le forum est bientôt désert; des traits lancés écartent ceux qui balancent encore.

Dans le tumulte et la précipitation, la litière de Galba est renversée; il roule à terre; il est misérablement égorgé par les meurtriers.

Telle fut la fin de Servius-Sulpicius Galba, âgé de soixante-quinze ans, qui traversa l'intervalle de cinq règnes avec une fortune constante, plus heureux sujet qu'empereur.

L'illustration de sa famille était ancienne; ses richesses immenses. Il fut d'un esprit médiocre, sans vices, sans vertus, ni indifférent, ni passionné pour la gloire, peu avide du bien d'autrui, économe du sien, avare de celui de l'Etat.

Si les amis et les affranchis qui l'entouraient se trouvaient gens de bien, il supportait leur empire sans reproches : s'ils étaient pervers, il semblait l'ignorer de la manière

la plus criminelle. L'éclat de sa naissance et le malheur des tems fit décorer du nom de sagesse son indolence. Dans la force de l'âge, il montra en Germanie des talens militaires ; proconsul, il gouverna l'Afrique avec modération, et l'Espagne citérieure avec équité ; il était alors avancé en âge. Il parut au-dessus d'une condition privée tant qu'il y resta, et de l'empire s'il n'eût été empereur.

Pison fut enveloppé dans le massacre : les têtes étaient portées au milieu des enseignes, près de l'aigle des légions. Les soldats, élevant à l'envi leurs bras ensanglantés, se disputaient l'honneur du crime.

On raconte que Vitellius trouva par la suite cent vingt demandes écrites et signées des meurtriers, qu'il fit rechercher et mettre à mort non par honneur pour Galba, mais par cette politique commune aux princes, d'affermir leur propre sûreté au présent et à l'avenir, par la vengeance du passé.

Les assassins demandaient avec fureur le supplice de Celsus, consul désigné, dont ils détestaient les talens et les vertus comme autant de crimes. Sa mort aurait été le signal de la proscription des bons. Othon n'avait

d'autorité que pour commander les forfaits, et non pour les empêcher ; il fut obligé, pour sauver Celsus, de le faire charger de chaînes.

Cependant on eût cru voir un autre sénat, un autre peuple : tous de courir au camp, de disputer de précipitation, d'accuser Galba, de vanter le choix des soldats, de baiser la main d'Othon. — Moins ces démonstrations étaient sincères, plus elles étaient exagérées. — Le comble des crimes de cette journée, fut de s'en réjouir.

La guerre civile allait éclater : les légions du Rhin, impatientes de trouble, avides de nouveauté et de pillage, soulevées par l'intrigue de quelques lieutenans, avaient élevé à l'empire Vitellius, du vivant même de Galba.

Vitellius avait captivé les esprits par les soins qu'il avait pris du soldat, plutôt par intérêt personnel que par équité. On avait grossi le mérite de ses faibles actions ; et ce qui n'aurait passé, auprès des gens graves, que pour bassesse, était traité de popularité, de bienveillance. On transformait en libéralités ses dissipations prodigues ; et, dans l'ardeur de le porter à l'empire, on faisait de ses vices autant de vertus.

L'armée et l'empereur présentaient un contraste singulier. Le soldat courant aux armes, voulait, bravant l'hiver, rejetant des négociations honteuses, au milieu de la terreur des Gaules, de l'hésitation des Espagnes, fondre dans l'Italie, envahir Rome, estimant que, dans les discordes civiles où il faut agir bien plus que délibérer, le parti le plus sûr est de tout précipiter.

Vitellius s'endormait, et ne préludait à la puissance que par le luxe de la débauche et des festins; à midi, toujours ivre et appesanti par les excès de la table. Ces honteux penchans avaient déterminé la politique de Galba à lui confier un poste important; il le croyait trop avili pour en rien craindre. L'ardeur et le caractère du soldat suppléèrent à tout. On ne s'aperçut point que le chef manquait de vertu.

Les alarmes de Rome, épouvantée à-la-fois du spectacle récent des forfaits et du souvenir des anciennes mœurs d'Othon, redoublèrent à la nouvelle dissimulée jusqu'alors, de l'élévation de Vitellius. Quand on apprit cette élection fatale des deux hommes les plus lâches, les plus dissolus de l'empire, comme si on eût conspiré sa

ruine, la désolation fut universelle. L'image des horreurs des guerres civiles se reproduisit. — On se rappela que les meilleurs citoyens avaient même déchiré l'empire. Que restait-il donc à attendre d'un Othon, d'un Vitellius, et pour qui ferait-on des vœux impies? est-ce que le triomphe appartiendrait au plus scélérat?

— Othon, contre l'attente générale, ne s'endormit point dans la mollesse et les délices : il ajourna les plaisirs, voila ses penchans et représenta l'empereur. On craignit ses feintes vertus, qui présageaient le retour plus violent de ses vices. Il gagna les esprits en faisant grace au vertueux Celsus, et en livrant au supplice l'infame Tigellin. Celsus força les soldats à admirer cette vertu même qu'ils avaient persécutée. Tigellin termina une vie horrible par une mort encore plus affreuse.

Les deux rivaux à l'empire se flattèrent d'abord dans des lettres réciproques, s'injurièrent ensuite, et envoyèrent enfin des assassins l'un contre l'autre. — Mais Othon avait pour lui le sénat. « Voilà pourquoi, « disait-il, nous sommes la république; car « ne croyez pas que ces murs, ces maisons,

« cet amas de pierres constituent Rome ; ces
« monumens muets, inanimés, peuvent
« tomber et se relever. L'éternité de Rome,
« la paix du monde, mon salut et le vôtre
« tiennent à l'existence du sénat ; de ce sé-
« nat fondé par le créateur de Rome, et qui,
« immortel, continué depuis les rois jus-
« qu'aux princes, doit se maintenir dans la
« postérité, tel que nous l'avons reçu de nos
« ancêtres. »

— Cet hommage d'Othon envers la première autorité, était aussi faux que celui qu'il en recevait. Tout était plein de soupçons; l'intérieur même des familles en était troublé ; mais les alarmes, à chaque nouvelle, étaient bien plus marquées en public. On contrefaisait ses sentimens et son visage, pour ne point laisser voir trop de crainte dans les revers, ou trop peu de joie dans les succès.

Le sénat assemblé, ne savait quel biais ni quelle mesure prendre. Le silence était de l'orgueil ; la liberté, de la révolte. La ressource de l'adulation était équivoque auprès d'un prince qui avait long-tems flatté. Les sénateurs s'embarrassaient donc dans leurs opinions, où ils mêlaient contre Vitellius

les épithètes d'ennemi, d'impie et de parricide. Les plus prudens se renfermaient dans des phrases insignifiantes, ou n'articulaient des reproches précis qu'au milieu du tumulte, des vociférations générales, dont ils redoublaient le bruit pour s'étourdir eux-mêmes.

Othon traîna à l'armée une partie des plus illustres familles. On vit alors les uns montrer d'autant plus de frayeur, qu'ils s'efforçaient de la dissimuler; d'autres mêler le luxe de la ville à la sévérité des camps; quelques-uns faire montre, avec complaisance, de leurs armes et de leurs chevaux; plusieurs chercher dans les troubles leur existence, et dans les périls leur sûreté.

Pendant le peu de tems que dura cette guerre civile, et dans le passage seul des troupes, se renouvelèrent toutes les horreurs que des citoyens dégradés peuvent commettre. Des alliés furent traités en ennemis, des officiers même souffrirent plus de leur propre parti que du parti opposé. Ils achetèrent leur sûreté personnelle au prix de la honteuse licence qu'ils accordèrent aux troupes.

La république elle-même était outragée et

déchirée par ceux à qui son nom et ses intérêts servaient de prétexte ; le chef de chaque armée était sans puissance ; il pouvait publiquement assassiner ; il ne pouvait faire grace qu'en secret.

Une bataille à laquelle Othon n'assista point, décida du sort en faveur de Vitellius.

Il restait encore à son rival l'espoir de lui disputer l'empire et des troupes nombreuses : elles brûlaient de retourner au combat ; mais Othon développant, pour la première fois, un grand caractère : « Exposer, dit-il, « tant de vertu, serait mettre ma vie à un « trop haut prix ; et plus ma vie est en cet « instant entourée d'espérances, et plus il « est beau de la sacrifier. Nous nous som- « mes éprouvés la fortune et moi. Ne comptez « point le tems : il est plus difficile de se « modérer dans un bonheur que l'on sait « devoir bientôt perdre. Vitellius a com- « mencé la guerre civile, et c'est lui qui, le « premier, a ouvert à nos rivalités le champ « des armes. Du moins on n'aura combattu « qu'une fois, grace à Othon, et ce sera son « titre auprès de la postérité. Vitellius re- « trouvera son frère, sa femme, ses enfans. « Je ne veux ni consolation ni vengeance.

« D'autres auront gardé l'empire plus long-« tems : nul ne l'aura quitté avec plus de « courage. Eh quoi ! laisserais-je égorger et « enlever à la république une jeunesse aussi « florissante, une armée aussi formidable ? « Vous périssiez pour moi ; je périrai pour « vous. Vivez ; ne retardons plus, moi votre « sûreté, et vous ma résolution. En parler « plus long-tems, serait faiblesse. Connais-« sez ma résignation : je ne me plains même « pas ; accuser les dieux ou les hommes, « prouve un reste d'attachement à la vie. »

Il mit dans sa mort la même fermeté que dans son discours. Il résista aux larmes, aux prières, donna des ordres, s'occupa de ses amis, se coucha et dormit tranquillement ; et, le jour venu, saisissant un poignard, il se frappa et mourut d'un seul coup. Plusieurs soldats se tuèrent auprès du bûcher, soit par attachement, soit par une vaine émulation de gloire.

— On lui éleva un tombeau simple et qui durera. Deux actions, l'une infame et l'autre sublime, lui ont mérité de la postérité autant de blâme que d'éloge.

— Rome, sans alarmes, célébrait alors les jeux de Cérès. On apprend au théâtre la

mort d'Othon ; on applaudit à Vitellius. Le peuple pare de fleurs et de lauriers les statues de Galba ; on les porte dans les temples ; on jette des couronnes en monceau sur la place qu'il avait baignée de son sang au milieu des insultes. Et pendant ce tems, ceux de Vitellius, répandus dans toute l'Italie, dépouillent, volent, assassinent, violent ; ravisseurs avides, prêts ou vendus à tous les crimes. On vit des habitans se faire soldats pour frapper leurs ennemis ; on vit les soldats marquer pour le pillage ou l'incendie, les maisons et les possessions des plus riches, sans craindre leurs chefs qui leur étaient assujétis.

Et Vitellius, tandis qu'on triomphait pour lui, et qu'une foule de citoyens et de soldats expiraient en son nom, se plongeait dans les excès de la plus hideuse voracité ; on apportait à grands frais de Rome et de l'Italie, tout ce qui pouvait irriter ses goûts monstrueux. De l'une à l'autre mer, les routes retentissaient de ces apprêts : pour fournir à l'appareil de ses festins, on ruinait les principaux des villes, on affamait les villes mêmes. Vitellius faisait jusqu'à trois et quatre repas énormes par-jour, sans en

être incommodé, par l'habitude qu'il avait de provoquer le vomissement (1). Un grand nombre de ses courtisans, moins robustes que lui, périrent à la suite de ces monstrueux festins. C'est à ce sujet que Vilius Crispus, qu'une indisposition avait empêché de s'y trouver, dit assez plaisamment : « Si je n'avais pas été malade, je serais mort. »

Vitellius dépensa à un seul repas, quatre millions de sesterces (2) ; dans un autre qui lui fut donné par son frère, on servit jusqu'à deux mille poissons, et jusqu'à sept mille oiseaux des plus rares et des plus exquis.

Vitellius avait fait faire un plat énorme qu'il appelait le *bouclier de Minerve*. Pline l'ancien rapporte qu'on fut obligé de construire un fourneau particulier pour ce plat. Ce fourneau était d'une grandeur si démesurée, qu'il coûta près d'un million de sesterces (3), encore qu'il ne fût qu'en terre

---

(1) Il paraît que cet usage n'était pas regardé comme infame à Rome; car Cicéron plaidant devant César, et rappelant que le dictateur était sorti pour vomir, en parle comme de la chose la plus indifférente.

(2) 800,000 liv.

(3) 200,000 liv.

cuite. Pour faire ce que Vitellius appelait la *dédicace* de ce plat monstrueux, on le couvrit de foies de sargets, de cervelles de faisans et de paons, de langues de phœnicoptères, et de laitances de murênes, que les matelots et les officiers de ses flottes avaient été occupés à rassembler d'un bout de la Méditerranée à l'autre (1).

Les pays que traversait Vitellius, étaient ravagés; les plus riches citoyens des villes se trouvaient eux-mêmes ruinés par les frais excessifs que leur occasionnait l'honneur de le recevoir. Cependant il ne restait point une journée entière chez le même hôte; il dînait chez l'un, soupait chez l'autre; et malgré cela, les repas qu'on lui donnait ne pouvaient coûter moins de quatre cent mille sesterces (2).

On dit qu'en très-peu de mois il engloutit neuf cent millions de sesterces (3). Il développa une barbarie d'autant plus féroce, qu'elle était froide. Après avoir assisté aux jeux, il s'arrêta dans les plaines de Bedriac,

(1) Dion. Cass.

(2) 80,000 liv.

(3) 180,000,000 liv.

pour y contempler toutes les horreurs d'un champ de bataille couvert de cadavres. Et tandis que, touché du spectacle des misères, des fureurs et des vicissitudes humaines, quelques Romains détournaient leurs yeux baignés de larmes, Vitellius contempla d'un regard sec et atroce, ces champs où la guerre civile avait entassé les cadavres des citoyens massacrés en son nom. On ajoute qu'il laissa échapper le cri d'une joie affreuse (1). — L'atrocité et la bassesse de quelques hommes avait préparé la sienne. Des habitans de Crémone jonchèrent de lauriers et de roses cette route ensanglantée; on y dressa des autels. — Cette adulation causa par la suite leur ruine. Le parti contraire venant à triompher, saccagea Crémone, qui fut détruite de fond en comble.

Une nouvelle guerre civile dévora l'Italie; ce fut en vain que Vespasien voulut en arrêter l'essor et le développement; ce fut en vain que Vitellius, épouvanté, donna le spectacle humiliant d'un empereur qui venait abdiquer solemnellement, à la seule condition qu'on

---

(1) *Le cadavre d'un ennemi sent toujours bon.* Mot terrible qu'il convenait à Charles IX de répéter.

lui laisserait la vie et les moyens de satisfaire encore ses appétits déréglés ; la rivalité des légions de l'occident, armées contre celles de l'orient, ne le permit pas. — Ce ne fut plus ici la querelle des empereurs, mais des armées ; ce ne fut plus la lutte de l'ambition, mais de la fureur.

— Un soldat déclarant avoir tué son frère, vint se présenter aux généraux et en demander le prix ; et si les lois ne le permettaient pas, l'intérêt de la guerre réduisit la justice au silence ; seulement on n'osa ni refuser, ni accorder ce prix : on remit à un autre tems de faire droit à cette demande...

Les rivalités des cohortes militaires rendirent cette guerre pour ainsi dire plus que civile. Chaque action générale donnait lieu à une foule de combats particuliers, qui, dans leur ensemble, présentaient plus de résultats atroces qu'une bataille rangée. On disputa l'Italie pied à pied ; on se battit dans chaque rue de Rome ; on fit le siège du Capitole : ce que n'avaient osé ni Porsenna, ni les Gaulois, des Romains, des citoyens l'exécutèrent. —Ce qu'il y eut de plus remarquable, et ce qui est le dernier degré de l'avilissement d'un peuple ; c'est qu'au mi-

lieu de toutes ces horreurs, les plaisirs ne furent point interrompus. On célébrait les Saturnales, tandis que les soldats s'égorgeaient. Le peuple assistait au combat comme à un spectacle, et favorisait, comme dans les jeux du cirque, tantôt l'un et tantôt l'autre parti. Alors que quelques vaincus cherchaient une retraite dans la maison voisine, on demandait leur extraction, leur mort. Rome offrait un spectacle hideux et déplorable : ici les instrumens de la mort, et là ceux de la débauche, tout ce que le calme le plus licencieux peut déployer de volupté, tout ce que le désastre le plus horrible peut étaler de forfaits : Rome est plongée à-la-fois dans les délices et dans le sang.

— On avait vu autrefois des armées combattre au sein de la ville, deux fois sous Sylla, une autre sous Cinna, vainqueurs. — La cruauté fut la même ; mais il n'y avait pas du moins cette indifférence barbare. Il semblait alors que la joie des fêtes en fut redoublée. N'éprouvant d'autre intérêt, d'autre passion que celle du plaisir, on insultait au malheur public, ou plutôt on en jouissait.

Vitellius fut enfin arraché du palais où il

avait cherché un asyle obscur et honteux. Les mains liées derrière le dos, la robe déchirée, le misérable est donné en spectacle accablé de reproches, n'excitant ni intérêt, ni larmes par la bassesse de ses derniers momens. La pointe des épées dirigées contre sa tête l'obligent à la relever et à recevoir tous les outrages. On lui fait remarquer, là, sa statue renversée; ici, les rostres, enfin la place où Galba fut tué ; on va jusqu'à le pousser aux Gémonies, pour lui faire contempler le corps d'un de ses partisans massacré : il expire percé de mille coups. Le peuple déploya dans les outrages, à sa mort, autant de bassesse qu'il en avait mise durant sa vie dans ses adulations.

Notre conversation est interrompue par un envoyé d'Héliogabale ; il faut se rendre à son ordre sur-le-champ, et lui conduire Alexien. D'où vient mon inquiétude ? Alexien sourit et s'avance avec le calme de la vertu, vers le monstre qui peut le dévorer.

LETTRE XXXVIII.

FULVIUS A HIÉROCLÈS.

Declaration des chevaliers et des femmes qui s'inscrivent volontairement gladiateurs et courtisanes.

Je vous transmets la déclaration de plusieurs chevaliers et de quelques sénateurs qui ont abjuré publiquement leur dignité, pour s'inscrire sur le rôle des gladiateurs.

Plusieurs femmes consulaires ont aussi déclaré publiquement, devant les édiles, qu'elles s'inscrivaient sur le rôle des courtisanes.

Il entre dans ces déclarations autant de déférence aux goûts d'Héliogabale, que d'inclination aux plaisirs. C'est une manière adroite de faire sa cour à l'empereur ; je vous prie de lui présenter leurs noms, et d'obtenir pour eux une distinction en échange de celle qu'ils ont sacrifiée volontairement.

LETTRE XXXIX.

QUINTILIUS A METELLUS.

Avilissement du sénat.

La seule infamie mène aujourd'hui aux dignités : nous avons pour consul un histrion, pour procurateurs (1) et pour proconsuls des affranchis ; des cochers et des danseurs sont devenus les premiers personnages de l'Etat. Le cirque fournit des officiers au palais ; emplois civils et militaires, tout est vénal, tout s'accorde à des esclaves ou à des ministres de débauche. Ils remplissent le sénat même, qui ressemble à une arène, ou plutôt à un marché public.

J'ai donné ma démission de sénateur.

(1) Lamprid. p. 11 et 12.

LETTRE XL.

ULPIEN A QUINTILIUS METELLUS.

Réponse.

Je n'approuve point votre conduite ; l'homme vertueux doit mourir à son poste. Ainsi Thraséas s'honora seul au milieu d'un sénat corrompu, et par la dignité de sa vie, et par l'exemple de son trépas. On peut demeurer pur au milieu de la contagion universelle : telle est l'Aréthuse au sein des mers.

Il y a plus ; on peut toujours empêcher quelque mal : on ne peut le combattre qu'en présence ; et, dût-on ne pas réussir, on sauve du moins l'honneur ; on laisse aux générations à venir une leçon, et si on n'est point entendu de son siècle, on l'est de la postérité.

Vous avez trop tôt désespéré de la république ; Caton commit cette faute.

LETTRE XLI.

PAULUS A ULPIEN.

Suite de l'histoire épisodique des empereurs Vespasien, Titus, Domitien, Nerva, Trajan, Adrien, Antonin, Marc-Aurèle, Commode, Pertinax, Julien, Sévère, Caracalla.

L'ORDRE d'Héliogabale n'avait rien de sinistre ; il nous enlevait à nos réflexions profondes, pour nous occuper de ses jeux frivoles. Il s'agissait de décider lequel de Comazon ou de lui conduisait le mieux un char. Satisfait de mes applaudissemens contraints, car mon élève lui refusa constamment les siens, il nous permit bientôt d'abandonner ce spectacle.

Alexien m'entraîna de nouveau dans la galerie, où il brûlait de reprendre la suite de notre conversation ; elle continua en ces termes :

La mort de Vitellius avait plutôt fini la guerre que ramené la paix. L'activité et la

force que les chefs avaient portées dans la guerre civile, étaient nulles pour arrêter la licence.

Ce fut dans ces circonstances que Vespasien fut élevé à l'empire. — Il est le premier que la puissance ait fait plus homme de bien qu'il n'était. — Il trouva dans sa famille un exemple honorable : son père, Flavius Sabinus, se conduisit avec tant d'intégrité dans la perception des tributs en Asie, que l'on mit au bas de son image que plusieurs villes se disputaient, cette inscription : *Au publicain intègre.* Quels que furent d'ailleurs ses premiers erremens, il montra qu'il n'avait point dégénéré de ses vertus domestiques; car devenu empereur, il quittait souvent le faste de Rome pour visiter l'humble métairie dans laquelle il avait passé son enfance. Il ne l'embellit point; il se contenta de la réparer et de l'entretenir. On remarqua aussi que dans les jours de fête il se faisait apporter la coupe dans laquelle buvait son aïeul. — La seule chose qu'on lui ait reprochée, c'est de n'avoir point été délicat sur les moyens d'obtenir de l'argent; et dans le rang suprême il conserva cette avarice. Une députation lui annonçant qu'on avait destiné

à lui élever une statue colossale, un million de sesterces (1) : donnez, donnez, dit-il. Il entrait dans toutes les ventes, et se faisait adjuger une part dans les produits.

— Mais, du reste, que de vertus et de simplicité ! Il osa, au risque de sa vie, marquer plusieurs fois qu'il s'ennuyait à entendre chanter Néron. Il se distingua dans les emplois militaires ; toujours le premier à marcher à la tête des légions, à reconnaître les campemens jour et nuit, prêt à payer de sa personne ou de ses conseils, il se contentait de l'habit, de la nourriture du simple soldat. Otez la seule tache de l'intérêt, et vous le comparerez aux anciens Romains. — Il fut assez heureux pour que son élévation fût l'ouvrage des autres. — Exempt d'ambition, il parut plus capable qu'avide de l'empire ; et lorsqu'il l'eut obtenu, il ne montra point d'orgueil ; il ne prit point, dans une situation nouvelle, de nouveaux sentimens. Il ne flatta ni ne corrompit les soldats, et ils en valurent mieux. Il visitait leurs travaux, louant les bons, excitant les négligens plutôt par son exemple que par des reproches, plus

(1) 200,000 liv.

enclin à oublier les fautes que les vertus. Mucien, qu'il avait servi de son crédit, en abusa sous son nom, et c'est un reproche à faire aux premières années du règne de cet empereur vertueux. Mucien avait été célèbre par ses diverses fortunes; jeune, il avait cultivé ambitieusement des amitiés illustres: ses richesses épuisées, sa situation devenue glissante, la colère de Claude le menaçant, il passa au fond de l'Asie, et là il fut aussi près de l'exil qu'il le fut ensuite de l'empire. Son caractère associa des qualités diverses, les talens, les voluptés, la douceur et l'arrogance; dans le repos, tout entier aux plaisirs; dans les occasions, aux vertus. Au-dehors, conduite digne d'éloges; il n'en était pas ainsi de son intérieur. Très propre à séduire ses inférieurs, ses égaux, ceux qui l'entouraient, il lui convenait mieux de donner l'empire que de le recevoir.

En réunissant les vertus séparées de Mucien et de Vespasien, on aurait pu former un homme accompli.

Ce qu'il y eut de remarquable, c'est qu'en Italie des chefs et des armées qui connaissaient à peine Vespasien, se dévouèrent à sa cause: il fut autant porté par la fortune

que par la vertu. Son entrée à Rome, ou plutôt toute sa route, fut un long triomphe. — Après tant d'empereurs indignes de ce nom, un simple citoyen qui promettait de fermer les plaies de l'Etat déchiré, apparaissait comme un astre consolateur. — Confiant dans sa bonté, le peuple espérait enfin un long calme, une pleine abondance et une durable prospérité. Les soldats qui l'avaient connu savaient qu'il soutiendrait l'honneur des armes de l'empire, et croyaient triompher avec lui. — Des distributions les auraient moins touchés que cette gloire. — Le sénat et tous les ordres de l'État, rassurés par l'annonce de ses bienveillantes dispositions, respiraient et sortaient enfin de leurs chaînes. Le retour de l'ordre et d'une liberté, sinon entière, du moins tempérée, s'offrait comme une riante perspective à leurs regards. Ils étaient, pour la première fois, dispensés de flatter : ils ne se trouvaient plus placés dans la déplorable situation d'être tour-à-tour instrumens et victimes de la tyrannie.

Tout le chemin, depuis Brindes jusqu'à Rome, était couvert d'une multitude immense, où tous les rangs et toutes les expressions de la joie se confondaient. Ce fut avec

peine que Vespasien perça les flots du peuple, qui l'arrêtait à chaque pas par des vœux et des acclamations. Tous les temples retentirent de prières et de sacrifices. — Vespasien sembla mériter ces hommages et cette pompe touchante, par sa bienveillante popularité, par la grâce de ses manières, ne montrant point le faste d'un empereur, mais plutôt la modération d'un particulier, ou du moins d'un prince qui se souvenait qu'il n'était pas né pour l'empire, et que ceux dont il recevait les respects avaient été long-tems ses égaux. — Sombre et farouche à ses côtés, Domitien annonçait ce qu'il serait un jour. Si Titus devait continuer Vespasien, Néron devait revivre dans Domitien.

L'administration de Vespasien peut être proposée comme un modèle : levé dans l'été avant le jour, il consacrait tous ses momens aux affaires, persuadé que le prince ne vit plus pour lui, mais pour les autres. Aussi prompt à s'instruire des maux de l'Etat, qu'à en préparer les remèdes, il réussit par une volonté ferme et constante, par une application soutenue, à reconstruire l'édifice d'une administration dont il n'avait trouvé que les ruines.

Il fit fléchir sans effort cette milice qui avait enfanté tous les malheurs de l'Italie, et d'autant plus redoutable qu'elle était divisée, que les rivalités de légions subsistaient encore, les unes étant enorgueillies de leur gloire, comme s'il en pouvait exister dans les guerres civiles, et les autres plus aigries qu'humiliées de leurs défaites. Vespasien n'employa pour réussir que la prudence, mélangée de fermeté, en un mot les armes de la vertu.

— Il était peut-être encore plus difficile de relever un corps aussi avili que le sénat, peuplé d'esclaves adulateurs et délateurs. — Vespasien l'épura. On peut juger de la bonté de ses choix, par les noms d'Agricola, père de Trajan, d'Arius Antoninus, aïeul maternel de l'empereur Antonin, d'Annius Vérus, aïeul paternel de Marc-Aurèle.

Ce n'était point assez de l'honorer, il fallait encore contenir sa force sans rien ôter à sa dignité. Il atteint ce but facilement, en lui laissant la puissance du bien, et n'évoquant au titre impérial que ce qui lui appartenait. — Il usa, ce me semble, une seule fois, mais d'une manière terrible, de la plénitude du pouvoir ; il bannit les phi-

losophes de Rome, et fit mourir Helvidius.

Helvidius Priscus, déjà célèbre par ses talens, se consacra, jeune encore, à la sagesse, non pour couvrir de son manteau une lâche oisiveté, mais pour mieux servir la république, en s'affermissant contre le sort. Il s'attacha à cette secte qui ne reconnaît de bien que l'honnête, de mal que le vicieux, et qui met au rang des choses indifférentes tout ce qui est hors de nous, comme le pouvoir, la naissance, etc. Il n'était encore que questeur, lorsqu'adopté pour gendre par l'illustre Thraséas, il imita sa courageuse franchise. Citoyen, sénateur, époux, gendre, ami irréprochable, méprisant les richesses, obstiné dans le bien, intrépide dans les revers, il parut peut-être rechercher trop la gloire. — C'est la dernière passion du sage.

— Supposez qu'il ait poussé la vertu jusqu'à l'excès, ce n'était point à Vespasien à l'en punir ; et s'il craignait pour son autorité l'exemple d'un courage si haut, il pouvait se contenter de le bannir, ainsi qu'il fit des philosophes. Ce qui nuisit à ces derniers, furent les déclamations intempestives et outrées de quelques cyniques.

D'ailleurs, peu d'hommes montrèrent autant de modération ; il abolit l'usage de fouiller les personnes qui se présentaient devant l'empereur. Il confia à son propre fils, à son successeur, le commandement des gardes prétoriennes, et ordonna qu'en tout tems les portes du palais fussent ouvertes à tout le monde. Nul, excepté Auguste, ne prodigua plus d'égards au sénat ; en général, il se montra plus citoyen qu'empereur : sa simplicité réforma le luxe.

Loin de s'offenser des plaisanteries, il les repoussait avec les mêmes armes, et il excellait en bons mots. Il rendit la justice, non sans la faire payer, du reste avec impartialité. Il protégea les lettres et les arts ; il méprisa les prodiges. L'apparition d'une comète alarmant les esprits : Cela regarde le roi des Parthes, qui est chevelu, dit-il, et non pas moi qui suis chauve. Et le tombeau des Césars s'étant ouvert : Que m'importe, dit-il, je ne suis point de leur famille. Des flatteurs lui ayant fabriqué une généalogie, il se moqua d'eux. Et Vologèse lui ayant écrit : Le magnifique Arzace, roi des rois, à Flavius Vespasien, il se contenta de lui répondre : Flavius Vespasien, au roi des rois.

Aux premiers symptômes de la maladie dont il mourut, il dit en riant : Je sens que je deviens dieu ; et près d'expirer il se leva : Allons, dit-il, il faut qu'un empereur meure debout.

Vespasien est le premier des empereurs depuis Auguste, qui ait pu réconcilier le peuple romain avec la monarchie. Après cinquante-six ans de tyrannie, il fit éprouver à Rome et à l'univers les douceurs d'une bonne et sage administration. On peut hardiment le comparer à Auguste, qu'il surpasse par la légitimité des voies qui l'élevèrent à l'empire, et qu'il égale dans la manière dont il en usa. (1)

En ce moment je surpris des larmes d'attendrissement dans les yeux d'Alexien ; il contemplait Titus.

Titus surpassa Vespasien ; son administration fut sans tache, et il mérita d'être appelé les délices du genre humain. La puissance qui perd tant d'hommes réforma ses mœurs. — Un trait de sa jeunesse révèle cependant tout son caractère. Il n'en est pas d'aussi beau dans sa vie; il avait été

(1) Crev. Hist. des emp. l. 15, t. 6, p. 189.

d'abord élevé avec l'infortuné Britannicus ; émule de ses travaux, compagnon de ses plaisirs, il était devenu son ami. Lorsque Britannicus but la coupe empoisonnée, dont l'effet fut aussi prompt que l'éclair, Titus, éperdu, avala le reste ; il en demeura long-tems et dangereusement malade.

Ce fut pour honorer la mémoire du protecteur et de l'ami de son enfance, que, parvenu à l'empire, il fit placer une statue de Britannicus dans son palais, et porter son image dans la pompe solemnelle des jeux du cirque. — Il n'en est pas moins vrai de soutenir qu'il prit des mœurs plus pures et plus assorties au rang suprême. Il avait long-tems vécu plongé dans les plaisirs et dans le faste ; il commença par chasser cette troupe d'histrions, de pantomimes et d'artisans de volupté qui avaient peuplé son palais ; il réforma le luxe de sa table, et s'abstint des spectacles qu'il avait beaucoup aimés ; mais le sacrifice qui lui coûta le plus, fut celui de son amour. Il se sépara, en pleurant, de Bérénice, sévère pour lui seul, indulgent et facile pour les autres.

Il promit de ne jamais souiller son règne

par le meurtre d'un citoyen, et il tint parole ; il fit même grace à des conspirateurs, disant qu'il aimait mieux subir la mort que de la donner.

Il abolit les horribles accusations de lèze-majesté, par cette déclaration sage : « Ces « crimes ne regardent que ceux qui ne sont « plus. Pour moi je me crois au-dessus de l'in- « sulte, par cela même que j'ai cherché à ne « point mériter le blâme. Le mépris est tout ce « que l'on doit à l'injure. Si cela regarde les « empereurs qui m'ont précédé, ils sont au « rang des dieux, c'est à eux de se venger eux-mêmes. » Il avait pour maxime qu'il ne fallait point qu'aucun citoyen sortît mécontent de l'audience du prince ; il s'étudiait donc à mettre de la grâce et de la bonté jusque dans ses refus. Ayant passé une journée sans faire des heureux, il s'écria : O mes amis ! j'ai perdu ma journée.

Il refusa constamment les présens qu'on faisait au prince, et qui n'étaient qu'une imposition déguisée. Il remit avec la même générosité une partie des confiscations ou des hérédités dévolues au fisc. Il eut au sein de la puissance des amis, et les mérita. On devenait le sien en l'approchant.

Il était populaire : les derniers citoyens parvenaient jusqu'à lui, soit dans le palais, soit sur la place publique, soit même dans les thermes ; mais il savait alors conserver et tempérer à-la-fois la majesté du rang suprême.

Il n'ignorait point les embûches secrètes et renaissantes que son frère ne cessait de lui tendre : il lui pardonna, lui rendant en public les mêmes égards, et se contentant de lui demander en particulier son amitié, le suppliant, les larmes aux yeux, de vivre avec lui en frère. — Il paraît que Dioclétien l'empoisonna.

Titus mourut jeune, après un règne trop court, laissant Rome en proie à un nouveau monstre. — O malheureuse condition de l'espèce humaine ! Eh quoi ! le bonheur de plusieurs millions d'hommes, des générations suivantes, tout dépend du hasard, qui peut placer également à la tête de l'empire un génie supérieur, une brute stupide et féroce.

Domitien fut à-la-fois un tyran prodigue, cruel et imbécille. Il avait commencé par être un vil débauché : ses excès et le besoin de les satisfaire développèrent de plus en plus ses froides barbaries ; car un des traits

de son caractère est d'avoir été atroce avec calcul et par réflexion. Néron du moins n'avait point souillé ses yeux du spectacle des supplices; ils occupaient et réjouissaient Domitien. Ce fut lui qui, le premier, insulta par un jeu cruel à la bassesse et à la terreur du sénat: il en avait invité les principaux membres à un festin. On les introduisit dans une salle qui ne présentait que des décorations funéraires; on servit devant eux les offrandes qu'on fait aux morts. Domitien ne les entretint que de vengeance et de menace. Ils pâlissent; et satisfait de leur effroi, l'empereur les renvoie avec des présens.

Il avilissait un corps qu'il décimait. Il rassembla, dit-on, extraordinairement le sénat, pour le consulter sur la préparation d'un turbot (1).

Les portes du sénat étaient assiégées par des soldats armés. Le tyran présidait; il épiait leurs regards, notait leurs gestes, leurs soupirs. Personne n'ouvrait la bouche, sinon celui qui avait le malheur d'être le premier interrogé. Les autres, muets, immobiles, consentaient d'un simple geste et par néces-

(1) *Voyez* Juvénal.

sité ; mais avec quel froissement intérieur, avec quelle épouvante ! Un seul ouvrait un avis que tous suivaient, et qui cependant déplaisait à tous, principalement à celui qui l'avait donné ; car dans des tems aussi malheureux, rien n'est plus généralement improuvé que ce qui paraît passer avec l'approbation générale (1).

Il ordonna ensuite qu'on se prosternât devant lui et qu'on l'appelât *maître* et *seigneur*. Insensé ! qui se croyait méprisé si on manquait de respect à ses gladiateurs (2), qui croyait alors sa divinité compromise, confondant en lui seul ses gladiateurs et les dieux. C'est alors que la mer se couvrit d'exilés, les rochers de sang, la ville de meurtres. La naissance, les richesses, les dignités étaient devenues des crimes ; toute vertu fut dévouée à la mort. Le salaire des délateurs indigna plus encore que leurs forfaits : revêtus du sacerdoce et du consulat comme d'une dépouille et des magistratures intérieures, ils remplissaient toute l'Italie de leurs vengeances et de terreur. On cor-

(1) Pline.
(2) *Ibid.*

rompit les esclaves contre leurs maîtres, les affranchis contre leurs patrons ; ceux qui n'avaient point d'ennemis furent accablés par des amis. — Cependant ce siècle ne fut point stérile en vertus et en exemples généreux : des mères accompagnèrent leurs filles en exil, des femmes leurs maris. On vit dans quelques familles un dévouement héroïque, et des esclaves fidèles au milieu des tourmens. De grands hommes s'illustrèrent à leur dernier moment, par un courage digne des anciens Romains.

Ce fut alors qu'on renouvela l'arrêt de proscription contre les philosophes. On exila ainsi les professeurs de la sagesse et de toute vertu, pour ne plus être embarrassé de l'aspect de l'honnête. (1) — Pensez-vous que le célèbre Dion Chrysostôme, condamné à vivre du travail de ses mains au fond de la Dacie, bêchant la terre, et n'ayant d'autre consolation que la lecture d'un dialogue de Platon et d'une harangue de Démosthène, fût effectivement malheureux? — Non sans doute ; et je n'en veux pour preuve que cet empressement à braver la mort et l'exil, que montrèrent alors tous ceux qui honoraient

(1) Tacite.

encore l'humanité. Une femme même, Sulpitia, osa composer en vers une plainte courageuse : Elle demande à Jupiter s'il veut déshériter les Romains du génie, des lettres et des arts, bouleverser l'ordre et la marche des siècles, et les ramener du point le plus brillant de la civilisation, au berceau de la barbarie ; s'il faut désormais retourner aux ruisseaux et aux glands des forêts. » Pline alors ne craignit point de s'exposer au plus grand danger ; ici, rendant justice à un homme de bien exilé ; là, obligeant de sa bourse des indigens, par-tout confondant les délateurs autant par ses vertus que par son courage. C'est ainsi que Socrate osait, bravant Critias et la tyrannie des trente à Athènes, porter le deuil des meilleurs citoyens égorgés. Telle doit être, dans des tems difficiles, l'attitude du véritable sage ; tel fut Agricola.

Il se livra, dans sa première jeunesse, à l'étude de la philosophie avec une ardeur outrée peut-être dans un Romain et dans un sénateur. Dans sa passion pour la gloire, cet esprit sublime porta d'abord plus d'impétuosité que de retenue. La raison et l'âge tempérèrent ce goût, qui ne conserva que

ce qui est le plus difficile à obtenir de la sagesse ; la modération.

Chargé des emplois militaires, il s'appliqua à connaître son département, à se faire connaître de l'armée ; il consultait les plus habiles, s'attachait aux meilleurs, ne recherchant rien par vanité, ne refusant rien par crainte. Il vivait dans un tems où il n'y avait pas moins de danger à se faire une grande réputation qu'une mauvaise (1).

Il passa plusieurs années dans l'inaction ; sous Néron, cette oisiveté était sagesse. Obligé de donner des jeux, il le fit sans prodigalité, sans avarice. Lorsqu'il répara des désordres attribués à ceux qui l'avaient précédé, il le fit avec une modération telle qu'on aurait cru qu'il avait tout trouvé dans l'ordre. Il adoucissait lui-même l'éclat de ses exploits pour en investir celui dont il exécutait les ordres. Mêlant l'utile et l'honnête, il sut mériter la gloire et éviter l'envie.

Il rendait la justice avec gravité, attention et sévérité, plus souvent avec bonté. Le caractère de juge expirait avec ses fonctions. Il ne montrait point un air sombre, orgueil-

(1) Tacite.

leux et dur. Il n'ôtait rien à l'autorité par la facilité de son abord, et rien à la bienveillance par sa sévérité. Nulle rivalité avec ses collègues, nul débat avec ses inférieurs. Triompher dans une pareille lutte, aurait été presque aussi honteux que d'y succomber.

Sa politique consista à détruire les sources de la guerre au lieu de la prolonger. Il vainquit les barbares et les civilisa. Des peuples grossiers, mais jusque-là indomptables, recherchèrent tous les instrumens de la mollesse, les portiques, les bains, le luxe des festins ; ce qui cachait la servitude, ils l'appelèrent politesse.

Ses victoires avaient alarmé Domitien, qui en avait la joie sur le front, l'inquiétude dans le cœur ; et ce qui parut du plus sinistre augure, il la dissimula. Agricola, pour se dérober à un empressement que l'on aurait remarqué, évita la rencontre de ses amis, choisit la nuit pour entrer dans Rome et au palais : accueilli d'un froid embrassement et du silence, il se confondit dans la foule des courtisans. Pour effacer de plus en plus l'éclat de sa gloire militaire, il s'enfonça dans l'obscurité ; modeste, sans suite, facile à aborder, n'étant

jamais escorté que d'un ou de deux amis ; de manière qu'en voyant Agricola, quelques-uns cherchaient le grand homme, peu le devinaient. Il vécut ainsi pendant neuf ans, souvent accusé et absous dans son absence, devant Domitien ; et ces accusations n'avaient pour bâse que la gloire, la haine du prince et les éloges mêmes, dernière arme d'une haine perfide.

C'est le propre du cœur humain de haïr celui qu'on a offensé. Domitien devait d'autant moins pardonner, qu'il dissimulait ; cependant la prudence d'Agricola le désarmait, parce qu'il ne faisait point consister la vertu dans un orgueil insensé qui court au trépas.

Sa mort fut paisible et glorieuse comme sa vie. Domitien feignit de le pleurer ; mais il dissimula plus mal sa joie qu'il n'avait fait ses craintes.

Domitien éprouvait enfin toute celle qu'il inspirait : semblable à une bête farouche, il s'enfonça de plus en plus dans la solitude et les ténèbres ; son palais ressemblait à un antre inaccessible. Mais dans ces murs dont il se faisait un rempart, et où il se croyait en sûreté, il enferma avec lui la trahison,

les embûches et un dieu vengeur. La peine due à ses crimes brisa ces barrières. Domitien périt dans une conjuration tramée par sa femme, qui l'avait déshonoré, et par ses affidés qui, vengeant leurs complices immolés, expièrent ainsi leurs propres forfaits ; enfin par Nerva, qui eut assez de courage pour répondre qu'il accepterait l'empire, qu'il vengerait Rome et la consolerait : il tint parole.

Il ne manque à Nerva que la fermeté pour être un prince accompli. Le commencement de son règne fut l'aurore du bonheur public (1). — Il réconcilia deux choses que l'on n'avait jamais vu réunies, l'autorité suprême et la liberté (2).

— Tandis que tout éclatait en applaudissemens autour du nouveau prince, Arrius-Antoninus s'avança et lui dit : « Je félicite l'empire de vous avoir pour chef; mais je plains Nerva ; il perd le bonheur de la vie privée et s'abandonne sur une mer orageuse. Que d'écueils vous environnent ! que de peines vous attendent ! que de soins pour conserver une réputation aussi pure que la

---

(1) Pline.
(2) Tacite.

vôtre ! Ici les embûches des méchans, là les pièges mêmes de l'amitié ; les passions, les intérêts de ceux qui vous entourent deviendront peut-être les vôtres. Vous ne pourrez les satisfaire sans vous aliéner le public, ni les refuser sans exciter leur haine. »

Ce discours d'Arrius, que Nerva était digne d'entendre, honora l'un et l'autre. Ce fut à cette époque que les délateurs éprouvèrent enfin une partie des maux qu'ils avaient fait souffrir. — Cependant telle était la situation des choses, que l'on n'osa rien contre les plus riches et les puissans. Le prince et le sénat montrèrent dans cette occasion une faiblesse égale ; et l'autorité, qui avait été si active pour le mal, fut sans force pour le bien. On le vit particulièrement alors que Pline, vengeur de la vertu, se proposa de poursuivre Publicius-Certus, lequel avait été assez lâche pour arrêter dans le sénat et livrer au bourreau son collègue Helvidius. A peine l'orateur eut-il entamé son discours, qu'on lui prêta une attention profonde, tant qu'il se renferma dans les généralités qui composaient son exorde ; mais dès qu'il aborda la question, les cris et le tumulte l'interrompirent. Les uns lui

demandaient pourquoi il occupait le sénat d'une affaire qui n'avait point été mise en délibération ; et d'autres : A peine sortons-nous des troubles ; pourquoi nous y replonger ? ne saurait-on vivre en paix ? Pline resta imperturbable ; mais il ne put reprendre la parole que lorsque son rang d'opiner fut venu. Pendant ce tems un consulaire s'approcha de lui et lui dit : « Vous vous ferez « remarquer des princes qui viendront en-« suite. — Soit, s'ils sont mauvais. » Un autre vint et lui dit : « Que faites-vous ? con-« sidérez le danger ; l'état des choses ne « saurait durer ; l'avenir est incertain. Vous « attaquez un homme puissant, un procu-« rateur public et bientôt consul, dont le « crédit est immense, dont les amis sont à « craindre. Il compte au nombre des siens « le commandant des légions de la Syrie. » Mais Pline, affermi dans sa résolution : « J'ai « tout pesé, j'ai tout prévu ; je m'expose « volontiers à être victime de la vertu, « pourvu que j'obtienne justice du crime. » L'orateur éclate alors ; il tonne et subjugue tous les esprits, non moins par la force de son caractère que par celle de son discours. Les premiers murmures se convertirent en

applaudissemens ; l'éloquence de Pline dut en être satisfaite, quoiqu'il n'obtînt pas tout ce qu'il s'était proposé, l'empereur ayant arrêté la délibération, et s'étant contenté d'interdire le consulat à Certus.

Telle fut la molle pusillanimité de Nerva dans cette occasion, qu'il reçut à sa table l'infame Veïento ; de là ce mot de Junius-Mauricus à Nerva, qui lui demandait : « Que « pensez-vous qu'il fût arrivé au délateur « Messallinus, s'il eût vécu jusqu'à ce jour ? » — Il souperait avec nous. » Et cet autre de Fronto : « Il est fâcheux sans doute d'obéir « à un prince sous qui rien n'est permis à « personne ; mais ce n'est pas un moindre « inconvénient que tout soit permis à tous. »

Cette facilité coûta cher à Nerva : il fut obligé dans une sédition des prétoriens, de leur livrer les meurtriers de Domitien, c'est-à-dire ceux qui l'avaient élevé à l'empire, ses complices et ses amis.

Du reste, sa conduite répondit à la déclaration solennelle qu'il avait faite. « J'ai pré- « féré, disait-il, la tranquillité publique à « la mienne ; et mon intention, en acceptant « l'empire, a été d'accorder de nouveaux

« bienfaits et de ratifier les anciens (1). »

Après avoir aboli l'accusation de lèze-majesté, il rappela les exilés, annulla les confiscations, diminua les dépenses de l'Etat et les siennes, vendit ses meubles et ses biens-fonds, et consacra des sommes considérables à acheter des terres qu'il distribuait aux plus pauvres citoyens.

Il pourvut à la nourriture et à l'éducation des enfans indigens de l'un et de l'autre sexe, soulagea les villes ravagées, remit les impositions ; prenant enfin pour exemple Titus, il jura, ainsi que lui, de ne donner la mort à personne, et pardonna à des conjurés même.

Parmi les amis dont il s'honora, on cite particulièrement le célèbre Virginius, alors courbé sous le poids des ans, et qui avait ainsi préparé son épitaphe : « Virginius, « après avoir réprimé la conjuration de « Vindex, releva l'empire non pour lui-« même, mais pour sa patrie. » C'est lui « qui répondait à un historien : Je n'ai fait « de telles actions que pour assurer la li-« berté de vos récits. »

(1) Edit de Nerva conservé par Pline, l. 10, ep. 66.

On prétend que la colère qu'il éprouva contre un lâche et infame délateur, abrégea de quelques jours une vie qui déjà touchait à son terme.

Le plus grand des bienfaits de Nerva, fut d'avoir donné à Rome Trajan, qu'il adopta avant que de mourir.

Héros et grand prince, Trajan se distingua autant dans la paix que dans la guerre. Il reçut le titre de *père de la patrie*, et le mérita. D'autres avaient recherché les noms de *magnanime*, *d'invincible*; il préféra celui de *très-bon*, le plus bel attribut de la Divinité. Et lorsqu'il reçut ces dénominations, il les regarda moins comme un honneur qu'il recevait, que comme un engagement qu'il contractait avec le peuple romain.

Avant de parvenir à l'empire, il avait contenu à-la-fois les barbares et les soldats. Il rétablit la discipline; et ce qui était encore plus rare, l'union entre les généraux. — Rien de plus ingénieux et en même tems de plus vrai, que l'image présentée par Asclépiodore, sur la colonne ou plutôt sur le monument triomphal qui porte le nom de *Trajan*. Il a gravé sur toutes les faces, les exploits de Trajan, ses actions, qui se succèdent et

s'élèvent naturellement au-dessus les unes des autres, composent le fût extérieur de cette colonne, et deviennent ainsi le piédestal de la statue du triomphateur. Les traits de sa vie forment les degrés de son apothéose, et il est en quelque sorte élevé sur lui-même. —

Ses premiers pas furent marqués par une conduite qui a eu peu d'imitateurs. Trajan rendit un compte public des dépenses de sa marche, comparées à celles de son prédécesseur; et dans cette action, il se proposa moins sa gloire personnelle que l'utilité générale; car lorsque l'empereur s'accoutume à compter dans les choses indifférentes avec l'empire, il n'ose plus se permettre une action qu'il ne soit prêt à la soumettre au tribunal public.

Le plus beau triomphe de Trajan fut son entrée dans Rome. N'affectant point la hauteur du rang suprême, il se rappelait qu'il en était sorti simple particulier; d'autant plus grand alors, qu'il s'élevait moins. Aimant à reconnaître et à être reconnu, il marchait à pied au milieu de sa famille. Les soldats modestes semblaient en faire partie. Tous les citoyens étaient accourus sur son

passage, sans distinction d'âge ni de sexe. Les malades mêmes s'y trainèrent, et semblèrent puiser dans ce spectacle une nouvelle vie. Les femmes se félicitaient de leur fécondité et du bonheur de leurs enfans.

Attendri de ces hommages, il entra dans le palais impérial, du même air qu'il eût revu sa demeure privée. L'impératrice, modeste, s'écria alors en s'adressant au peuple : « Je sortirai de ce palais telle que j'y suis entrée ; je ne changerai point de mœurs en changeant de fortune. » — Il faut attribuer cette modération non-seulement au caractère de Trajan, mais encore aux épreuves qu'il avait subies. Il avait vécu sous Domitien ; il avait senti les alarmes publiques, et partagé les périls réservés alors à la vertu. Il avait vu combien les mauvais princes étaient détestés de ceux même qui les corrompaient. Les souhaits, les plaintes des citoyens ne lui avaient point été étrangers. Empereur, il se conduisait par ces maximes, et il avait coutume de dire : « Tel que simple particulier, j'ai désiré voir les empereurs ; tel devenu empereur, je me montrerai simple particulier. »

Nul ne témoigna plus de respect au sénat. Il rendit à ce grand corps toute sa dignité ; il

l'exhorta à reprendre sa liberté, et à veiller avec lui en commun à l'administration de la république, dont il ne se regardait point comme le maître, mais comme le premier magistrat. Il fit ajouter aux vœux pour sa conservation, cette clause : « Supposez qu'il gouverne bien et pour l'avantage du peuple. »

En remettant au préfet du prétoire l'épée qui était la marque de sa dignité : « Je vous « donne ce glaive pour défendre votre em- « pereur s'il est juste, et pour le tourner « contre lui-même s'il manque à l'équité. » Et aux sénateurs avant les élections : Je de- « mande aux dieux que ces différens choix « tournent à l'avantage de la république, « au vôtre et au mien ; et puissent les dieux « exaucer mes prières autant que je méri- « terai votre estime. » Et comme alors tous les sentimens répondaient aux siens! Quelles douces acclamations retentissaient sous ces voûtes trop long-tems ébranlées par les cris de la fureur, du désespoir, par les hurlemens de la délation, ou par l'éloquence d'une adulation perfide ! Pour la première fois, l'amour et la vérité se faisaient entendre. « Heureux prince, s'écriait-on, ne « doutez pas que vous ne soyez adoré !

« Puissent les dieux vous rendre, ainsi qu'à
« nous, amour pour amour! Cette tendresse
« ajoute à votre grandeur; le sentiment n'ôte
« rien à votre dignité; vous vous élevez
« d'autant plus, que vous paraissez vous
« abaisser. Que vous connaissez bien la vraie
« gloire d'un prince et le chemin de l'im-
« mortalité! Il est des honneurs sur lesquels
« ne peuvent rien ni les flammes, ni le
« tems, ni la malignité des successeurs.
« Les arcs de triomphe, les statues, les au-
« tels et les temples mêmes sont ruinés,
« abandonnés, censurés; mais celui qui
« foule aux pieds l'orgueil, qui met un
« frein au pouvoir absolu, brille d'un
« éclat qui se renouvelle par l'antiquité, et
« qui frappe ceux même qui lui sont étran-
« gers. A peine un souverain est-il nommé,
« qu'il doit regarder toutes ses actions,
« bonnes ou mauvaises, comme enchaînées
« à l'immortalité. Ce qui lui importe, est
« moins de laisser un nom que de le faire
« respecter; il ne le peut que par la vertu. »

Parmi les conseils qu'on ajoutait et qu'il recevait avec bienveillance, on entendit ces mots: « Jugez de nous par la voie publique;
« ne prêtez jamais l'oreille aux délations

« secrètes, aux rapports insidieux ; la voix « générale est plus sûre. Un seul peut trom- « per et être trompé ; mais jamais personne « n'en a imposé à tous ; jamais le rapport « de tous n'a trompé personne. » — Il est le seul prince dont le panégyrique soit une histoire. Ses exploits reculèrent les bornes de l'empire, qu'il fit respecter au-dedans et au-dehors. Il a jeté des ponts sur le Danube et sur le Tygre, conquis la Dacie et ruiné l'empire des Parthes. On ne peut lui repro- cher que d'avoir trop affecté l'héroïsme. — Sans doute; et comme il multiplia à l'excès les monumens et les arcs de triomphe, on dit assez plaisamment que son nom était comme la pariétaire qui s'attachait à toutes les murailles. — Que direz-vous donc de ce peuple de statues, de ce monde d'édifices que le faste d'Adrien a créés ? — Qu'il s'est trompé sur les véritables monumens de la gloire. C'est dans les écrits des sages et dans les souvenirs des hommes, qu'il faut placer son immortalité.

— Adrien, dont Trajan, tant qu'il vécut, avait éloigné l'adoption, quoiqu'il l'eût élevé successivement aux premiers emplois de l'empire, obtint par les intrigues de Plautine,

l'objet de son ambition. On publia, au dernier moment de Trajan, qu'il avait adopté Adrien. — Tel fut l'artifice dont Livie usa à la mort d'Auguste, pour élever Tibère. — Le sénat crut ou parut croire à cette adoption; et par une suite malheureusement trop commune de la marche de l'esprit humain, on vit Adrien prendre en plusieurs parties, le contre-pied de ce qu'avait fait son prédécesseur. Il commença par abandonner une partie des conquêtes de Trajan, revint à la maxime d'Auguste, qui avait recommandé de ne point étendre l'empire. Pour la première fois, le dieu Terme recula et démentit ainsi l'oracle.

Adrien condamna à mort quatre personnages consulaires, accusés d'avoir conspiré contre lui. Depuis trois règnes le sang des sénateurs avait cessé de couler, et ce premier acte de rigueur effraya tous les esprits.

Cependant le nouvel empereur avait des talens et des vertus. Il fit d'ailleurs respecter le sénat et bénir son nom par le peuple, séduit par ses libéralités et sa magnificence. Il dit dans le sénat : « Je me propose de gouverner la république de manière que le « peuple s'aperçoive que j'administre non

« pour moi, mais pour lui. » Il oublia les anciennes injures; et parvenu à la souveraine puissance, il dit à l'un de ses ennemis: « Vous voilà sauvé. »

On rapporte qu'un jour une femme qu'il avait refusé d'entendre au tribunal, s'étant écriée : « Cessez donc d'être prince, » il la rappela, l'écouta et lui rendit justice.

Il adoucit la rigueur des lois sur les esclaves, réprima le luxe des tables, renferma dans de justes bornes le pouvoir des affranchis, si redoutable sous les règnes précédens. Ayant aperçu l'un d'entr'eux qui affectait de prendre le pas sur les sénateurs, il lui envoya donner un soufflet.

A l'armée, sobre, frugal, actif, infatigable, sévère et libéral, il se fit aimer et respecter des soldats. C'est là qu'il montrait une simplicité digne des tems antiques.

Hors des camps, s'il affecta le faste, ce fut seulement dans les monumens et dans la représentation publique. — On doit même lui reprocher cette manie des édifices publics, toujours ruineuse pour l'Etat. Il sembla alors plus jaloux de la gloire d'artiste que d'empereur : il excellait en effet dans les arts. Le prince doit sans doute plutôt les

encourager que les exercer; celui-ci affecta de parcourir le cercle de toutes les connaissances humaines. Mais envieux, jaloux, fatigué d'un désir immodéré de la gloire, il persécuta des talens rivaux. Il exila et fit ensuite mourir l'architecte de la colonne trajane, le célèbre Asclépiodore.

— Le philosophe Phavorinus n'évita le même sort que par une conduite pleine d'adresse et de modération. On lui reprochait un jour de n'avoir pas contredit Adrien : « Y pensez-vous, répondit-il, un homme « qui a trente légions à son service n'a-t-il « pas toujours raison ? » Les Athéniens ayant abattu les statues du philosophe pour faire leur cour à l'empereur : « Socrate, dit-il, « eût été heureux d'en être quitte à si bon « marché. »

Similis imita cette prudence. Il eut la sagesse d'abdiquer les emplois avant d'avoir déplu. Similis fit placer cette épitaphe sur sa tombe : *Ci gît Similis, qui a passé soixante-seize ans sur la terre, et qui en a vécu sept.*

— Ce qui a manqué à Adrien, c'est une raison saine et solide, dominée par une imagination active. Il ne songea point de bonne

heure à se faire un petit nombre de principes pour régler sa conduite. Alors il ne garda aucune mesure ni dans ses vices, ni dans ses vertus. Il aima Antinoüs, le fit tuer par superstition, et lui fit bâtir des temples.

Dans ses dernières années, le désordre de ses idées devint sensible. Une maladie de langueur aigrit ses passions, envenima son esprit : il se montra lâchement cruel; désigna pour lui succéder à l'empire, un efféminé, qui mourut avant lui ; implora mille fois la mort, qu'il ne pouvait trouver, et finit enfin faisant des vers, buvant, proscrivant, mais expiant tout, en désignant Antonin pour son successeur.

C'est ainsi qu'Antonin est peint par le digne Marc-Aurèle.

« Voici les qualités que j'ai admirées, dit-il, dans mon père adoptif, et que je me propose d'imiter : la douceur, la constance inébranlable dans les résolutions prises une fois avec maturité ; l'éloignement de la vaine gloire, et l'indifférence pour ce que l'on regarde communément comme honneurs et distinctions ; l'amour du travail et l'assiduité à le suivre persévéramment; la disposition à écouter quiconque pouvait lui donner un

avis utile ; une justice inflexible, et toujours attentive à rendre à chacun ce qui lui est dû ; l'habileté à discerner les cas qui permettent l'indulgence de ceux qui exigent la sévérité.

« Plein de l'esprit de société, attentif à ne point gêner ses amis, il ne leur imposait la nécessité ni de venir à ses repas, ni de le suivre à la campagne ; et lorsque quelque raison les avait obligés de s'en dispenser, ils ne le retrouvaient, en reparaissant devant lui, nullement changé à leur égard.

« Fidèle et constant dans l'amitié, de même qu'il ne connaissait point ces saillies impétueuses qui vont jusqu'à la passion, aussi n'avait-on à craindre de sa part ni dégoût ni caprice.

« Dans les conseils, il examinait scrupuleusement les affaires ; et au lieu de se contenter des premières vues, il approfondissait son sujet, et le considérait sous toutes les faces.

« Facile à se contenter de ce qu'il trouvait sous sa main, toujours satisfait, rien n'altérait la sérénité de son ame, ni ne l'empêchait de faire usage de la sagacité qu'il avait pour prévoir au loin l'avenir. Il mettait ordre à tout, entrait dans les plus petits dé-

tails, sans bruit, sans fracas, sans donner aux choses plus de poids qu'elles n'en méritaient.

« Jamais les finances de l'empire ne furent mieux ménagées que sous son gouvernement, et il supportait sans s'émouvoir les mauvaises plaisanteries de ceux qui voulaient, sur ce point, tourner sa conduite en ridicule.

« La flatterie n'eut aucun pouvoir sur son esprit, et il supprima les acclamations qui dégénéraient en indécences. Point de superstition dans le culte de la Divinité ; point de bassesse avilissante dans ses procédés à l'égard des hommes, ni d'affectation pour se rendre populaire aux dépens de la dignité.

« Toutes ses actions étaient dirigées par une sagesse constamment uniforme, qui ne donnait dans aucun excès, qui marchait toujours sur la même ligne sans se jamais laisser prendre à l'appât de la nouveauté. Ses manières affables coulaient de source, et il ne les chargeait point, parce qu'elles n'étaient que l'expression naturelle de ses sentimens.

« Nul faste dans tout ce qui l'environnait : son exemple est une preuve qu'un prince

n'a pas besoin pour se faire respecter, ni de gardes, ni d'habillemens magnifiques, ni de statues, ni de tout l'éclat extérieur ; et qu'en se rapprochant autant qu'il lui est possible, de la manière de vivre d'un particulier, il n'en conserve que plus d'élévation et de grandeur dans le gouvernement des affaires publiques.

« Antonin avait l'esprit fort orné, suivant la mesure néanmoins qui convient à un prince. On ne pouvait pas dire de lui que ce fût un savant, un rhéteur, un sophiste, mais bien un sage perfectionné par les belles connaissances, et devenu par d'utiles réflexions, capable de se gouverner et de gouverner les autres. Il ne se piquait point d'exceller dans les sciences qui n'étaient pas de son ressort ; et regardant comme indigne de lui la jalousie contre ceux dont elles faisaient la profession et l'étude, il leur cédait sans peine la supériorité dans leur genre, et favorisait leurs succès. Il honorait sincèrement les vrais philosophes, et n'insultait point à ceux qui abusaient de ce nom pour masquer leurs vices.

« Il avait un soin raisonnable de sa santé, gardant un milieu entre des attentions de

délicatesse et une négligence nuisible. Il réussit à se conserver en substituant sa propre vigilance aux secours des médecins, qu'il n'employait que très-rarement.

« La solidité de son esprit le rendait stable et permanent, non-seulement dans sa façon de penser, mais dans sa conduite extérieure; mêmes occupations, mêmes arrangemens, goût persévérant pour les mêmes lieux; un jour de sa vie était semblable à tous les autres.

« Plein d'ouverture et de franchise, il ne faisait point mystère de ce qui ne demandait point à être caché; il n'observait le secret que pour de bonnes raisons, et particulièrement dans ce qui se rapportait aux affaires d'Etat.

« Au comble de la grandeur, il ne connut jamais les délices; et pour ce qui est des commodités de la vie, il en usait simplement et uniment lorsqu'il les avait. Si par quelque accident elles lui manquaient, il savait s'en passer.

« Il donna des jeux et des spectacles; il fit des largesses, mais avec poids et mesure, comme s'acquittant d'une dette que l'usage exigeait de lui, et non par goût pour le

faste, ni dans le dessein de s'attirer la faveur de la multitude. Il construisit divers ouvrages publics, sans aimer à bâtir, mais par raison de convenance ou même de nécessité.

« Nullement recherché dans tout ce qui regarde les soins du corps, il ne prenait point le bain à des heures insolites; il ne se piquait point d'inventer de nouveaux mets pour sa table; il n'était curieux ni de belles et précieuses étoffes pour se vêtir, ni du coup-d'œil d'une nombreuse troupe d'esclaves, tous jeunes et bien faits. Ce qu'il y avait de plus simple était ce qui lui convenait davantage.

« Sans dureté, sans audace, sans cupidité, mesuré en tout, agissant en tout avec maturité, tranquillité, circonspection, il méritait qu'on lui appliquât ce qui a été dit de Socrate, qu'il était seul capable de s'abstenir et de jouir des choses dont le commun des hommes n'a ni la force de se priver, ni la sagesse de bien user (1). »

Ne trouvez-vous pas qu'en peignant les vertus d'Antonin, Marc-Aurèle esquissa une partie des siennes? — Il est vrai : Marc-

(1) Marc-Aurèle, l. 1. Crev. t. 8, p. 204.

Aurèle prouva la vérité de ce mot de Platon, que les peuples ne seront heureux qu'alors que les philosophes régneront, ou que les rois seront philosophes. — On ne lui a reproché que l'excès de sa simplicité et de sa bonté même; elle faillit être fatale à l'empire. Il voulut d'abord prouver aux Romains que l'on pouvait partager la puissance suprême; et s'il fit un acte de magnanimité, il n'en fit pas un de prudence. Il associa à l'empire son frère Vérus, et investit Commode des titres de César et d'Auguste. On pense avec raison qu'il aurait dû mieux sonder leurs dispositions, interroger leurs qualités morales, et ne pas compromettre ainsi par une générosité déplacée, les destins du monde.

En prenant Vérus pour collègue, il fit asseoir sur le trône la dissolution même à côté de la sagesse. Vérus fit reparaître les monstrueuses dissipations de ses prédécesseurs; et à la cruauté près, il imita Caligula et Néron.

Marc-Aurèle respecta le sénat, et se fit un devoir de suivre les avis de cet illustre corps. « Tout appartient, disait-il, au peuple et au « sénat; tout, le palais même que nous ha-

« bitons. » Et lorsqu'on lui reprochait cette conduite, il ajoutait : « Il est plus juste de « sacrifier ma volonté à celle d'un si grand « nombre d'amis, que de ployer la volonté « générale à ma volonté particulière. » Il disait encore : « Nous ne pouvons rendre les « hommes tels que nous les voudrions ; il « faut donc les prendre tels qu'ils sont ; et « aux soldats : Tout ce qu'on vous donnerait « au-delà de ce qui vous est dû, serait la « substance et le sang de vos pères et de vos « proches.

« O mon fils ! une seule pensée fit la gran-« deur de Marc-Aurèle ; il se considéra « comme le ministre de la loi, comme le « premier comptable de la république.

« Il respecta la liberté (1) ; la liberté, le « premier droit de l'homme, le droit de « n'obéir qu'aux lois. Marc-Aurèle, en mon-« tant sur le trône, connut ce droit sacré ; « il vit que l'homme, né libre, mais avec le « besoin d'être gouverné, s'était soumis à « des lois, jamais aux caprices d'un maître ; « que nul homme n'a le droit de commander

(1) Extrait de l'éloge de Marc-Aurèle, par Thomas.

« arbitrairement à un autre ; que, qui usurpe
« ce pouvoir, détruit son pouvoir même.
« Il avait vu dans nos annales, les maux de
« nos ancêtres sous les Tibère et les Néron ;
« le despotisme de ces monstres, sous les-
« quels il n'y avait d'autre vertu que de sa-
« voir mourir ; le despotisme aussi odieux et
« plus lâche encore des affranchis ; l'oppres-
« sion dans l'empire ; l'univers esclave ; un
« homme, sous le nom d'empereur, qui
« anéantissait tout, parce qu'il se faisait le
« centre de tout, et qui semblait dire aux
« nations : *Vos biens et votre sang, tout est
« à moi ; souffrez et mourez.*

« Je sais que jamais les Romains n'ont
« donné et pu donner ces droits odieux à
« leurs empereurs ; mais puisqu'ils sont à-
« la-fois princes, magistrats, pontifes et gé-
« néraux, qui mettra des barrières à leur
« pouvoir, s'ils n'en mettent pas eux-mêmes ?

« O dieux ! faut-il que deux cents nations
« puissent être malheureuses, s'il arrive
« qu'un seul homme ne soit pas vertueux !
« Marc-Aurèle, armé de toute la force du
« despotisme, s'en dépouille librement.
« Pour ne pas abuser de sa puissance, il la
« limite de toutes parts. Il augmente l'auto-

« rité des lois, que trop d'empereurs avaient « voulu anéantir; il fait valoir celle des ma« gistrats, qui trop souvent n'avaient été que « des fantômes ou des esclaves. Jamais, sous « son empire, un sénateur, jamais un lâche « citoyen osa-t-il avancer que le prince n'é« tait pas soumis aux lois? *Malheureux!* « lui aurait dit Marc-Aurèle, *que t'ai-je fait* « *pour que tu m'avilisses? Apprends que* « *cette soumission m'honore; apprends que* « *le pouvoir de faire ce qui est injuste, est* « *faiblesse.*

« Non, je ne crains pas de le dire, jamais « Rome, dans ses plus beaux tems, sous ses « consuls même, jamais Rome ne fut aussi « libre. — Qu'importe d'être gouverné ou « par un seul ou par plusieurs? Rois, dicta« teurs, consuls, décemvirs, empereurs, « tous ces noms différens n'expriment « qu'une même chose, les ministres de la « loi. La loi est tout: la constitution des « Etats peut changer; les droits des citoyens « sont toujours les mêmes. Ils sont indépen« dans et de l'ambitieux qui usurpe, et du « lâche qui se vend; fondés sur la nature, « ils sont inaltérables comme elle.

« Un monstre succéda à ce grand homme:

« ce résultat est une suite nécessaire des « vices de notre gouvernement. »

Lorsque Commode commença à régner, on dit publiquement que l'âge de fer allait succéder à l'âge d'or. Devenu l'objet de la haine du sénat et des meilleurs citoyens, il se jeta vers les soldats, éleva leur puissance, et prépara ainsi la dissolution de l'empire.

Jusque-là, et particulièrement sous Néron, on avait bien senti plusieurs effets de la licence militaire ; mais ils avaient été enfin réprimés. La république, après ces orages passagers, s'était reposée comme dans un port, sous l'administration vraiment paternelle de Vespasien, qui, le premier, éleva pour elle le signal du salut, et qui eut la gloire d'ouvrir et de diriger, pour ainsi dire, cette longue suite d'empereurs bienfaisans qui, depuis lui jusqu'à Marc-Aurèle, rendirent le repos à Rome et le bonheur au monde.

Semblable à ces mouvemens souterrains, à ces commotions sourdes qui préludent aux tremblemens de terre ou à l'éruption du Vésuve, les mouvemens militaires dans l'intérieur se développant graduellement de-

puis le règne de Tibère, éclatèrent enfin après Commode, avec une violence qui ne connut plus de bornes, et qui ne se reposa que sur les ruines de l'empire. Tous ces malheurs se rattachent à l'époque où ce prince violent négligeant la politique de ses prédécesseurs, enleva au sénat une autorité qui, toute faible et toute illusoire qu'elle était, avait au moins cet avantage, qu'elle servait de prétexte et de contre-poids. Ainsi Auguste avait maintenu les soldats par le sénat, et le sénat par les soldats. Ces deux puissances étaient comme deux fortes ancres qui, jetées à-la-fois de deux côtés opposés, retinrent le vaisseau de l'Etat prêt à dériver aussitôt et à se precipiter vers les écueils dès que l'une des deux lui manquerait.

Parlerai-je du caractère de ce misérable Commode, de son avidité à répandre le sang? j'aurai achevé le tableau en disant qu'il fut bassement cruel comme Néron.

Il fut étouffé comme un monstre, dans la chambre intérieure du palais, par sa maîtresse et ses amis, qui, par sa mort, prévinrent celle qu'ils allaient recevoir.

Pertinax apparut un instant comme un

rayon qui luit au milieu d'un ciel chargé d'orages. Il fut massacré dès ses premiers pas dans la carrière de l'administration. Les prétoriens ne pouvaient supporter un homme de bien ; ils le tuèrent.

Pertinax sembla prévoir sa triste destinée : réveillé dans la nuit par les meurtriers de Commode, qui le désignaient à l'empire, il se présenta intrépidement, et leur offrit sa tête, croyant que le tyran la demandait. On y posa la couronne, qu'il ne ceignit que pendant deux mois. Il disait : « J'aime mieux « que l'administrateur de la république soit « pauvre, que de l'enrichir par des exac- « tions tyranniques. » Ces mots lui coûtèrent la vie.

Le soldat ne connaissait plus d'autre puissance que celle des armes, ni d'autre existence que celle de la corruption.

Ce fut alors que, chose inouie ! on vit l'empire mis à l'encan. Les prétoriens craignant de ne pas obtenir dans un contrat particulier, un prix convenable pour un effet d'une si grande valeur, coururent sur les remparts, et annoncèrent à haute voix que l'univers romain serait adjugé dans une

vente publique, au dernier enchérisseur (1).

Un vieillard riche, et qui n'avait été jusque-là ambitieux que de l'obscurité et des plaisirs, fut assez facile pour céder à cette amorce dangereuse, ou plutôt aux insinuations domestiques qui le poussèrent dans l'abîme.

Une femme, des affranchis avides, des parasites lui persuadèrent à table qu'il était né pour l'empire.

Un de ses compétiteurs, Sulpitianus, offrait à chaque soldat cinq mille drachmes (2). Julien fit tout-à-coup pencher la balance par l'offre de six mille deux cent cinquante drachmes (3) par tête. Il ne régna que soixante-six jours, et eut la tête tranchée dans l'intérieur du palais, par ordre du sénat ou plutôt de Sévère.

— Les scènes de carnage comprimées par la sagesse de quelques empereurs, s'étaient renouvelées. Le sang des meilleurs citoyens avait été versé, et ensuite celui des empe-

---

(1) Dion. Cass. l. 73, p. 1234. Herodian. l. 2, p. 63, Hist. August. p. 60. Gibbon, tom. 1, p. 305.

(2) 3,680 liv.

(3) 4,600 liv.

reurs. Il ne restait plus d'autres malheurs à éprouver que l'horreur des guerres civiles ; — elles éclatèrent. Trois hommes se disputèrent l'empire ; Niger, Albinus et Sévère.

On a comparé Sévère à Sylla, monstre que l'on disait tenir et du renard, et du lion.

Eloquent, dissimulé, actif, intrépide et barbare, Sévère fut le plus fourbe et le plus féroce ambitieux de tous. Accusé dans sa jeunesse, il avait dû la vie à ce même Julianus qu'il précipita d'un trône vénal, et qu'il força de recevoir la mort.

Il entra dans Rome, comme dans une ville prise d'assaut, et montra, ce qui ne s'était point vu encore, l'image de la guerre dans le Forum, et des armes au milieu des toges. Il fit trembler le sénat, qu'il décima comme les gardes prétoriennes, s'entoura d'une garde barbare, et ne mit aucun frein à ses cruautés. Ses propres soldats même en craignirent le développement, et s'enfuirent par bandes chez les Parthes.

Après avoir foulé Rome, et accablé tous les ordres de l'Etat, il se livra au plus odieux des ministres, à Plautien, qui s'éleva comme Séjan et tomba comme lui.

La fortune, autant que son caractère,

contribua à l'élévation de Sévère. Niger et Albinus, ses compétiteurs, dont le premier avait même obtenu avant lui les suffrages du sénat, suffrages d'autant plus honorables qu'il ne les avait point recherchés, commirent de grandes fautes. Ils égalaient et surpassaient peut-être Sévère sous le rapport des talens militaires; ils lui étaient bien inférieurs sous le rapport des talens politiques. Niger, au lieu de marcher droit à Rome, perdit le tems en Asie à de vains préparatifs, et même dans des fêtes. Le tems est le seul instrument des succès; celui qui ne sait pas l'employer, ne doit accuser que lui-même de ses revers.— C'est une triste vérité que, dans les guerres civiles comme presque dans toutes choses, tout dépend d'avoir d'excellens courriers.

— Albinus eut le tort de ne pas confondre ses intérêts avec ceux de Niger, et de croire qu'il s'élèverait sur les ruines de ses deux rivaux. Sévère le séduisit par des offres captieuses, par une association simulée à l'empire; il parvint ainsi à tenir ses deux rivaux séparés, à rompre le poids de leurs forces. Niger vaincu, Albinus fut accablé.

Ce fut alors que Sévère, levant le masque,

et uniquement pour braver toute autorité, même celle de l'opinion, rétablit la mémoire de Commode. Il semblait prévoir que son fils serait digne de reproduire tous les excès de ce gladiateur couvert de la pourpre, et même de les surpasser. Cette idée seule suffit pour le punir ; car, à ses derniers momens, il entrevit les divisions et les malheurs de sa famille, et le malheureux Géta s'écria un jour devant lui, en s'adressant à Caracalla : *Vous tuerez votre frère*. En effet, il le tua. —Je désirerais connaître quels eussent été les destins de l'empire, si ceux de Niger avaient été plus heureux.—Il ne faut point juger de Niger par les reproches de ses rivaux. La critique des rivaux n'a qu'un seul avantage, c'est celui de démasquer l'auteur même des inculpations ; car il arrive presque toujours qu'ils accusent les autres de leurs propres vices.

Niger passa par tous les degrés de la milice. Bon soldat, excellent officier, grand général, empereur malheureux. Son caractère était un mélange de fermeté et de bienveillance ; il eût été sévère aux soldats, et doux envers les citoyens. Comme il respectait la mémoire des bons et des grands empereurs, d'Au-

guste, de Vespasien, de Titus, de Trajan, d'Antonin, de Marc-Aurèle, il est à croire qu'il les aurait imité. Il dédaignait d'ailleurs les louanges, comme tous les hommes qui sont au-dessus de la flatterie. Un sophiste s'étant présenté devant lui pour prononcer, en sa présence, son panégyrique : « Faites « celui d'Annibal, ou plutôt de quelque « Romain, d'un grand homme enfin dont « l'exemple nous instruise. C'est une déri- « sion que de louer les vivans, et sur-tout les « princes qui inspirent des craintes ou des « espérances. Flatter la puissance, prouve « une ame plus intéressée que généreuse. « Pour moi, si je me fais chérir pendant ma « vie, et tel est mon dessein, on me louera « après ma mort. »

Ici Alexien, venant à lever les yeux sur une statue de Caracalla, frémit d'une indignation profonde. — Que dire d'un insensé qui réunit en lui seul Néron, Caligula et Commode? Sa vie avait été un opprobre et une calamité publique comme la leur : il périt aussi misérablement qu'eux, le poignard de Macrin en purgea la terre. Le reste vous est connu.

En cet instant, Mammée s'avança vers

nous : assise derrière une statue qui la cachait à nos regards, elle avait entendu une partie de nos discours. Le feu de la vertu brillait dans ses yeux, et se mêlait à l'éclat de la satisfaction maternelle. Venez, m'écriai-je, en mettant Alexien dans ses bras, venez jouir de votre ouvrage, et rendre au monde Marc-Aurèle.

LETTRE XLII.

ULPIEN A MAMMÉE.

Il lui propose de faire adopter Alexien par Héliogabale.

L'ADOPTION d'un César est le seul moyen de préparer sans trouble une révolution certaine. L'adoption nous a donné les meilleurs des empereurs ; nous lui avons dû Marc-Aurèle, et nous lui devrons Alexandre. Cette mesure réunit ici tous les avantages, celui du choix et de l'hérédité ; car, par-là, on conserve la puissance impériale dans votre famille, et cependant on a cherché dans tout l'empire le plus digne de l'obtenir.

Il est d'autant plus pressant d'avoir recours à ce moyen, qu'Héliogabale, par ses excès, se perd non-seulement lui-même, mais entraîne encore avec lui tous les siens dans sa chûte. Il faut le précipiter ou tomber avec lui. Le moment est propice ; les soldats commencent à partager l'indignation de tous les ordres de l'Etat.

LETTRE XLIII.

MAMMÉE A HÉLIOGABALE (1).

Sur le même sujet.

Vous avez négligé les sages avis d'une autre mère (1) ; depuis long-tems elle vous est devenue étrangère. Vous traitez sa prudence de pusillanimité, sa retenue de faiblesse, et ses principes enfin de préjugés : vous méconnaissez même sa tendresse. N'est-ce pas moi qui accueillis votre exil ? qui prodiguai à votre première jeunesse les soins les plus utiles, et qui vous fis succéder à la place de votre aïeul ? N'est-ce pas moi, enfin, qui bravai tous les périls pour vous élever sur le premier trône du monde ? Pour prix de cette conduite, je ne me suis réservé que votre propre bonheur et la retraite dans laquelle mes goûts m'ensevelissent.

---

(1) On se rappelle que Mammée est l'aïeule d'Héliogabale.

(2) Hérod. l. 5.

Les conseils que je vous donnais étaient donc désintéressés : je vous les donnais pour votre propre gloire ; mais la voix des plaisirs que vous cherchez avec une espèce de fureur, l'emporte sur la mienne. J'ai pitié de vos erreurs, et même je les blâme ; mais ne pouvant triompher de l'ascendant impérieux qu'exercent sur vous, et vos ministres, et vos passions, il faut vous épargner des reproches importuns qui me feraient haïr, sans rien changer au cours des choses.

L'administration suprême et ses devoirs vous pèsent ; vous ne vous croyez empereur que pour vous plonger dans la mollesse. Eh bien ! faites deux parts de votre destinée ; gardez pour vous celle de vos plaisirs, et laissez retomber sur un autre tout le poids des travaux. Imitez vos prédécesseurs, qui suivirent souvent cette marche : c'est ainsi que plusieurs Césars ont été adoptés ; c'est ainsi que Lucius Vérus, partageant avec Marc-Aurèle le pouvoir, laissa au philosophe toutes les épines de l'administration dont il se réservait toutes les roses. Il eut les bénéfices, et un autre les charges.

D'ailleurs, des fonctions divines doivent vous distraire des fonctions humaines. Vous

êtes revêtu du sacerdoce ; vous vous occupez du culte de votre Dieu et de ses fêtes : gouvernez la religion, tandis qu'un autre gouvernera l'Etat.

Il faut que ce nouveau César ait les mêmes intérêts que vous ; ainsi il doit être pris dans votre famille. Un étranger aurait des vues différentes et opposées : vous avez un parent qui est votre ami, qui a passé avec vous et aux pieds des mêmes autels une partie de son enfance, Alexien, qui vous chérira d'autant plus que vous l'honorerez davantage.

Pesez toutes ces circonstances ; sur-tout ne consultez que votre propre intérêt.

LETTRE XLIV.

HÉLIOGABALE AU SÉNAT.

Adoption d'Alexien.

J'ADOPTE Alexien, et je le nomme César(1). Je me félicite de changer son nom de frère en celui de fils. Je n'en désire point d'autre; la désignation de cet héritier unique épargnera à l'empire des troubles après moi, et à ma famille des divisions funestes.

La divinité que j'adore m'a elle-même inspiré cette résolution; mais elle veut que mon fils adoptif porte le nom d'Alexandre, auquel j'ajoute celui de Marc-Aurèle.

Je le désigne consul pour l'année qui va suivre.

---

(1) Dion. Cass. Herod. loc. cit.

NOTES
DE LA
SECONDE PARTIE.

Page 208.

(*a*) Autant qu'Auguste se livra long-tems à la dissolution la plus effrénée, autant son énorme cruauté fut tranquillement réfléchie. Ce fut au milieu des festins et des fêtes qu'il ordonna des proscriptions; il y eut près de trois cents sénateurs de proscrits, deux mille chevaliers, et plus de cent pères de familles obscurs, mais riches, dont tout le crime était dans leur fortune. Octave et Antoine ne les firent tuer que pour avoir leur argent; et en cela ils ne furent nullement différens des voleurs de grand chemin, qu'on fait expirer sur la roue.

Octave, immédiatement après la guerre de Pérouse, donna à ses soldats vétérans toutes les terres des citoyens de Mantoue et de Crémone. Ainsi il récompensait le meurtre par la déprédation.

Il n'est que trop certain que le monde fut ravagé depuis l'Euphrate jusqu'au fond de l'Espagne, par un homme sans pudeur, sans loi, sans honneur, sans probité, fourbe, ingrat, avare, sanguinaire, tranquille dans le crime, et qui, dans une république bien policée,

aurait péri par le dernier supplice au premier de ses crimes.

Cependant on admire encore le gouvernement d'Auguste, parce que Rome goûta sous lui la paix, les plaisirs et l'abondance. Sénèque dit de lui : *Clementiam non voco lassam crudelitatem.* Je n'appelle point clémence, la lassitude de la cruauté.

On croit qu'Auguste devint plus doux quand le crime ne lui fut plus nécessaire, et qu'il vit qu'étant maître absolu, il n'avait plus d'autre intérêt que celui de paraître juste ; mais il me semble qu'il fut toujours plus impitoyable que clément ; car après la bataille d'Actium, il fit égorger le fils d'Antoine au pied de la statue de César, et il eut la barbarie de faire trancher la tête au jeune Césarion, fils de César et de Cléopâtre, que lui-même avait reconnu pour roi d'Egypte.

Ayant un jour soupçonné le préteur Gallius-Quintus, d'être venu à l'audience avec un poignard sous sa robe, il le fit appliquer en sa présence à la torture ; et dans l'indignation où il fut de s'entendre appeler tyran par ce sénateur, il lui arracha lui-même les yeux, si on en croit Suétone.

On sait que César, son père adoptif, fut assez grand pour pardonner à presque tous ses ennemis ; mais je ne vois pas qu'Auguste ait pardonné à un seul. Je doute fort de sa prétendue clémence envers Cinna. Tacite ni Suétone ne disent rien de cette aventure. Suétone, qui parle de toutes les conspirations faites contre Auguste, n'aurait pas manqué de parler de la plus célèbre. La singularité d'un consulat donné à Cinna pour prix de la plus noire perfidie, n'aurait pas échappé à tous les historiens

contemporains. Dion Cassius n'en parle qu'après Sénèque; et ce morceau de Sénèque ressemble plus à une déclamation qu'à une vérité historique. De plus, Sénèque met la scène en Gaule, et Dion à Rome. Il y a là une contradiction qui achève d'ôter toute vraisemblance à cette aventure. Aucune de nos histoires romaines compilées à la hâte et sans choix, n'a discuté ce fait intéressant. L'histoire de Laurent Echard a paru, aux hommes éclairés, aussi fautive que tronquée; l'esprit d'examen a rarement conduit les écrivains.

Comment peut-on tenir compte à un brigand enrichi et affermi, de jouir en paix du fruit de ses rapines, et de ne pas assassiner tous les jours les fils et les petits-fils des proscrits, quand ils sont à genoux devant lui et qu'ils l'adorent? Il fut un politique prudent après avoir été un barbare; mais il est à remarquer que la postérité ne lui donnera jamais le nom de *vertueux*, comme à Titus, à Trajan, aux Antonins. Il s'introduisit même une coutume dans les complimens qu'on faisait aux empereurs à leur avénement, c'était de leur souhaiter d'être plus heureux qu'Auguste et meilleurs que Trajan.

Il est donc permis aujourd'hui de regarder Auguste comme un monstre adroit et heureux.

VOLT. *Dict. philos.*

Note 2, page 225.

(*b*) Vois Séjan, vois la haine attachée aux grandeurs,
D'un abime à ses pieds ouvrir les profondeurs.
Ses titres éclatans renflaient de longues pages;
C'est un arrêt de mort : il tombe, et ses images,
Ces monumens si fiers, avec lui condamnés,

Roulent, par les bourreaux honteusement traînés.
Vois les Romains en foule expier leur bassesse.
Entends-tu retentir la haine vengeresse,
Et les chevaux d'airain mutilés par le fer ?
Sous les soufflets bruyans, entends-tu siffler l'air ?
La forge en frémissant s'allume; le feu brille :
Ce Séjan colossal dans les fourneaux pétille.
Déjà coule à torrens le bronze révéré ;
Déjà ce front superbe et d'un peuple adoré,
Ce front, qui fut jadis le second de la terre,
Et disputait l'encens aux maîtres du tonnerre,
Devient vase, trépied, plat, cuvette, bassin.

Va, cours, que des lauriers suspendus par ta main,
De tes toits couronnés embellissent le faîte ;
Immole une victime et prépare une fête :
Ce jour pour les Romains est un jour fortuné.
Séjan, le fier Séjan au supplice est traîné.
Quel spectacle ! on s'étonne, on célèbre sa chute ;
Enfin à ses fureurs je ne suis plus en butte :
Je ne l'aimai jamais. Quels dédains ! quel orgueil !
Comme il laissait tomber un insolent coup-d'œil !
De quoi l'accuse-t-on ? qu'a-t-il osé commettre ?
Où sont les délateurs, les témoins ? — Une lettre
Des roches de Caprée est venue au sénat.
Sa prolixe longueur est un secret d'Etat.
— J'entends, et ne veux pas en savoir davantage.
— Mais le peuple ? — Le peuple ? il suit l'antique usage.
Quand on est condamné, peut-on être innocent ?
Il hait le malheureux, adore le puissant.
Si le sort à Séjan n'eût pas été contraire,
Du lion endormi dans son triste repaire,
Si l'imprudent sommeil avait été surpris,
Dans ce même moment, tout ce peuple à grands cris,
Saluerait empereur ce Séjan qu'il outrage.

JUVÉNAL, *sat. X*, *traduc. de Thomas.*

Note 3, page 238.

Caligula et Néron, *dialogue par Fénélon.*

CALIGULA.

Je suis ravi de te voir; tu es une rareté. On a voulu me donner de la jalousie contre toi, en m'assurant que tu m'as surpassé en prodiges; mais je n'en crois rien.

NÉRON.

Belle comparaison! tu étais un fou. Pour moi, je me suis joué des hommes, et je leur ai fait voir des choses qu'ils n'avaient jamais vues. J'ai fait périr ma mère, ma femme, mon gouverneur et mon précepteur. J'ai brûlé ma patrie. Voilà des coups d'un grand courage qui s'élève au-dessus de la faiblesse humaine. Le vulgaire appelle cela cruauté; moi, je l'appelle mépris de la nature entière et grandeur d'ame.

CALIGULA.

Tu fais le fanfaron. As-tu étouffé, comme moi, un père mourant? as-tu caressé, comme moi, ta femme, en lui disant : Jolie petite tête que je ferai couper quand je voudrai?

NÉRON.

Tout cela n'est que gentillesse; pour moi, je n'avance rien qui ne soit solide. Hé! vraiment j'avais oublié un des beaux traits de ma vie : c'est d'avoir fait mourir mon frère Britannicus.

CALIGULA.

C'est quelque chose, je l'avoue. Sans doute tu l'as fait pour imiter la vertu du grand fondateur de Rome, qui, pour le bien public, n'épargna pas même le sang de son frère. Mais tu n'étais qu'un musicien.

NÉRON.

Pour toi, tu avais des prétentions plus hautes; tu voulais être Dieu, et massacrer tous ceux qui en auraient douté.

CALIGULA.

Pourquoi non? pouvait-on mieux employer la vie des hommes que de la sacrifier à ma divinité? C'étaient autant de victimes immolées sur mes autels.

NÉRON.

Je ne donnais point dans de telles visions; mais j'étais le plus grand musicien, et le comédien le plus parfait de l'empire; j'étais même bon poëte.

CALIGULA.

Du moins tu le croyais; mais les autres n'en croyaient rien: on se moquait de ta voix et de tes vers.

NÉRON.

On ne s'en moquait pas impunément. Lucain se repentit de m'avoir voulu surpasser.

CALIGULA.

Voilà un bel honneur pour un empereur romain, que de monter sur le théâtre comme un bouffon, d'être jaloux des poëtes, et de s'attirer la dérision publique!

NÉRON.

C'est le voyage que je fis dans la Grèce, qui m'échauffa la cervelle pour le théâtre et pour toutes les représentations.

CALIGULA.

Tu devais demeurer en Grèce pour y gagner ta vie en comédien, et laisser faire un autre empereur à Rome qui en soutînt mieux la majesté.

NÉRON.

N'avais-je pas ma maison dorée, qui devait être plus grande que les plus grandes villes? Oui-da, je m'entendais en magnificence.

CALIGULA.

Si on l'eût achevée, cette maison, il aurait fallu que les Romains fussent allés loger hors de Rome. Cette maison était proportionnée au colosse qui te représentait, et non pas à toi, qui n'était pas plus grand qu'un autre homme.

NÉRON.

C'est que je visais au grand.

CALIGULA.

Non : tu visais au gigantesque et au monstrueux; mais tous ces beaux desseins furent renversés par Vindex.

NÉRON.

Et les tiens, par Chéréas, comme tu allais au théâtre.

CALIGULA.

A n'en point mentir, nous fîmes tous deux une fin assez malheureuse, et dans la fleur de notre jeunesse.

NÉRON.

Il faut dire la vérité; peu de gens étaient portés à faire des vers pour nous et à nous souhaiter une longue vie. On passe mal son tems à se croire toujours entre des poignards.

CALIGULA.

De la manière que tu en parles, tu ferais croire que si tu retournais au monde, tu changerais de vie.

NÉRON.

Point du tout: je ne pourrais gagner sur moi de me modérer. Vois-tu bien, mon pauvre ami, et tu l'as senti aussi bien que moi, c'est une étrange chose que de pouvoir tout quand on a la tête un peu faible; elle tourne bien vîte dans cette puissance sans bornes. Tel serait sage dans une condition médiocre, qui devient insensé quand il est le maître du monde.

CALIGULA.

Cette folie serait bien jolie si elle n'avait rien à craindre; mais les conjurations, les troubles, les remords, les embarras d'un grand empire gâtent le métier. D'ailleurs la comédie est courte, ou plutôt c'est une horrible tragédie qui finit tout-à-coup. Il faut venir compter ici avec ces trois vieillards chagrins et sévères qui n'entendent point raillerie, et qui punissent comme des scélérats ceux qui se faisaient adorer sur la terre. Je vois venir Domitien, Commode, Caracalla, Héliogabale, chargés de chaînes, qui vont passer leur tems aussi mal que nous.

Fin de la seconde partie.

TROISIÈME PARTIE.

LETTRE XLV.

AQUILIA SÉVÉRA, *vestale*, A MAMMÉE.

Outrages qu'elle a reçus d'Héliogabale.

Au nom des dieux et par leur majesté suprême, par ce feu sacré que j'entretiens sur les autels de Vesta ; au nom de la religion offensée et de la pudeur publique outragée, accordez-moi un asyle dans votre palais ; il sera peut-être plus respecté que le sanctuaire d'une autre Divinité. Je me réfugie auprès de votre vertu. Héliogabale osera-t-il, si vous vous placez entre lui et moi, me choisir pour la compagne ou plutôt pour la victime de ses infamies. Il ose proposer à une vierge vouée au culte des Dieux, de passer dans sa couche impure ; il m'offre le titre d'impératrice, comme s'il pouvait m'enlever celui de vestale. Apprenez ses forfaits.

Je veillais un soir près de l'autel sacré :

mes chastes mains en renouvelaient le foyer ; il ne jetait que de pâles étincelles. O présage sinistre ! la flamme paraissait livide et mourante. L'obscurité mystérieuse du temple en était redoublée : à la triste lueur des reflets mélancoliques de la lumière vacillante, je distinguais à peine les simulacres de la Divinité, qui semblait lancer des regards irrités. Ces présages, la nuit, ces grandes nappes d'ombres mobiles qui suivaient tous les mouvemens de mon flambeau prêt à s'éteindre, l'humidité du lieu qui glaçait mes sens déjà frappés de terreur, le retentissement sourd et monotone de mes pas, et même mon taciturne recueillement, tout concourait à me plonger dans un abattement mêlé d'épouvante. Je me prosternai alors aux pieds de l'autel : mon cœur s'éleva vers la Divinité, et je fus consolée. Un rayon de lumière sembla percer ces nuages : mon ame nageait dans toutes ces illusions qu'une extase fait éprouver. Dans mon enthousiasme religieux, je croyais me confondre avec la Divinité, et me perdre dans son sein. Mille songes flatteurs plus ravissans que l'égarement des voluptés que j'ignore, berçaient ma pensée, et portaient

jusqu'au fond de mon cœur une ivresse délicieuse dans laquelle se mêlaient les larmes, les soupirs, et je ne sais quel bouleversement de tout mon être. Je suis sûre qu'alors mes traits étaient plus animés ; mon sein palpitait, et tout mon corps tremblait d'une émotion que je craignais de voir finir. Je crus sentir une crise telle qu'on en éprouve dans une fièvre ardente : la langueur succéda à la vivacité de cette exaltation de tous mes sens, et je tombai par degrés dans un sommeil doux et profond.

Quel réveil ! je me débattais dans des bras impies et sacrilèges. Un homme abusant d'un pouvoir qui ne connaît pas de limites, Héliogabale, à la faveur de l'or, de la séduction, et sur-tout de la crainte, avait forcé une des vénérables prêtresses à lui ouvrir le sanctuaire.

Déjà sa main effrénée . . . . mon sein était nud, tous mes vêtemens en désordre et ma tunique abattue. A la face même de la déesse tutélaire de la virginité, il allait... O Dieux ! et vous ne lançâtes point la foudre ! Mes cris perçans retentissent et se perdent sous les voûtes gémissantes : rien ne répond, si

ce n'est du fond du sanctuaire, un écho lamentable.

Le cruel poursuit, et me presse comme le milan abattu sur une colombe. Je me débats; nous roulons sur les degrés de l'autel. Le ravisseur subjuguait sa proie, lorsque par un dernier effort, étendant les bras et m'attachant à l'autel, j'entraînai dans ma résistance le trépied sacré. Il tombe; le feu s'éteint.

L'impie fut alors saisi d'une juste terreur. Vous savez que l'extinction du feu sacré présage les dernières calamités. Ah! sans doute, elle lui annonçait la fin d'un régne abominable marqué par une exécrable violence.

Je m'arrachai alors facilement de ses bras; je gagnai précipitamment un lieu du temple où il ne pouvait m'atteindre. Je l'entendis alors, aussi faible qu'il avait été furieux, car il passe facilement des excès de la débauche à ceux de la superstition; je l'entendis prodiguer à la Divinité, les prières les plus basses; et le front humilié dans la poussière, lui demander pardon d'un outrage qu'il brûlait encore de consommer.

Indignée, exaltée par le sentiment de ma situation, je crus devoir répondre ce qu'auraient répondu les Dieux. J'étais appuyée contre une statue propre à rendre des oracles; l'artiste l'a construite avec un tel artifice, que la voix d'une personne placée dans l'intérieur, rend un son effrayant multiplié encore par les cavités profondes d'un écho souterrain.

Je m'enfermai dans la statue, et je prononçai cet oracle : « Tremble, impie, ta fin « approche ; un mortel plus digne remplira « ce trône souillé par tes forfaits. L'oppro- « bre de ta vie réjaillira sur ta mémoire; tu « périras comme Néron ; et plus misérable « encore, tu laisseras un nom plus infame. »

Il resta long-tems muet, la face contre terre et comme foudroyé. Il se relève enfin; mais tremblant, mais agité par les Furies. Il veut parler, et ne peut faire entendre que des sons inarticulés et des cris d'effroi. Il se trouble, il s'égare, il se croit perdu dans ce temple comme dans un labyrinthe : la porte était devant ses yeux, il ne l'aperçoit pas. Il revient cent fois sur ses pas : ses genoux chancelaient; il heurte tous les objets qu'il rencontre. Enfin une chute le pousse contre

l'entrée ; il la reconnaît, et s'éloigne en blasphémant. Bientôt un de ses confidens rentre avec un flambeau, relève le foyer, le rallume et se retire.

Ses émissaires m'ont depuis apporté ses lettres. Quelle volonté hautaine et de quel style il s'est servi ! Tout me fait croire que d'indignes prêtresses, corrompues par cet homme infame, ont secondé ses projets.

Non, l'état où je me suis trouvée avant son attentat n'était point naturel. On avait préparé par un philtre perfide le désordre de tous mes sens. Ah ! grands Dieux ! s'ils m'avaient trahi ! Je n'ai de tout ce qui s'est passé d'abord, qu'une idée confuse. Je ne puis resaisir par la pensée la suite de tous ces objets ; ils effraient autant ma mémoire que ma pudeur. Aurais-je perdu l'une et l'autre ?

Cette intelligence que je soupçonne entre mes collègues et l'empereur, m'oblige à me jeter à vos pieds. Sauvez-moi.

LETTRE XLVI.

AQUILIA SÉVÉRA, *vestale*, A MAMMÉE.

Suite du même sujet.

Il n'est plus tems : le scélérat a tenté une dernière violence ; mais il a échoué. Furieux de ce qu'il appelle une rébellion envers la majesté souveraine, accoutumé à ne connaître rien de sacré ni aucune résistance, il a épuisé les injures et les menaces. Je ne sais comment ce peu d'attraits que j'ai reçu des Dieux, a pu exciter une passion aussi effrénée ; ou plutôt n'est-ce pas le sacrilège et l'impiété qui excitent ses désirs ? La majesté des Dieux violée, mon caractère profané, le mépris de tout ce que les Romains respectent le plus, un attentat inoui qui ne s'est point renouvelé depuis Néron ; voilà ce qui m'embellit à ses yeux, et ce qui me prête sans doute des charmes particuliers.

Le croirez-vous ? sa fureur s'est adoucie par degrés. Il est descendu à la prière. Je l'ai vu à mes genoux me supplier ; je ne sais même

s'il n'a pas versé des larmes. Je l'ai repoussé alors avec plus de douceur ; mais je l'ai repoussé. Le tigre qui paraît endormi et que l'on prendrait alors pour un animal si doux, ne se réveille pas avec plus de furie, les yeux étincelans et la gueule béante. La colère, mêlée de dépit et d'orgueil, éclatait dans ses regards, dans tous les muscles de sa physionomie, agitée de mouvemens convulsifs. Enfin, pâle de fureur, il s'écria : « Je cours vous dénoncer au collége des vestales pour avoir laissé éteindre le feu sacré. « Vous connaissez quel est le supplice réservé à cette négligence. — Les coupables « sont enterrées vives ; mais vous savez « si je suis coupable. —Oui sans doute, vous « l'êtes de me résister. Et qu'importe que « vous offensiez ou les Dieux ou l'empereur ! « le même supplice doit suivre la même offense. Il en est tems encore, parlez. —Vous « êtes le plus horrible des monstres. »

Et je m'éloignai en abaissant mon voile sur mes yeux.

Il a tenu son horrible promesse. Le collége des vestales, sur le témoignage des prêtresses qu'il a corrompues, et qui, cachées, assistèrent sans doute à son crime, ont dé-

claré que j'avais laissé éteindre le feu sacré, et qu'il avait été rallumé par une main étrangère, ce qui est un nouvel attentat, a prononcé ma condamnation.

On dispose les préparatifs de mon supplice.

LETTRE XLVII.

HÉLIOGABALE A MAMMÉE.

Il épouse la vestale.

JE ne puis vous résister; je pardonne. J'ai arraché Aquilia-Sévéra au supplice et du temple de Vesta. Je l'épouse. Je viens d'en instruire le sénat, en ajoutant que, d'un prêtre tel que moi et d'une prêtresse, il ne peut naître que des enfans agréables aux Dieux.

LETTRE XLVIII.

GORDIUS A CYNISCA.

Répudiation de la vestale.

HÉLIOGABALE est prêt à répudier Sévéra; que dis-je? en cet instant elle est peut-être chassée du palais. Son caprice assouvi, il ne trouve plus rien que d'insupportable dans les charmes d'une union légitime.

Après s'être glorifié d'un sacrilége, d'une action pour laquelle il méritait d'être battu de verges dans la place publique, il ne lui reste plus qu'à donner à la répudiation un éclat aussi scandaleux qu'à cet hyménée.

Je crois cependant qu'il aime encore Sévéra; mais le plaisir de l'outrager l'emporte; car les jouissances de cette ame perverse se composent en grande partie des peines qu'il fait éprouver.

LETTRE XLIX.

PAULUS A MAMMÉE.

Principes qu'Alexien se propose de développer dans l'administration.

Vous avez paru frappée hier de la chaleur avec laquelle Alexien s'entretenait avec moi sous un platane, pendant que les convives étaient encore rassemblés autour de vous. Vous avez paru alarmée de la vivacité de nos discours; qu'il m'est doux de vous rassurer par le tableau des vertus de mon élève! Il ne s'agit, pour lui, que de les modérer.

Nous avions assisté le matin au spectacle des prodigalités d'Héliogabale; le discours étant naturellement tombé sur ses profusions, il s'écria: « Le prince n'est que l'économe et le dispensateur des deniers publics; il ne lui appartient point d'en disposer pour son divertissement, ni pour celui des autres; c'est le fruit des sueurs du peuple, c'est l'ame de ses besoins.

« Mais, lui dis-je, si Alexien occupait le

premier rang de l'empire, ne verserait-il aucune largesse sur la multitude ? Et dans ce cas, où pourrait-il puiser ailleurs que dans le trésor public ? — J'imaginerais, pour me procurer de l'argent, des moyens qui ne pouraient ruiner les particuliers (1) ; je mettrais, par exemple, de nouveaux impôts sur les ouvriers de luxe assez riches pour les payer sans peine, et j'en allégerais d'autres qui sont plus onéreux. Je ferais percevoir exactement toutes les taxes ordonnées, mais j'en conserverais le dépôt avec grand soin, et ne l'emploierais que pour le bien de l'Etat. Je retrancherais de ma maison toutes les personnes inutiles ; je n'entretiendrais aucun officier honoraire ; je n'en salarierais aucun sans qu'il ne remplît son service. Ce n'est pas dans l'éclat ni dans la magnificence, que consistent la gloire et la grandeur d'un empire, mais dans sa force et dans sa puissance bien établie.

« A quoi me servirait ce luxe de pierreries accumulées dans un palais ? Quel usage retirerais-je de toutes celles que l'on offre à

---

(1) Lamprid. Vit. Alex. *in Augustâ Historiâ*, vol. cit. p. 115-136.

l'empereur ? Je les vendrais pour augmenter l'épargne.

« On ne me verrait jamais prodiguer l'or ni l'argent aux comédiens, ni aux cochers du cirque ; ce soin peut convenir aux particuliers, qui peuvent à loisir prodiguer leurs richesses.

« Le peuple a besoin de spectacles, j'en ferais nourrir les artistes, mais avec économie et sobriété ; je ne voudrais pas leur accorder ces prodigalités énormes dont je les vois se gorger, tandis que des citoyens infiniment plus estimables n'ont pas le nécessaire.

« Je garderais pour les soldats l'or et l'argent du trésor ; les autres recevraient en nature toutes les choses dont ils auraient besoin. Il est bon d'adresser aux Dieux des offrandes ; mais le prince doit porter l'économie même jusque dans cette partie de sa dépense. Quatre ou cinq livres d'argent suffiraient pour cet objet : les Dieux n'ont pas besoin d'or, il corrompt le cœur de leurs ministres.

— En retranchant toutes ces dépenses, que vous regardez comme inutiles, ne craignez-vous pas qu'on vous accuse d'une ava-

rice héréditaire ?.... (1) — Je vous entends... (2). Croyez-vous que dans les occasions importantes, et lorsqu'il s'agirait d'assurer le bonheur de l'empire, j'emploierais une économie aussi sévère (3)? On ne peut nier que les impôts actuels ne soient peut-être trente fois au-dessus de ce que le peuple en peut porter : je les réduirais (4). Ajoutez à cet abus toutes les vexations que les citoyens éprouvent de la part des percepteurs. Quant à ces derniers, je les changerais très-souvent, et ne voudrais point leur laisser le tems de s'engraisser des sueurs du peuple.

« Les riches insatiables exigent du pauvre un intérêt exorbitant ; je dégraderais le sénateur qui prêterait son argent à usure, ou du moins j'en fixerais le taux (5).

« Au lieu de m'en emparer, je laisserais les trésors à ceux qui les auraient trouvés ; seulement s'ils étaient excessifs, j'en ferais

---

(1) *Julian. Cœsar.* p. 836.

(2) On reprochait ce vice à Mammée, mère d'Alexien.

(3) Her. l. 6, p. 575.

(4) Lamprid. loc. cit.

(5) Alexien prêtait son argent ; mais il n'éxigeait des pauvres aucun intérêt.

donner une partie à quelques hommes de bien, aux savans, aux hommes de lettres, aux artistes, tous illustres nécessiteux (1).

« Je laisserais à plusieurs villes l'argent qu'elles doivent fournir à l'épargne, pour rétablir les édifices publics et particuliers, ou en élever de nouveaux.

« Je ferais bâtir des greniers et des bains publics dans tous les quartiers privés de ces monumens.

« Je fournirais aux gouverneurs des provinces l'argent, les officiers, les chevaux, et toutes les choses nécessaires. S'ils avaient bien rempli leurs fonctions, ils garderaient une partie de ces objets, sinon je les forcerais d'en rendre quatre fois autant. Dans le premier cas, je les récompenserais, je les enrichirais en leur donnant des terres et d'autres gratifications.

« J'assisterais généralement tous les pauvres, et sur-tout les familles illustres que je saurais dans une véritable nécessité, quand elle ne serait pas un résultat de folles dépenses ; je leur donnerais des terres, des

---

(1) Expression de Saint-Evremont.

esclaves, des troupeaux. Je tiendrais un registre exact de mes bienfaits ; et quand je découvrirais quelque personnage de probité qui n'y serait point inscrit, je le ferais venir, et l'engagerais moi-même à m'exposer ses besoins.

« Je donnerais comme graces, les prisonniers faits sur les barbares, quelques charges peu importantes, l'intendance de mes revenus ; mais j'apporterais la plus grande attention dans le choix des magistrats et des juges.

« J'ajouterais aux distributions accoutumées, des libéralités extraordinaires (1).

« J'établirais à Rome des écoles de rhétorique, de grammaire, de médecine, de mathématiques, de mécanique, d'architecture. J'assignerais des fonds aux professeurs de toutes ces sciences, et même à un certain nombre d'élèves qui sortiraient de familles vertueuses et indigentes. J'indemniserais de leurs travaux des jurisconsultes qui exerceraient gratuitement leur profession (2)

---

(1) On en trouve cinq dans les médailles de cet empereur. (Bir, *numism. edit. Medional.* 1683, p. 324).

(2) Lamprid. loc. cit.

« J'irais souvent écouter les poëtes et les orateurs. J'aimerais beaucoup les gens de lettres ; j'appellerais à ma cour les plus distingués ; je les rendrais témoins de mes actions, pour les mettre à même de n'écrire que la vérité sur tout ce qui me concerne.

« Dans les occasions difficiles, je m'informerais de la conduite qu'ont tenue les plus habiles généraux de Rome ou des autres nations, et je réglerais la mienne sur ces modèles.

« J'acheverais les thermes magnifiques de Caracalla ; j'en bâtirais peut-être de nouveaux. Je rétablirais les monumens antiques qui menacent ruine ; j'ornerais la capitale du monde de plusieurs grandes statues ; on y verrait celles des meilleurs empereurs, avec des inscriptions et des colonnes de cuivre qui conserveraient la mémoire de leurs belles actions.

« — Voilà, sans doute, des projets aussi sages que magnifiques ; mais croyez-vous que leur exécution ne rencontre point d'obstacles ? —

« Quand il s'agit de faire le bien, le prince peut tout ce qu'il veut fermement. Pensez-vous que le peuple romain désavouerait ma

résistance même envers tout le corps du sénat, s'il m'adressait une demande injuste ? Me condamneriez-vous de refuser des honneurs dont je ne me croirais point digne (1) ?

« Autant j'affectionnerais les bons, autant je serais sévère pour les méchans. Je n'accorderais jamais de grace aux condamnés ; je ferais crucifier sur-le-champ, et dans la place publique, un esclave convaincu d'avoir vendu son crédit à prix d'argent.

« Toutes personnes d'une mauvaise réputation n'approcheraient jamais de moi, de ma femme, ni de ma mère, pas même pour les saluer. Je ne ferais, entre les coupables, aucune distinction d'amis ni de parens ; si cependant je me trouvais forcé de pardonner à ceux-ci, je les bannirais de ma présence ; l'intérêt de la république doit passer avant tout.

« Je détesterais sur-tout ceux qui volent dans l'administration de la justice ; ce sont les plus grands ennemis de l'empire. Je punirais sévèrement le secrétaire qui soumettrait au conseil un rapport infidèle. Je vou-

---

(1) C'est ce qu'il fit lorsque le sénat lui voulut donner le nom d'Antonin. (Lamprid. loc. cit. p. 117.)

drais pouvoir chasser et dépouiller entièrement tous ceux qui lui ressembleraient. Je ferais même crier publiquement que je réserverais le dernier supplice à l'homme coupable de ce crime, tel qu'un Arabinus (1).

« — Et que feriez-vous, si des rois étrangers sollicitaient vivement près de vous un emploi pour un homme indigne de votre confiance ?

« — Je ne voudrais point troubler par un refus la tranquillité de l'empire ; mais je veillerais tellement sur les actions du personnage, que j'aurais bientôt la preuve de ses malversations ; alors je ferais examiner sa conduite, et lui constituerais pour juges ses protecteurs mêmes.

« — Dans les choix que vous feriez par vous-même, ne vous tromperiez-vous jamais ?

---

(1) Septimus-Arabinus, qui en avait été accusé sous Héliogabale, et absous, mais qui ne laissait pas d'avoir toujours une très-mauvaise réputation, l'étant venu saluer avec les autres sénateurs, Alexien s'écria avec beaucoup de véhémence : « Quoi ! Arabinus non-seulement vit encore, mais il ose venir au sénat, peut-être même espère-t-il de moi quelque grace ! Il me prend donc pour un insensé ? » (Lamprid. p. 119).

« — Aux Dieux ne plaise que je me flatte d'être infaillible ! cependant je ne pense pas qu'il soit si facile de m'en imposer : j'aime à croire que, même dans ce dernier cas, mon erreur ne serait pas de longue durée, et alors je provoquerais moi-même toute la rigueur des lois (1) contre le coupable qui aurait abusé de ma confiance.

«—On perd souvent la réputation du prince par les discours insensés qu'on lui prête. —

« Je n'entretiendrais jamais personne en secret ; je verrais mes amis tous ensemble. Si je donnais ou si quelqu'un me demandait une audience particulière, je ne l'accorderais qu'en présence d'un homme de la plus grande intégrité (2).

« J'examinerais moi-même tout ce que je donnerais.

« Comme je n'aurais d'abord ni les connaissances ni l'expérience nécessaires pour faire de sages ordonnances, je n'en émettrais aucune que d'après l'avis de cinquante

(1) Alexandre-Sévère ne condamna jamais lui-même personne à mort. (Herod. l. 6, p. 575).

(2) Ulpien fut toujours présent aux audiences d'Alexandre-Sévère. (Lamprid. loc. cit.)

personnes habiles et sages, et de vingt jurisconsultes au moins. Dans les affaires militaires, je consulterais d'anciens officiers et des hommes versés dans la connaissance de l'histoire; les uns me donneraient le fruit de leur propre expérience, les autres me retraceraient la conduite des plus grands capitaines dans des occasions semblables. Je ne prononcerais jamais sur une affaire quelconque, sans l'avoir soumise à l'examen de mon conseil, qui m'en ferait un rapport préalable.

« Toute mon attention se porterait à bien juger le mérite des personnes, et à mettre chacun à sa place pour utiliser ses talens (1). Je ne voudrais pas que mes esclaves portassent des vêtemens autres que ceux de leur condition (2); mes affranchis ne déshonoreraient point l'ordre des chevaliers. Loin de confier aux eunuques des emplois importans, je les reléguerais auprès des femmes, et ne voudrais pas même en conserver un à mon service (3); il n'appartient pas à des

(1) *Jul. Maxim. August. vit.* p. 140.

(2) Lamprid. loc. cit.

(3) Les eunuques ont toujours causé du désordre dans les cours où ils ont eu quelque pouvoir.

valets infames de prononcer sur la vie des sénateurs, des consuls et des préfets.

« —Et quels moyens emploieriez-vous pour vous assurer des talens et de la probité des citoyens que vous élèveriez aux premiers emplois?

« —D'abord je n'accorderais ceux-ci ni par faveur, ni comme des graces; je ne les confierais qu'à ceux que j'en jugerais les plus capables, et qui me seraient désignés par le sénat. J'abolirais sur-tout la vénalité des charges; car il faut que celui qui en achète une, la vende. Je rougirais moi-même de l'en empêcher; ne pouvant le destituer sans injustice, je serais contraint de souffrir ses malversations sans les punir. Je regarde donc cette vénalité comme l'origine et le comble de tous les crimes. Les emplois publics doivent être le partage, non de ceux qui les recherchent, mais de ceux qui ne s'en chargent que par contrainte (1). Je voudrais acheter les bons magistrats, plutôt que d'en exiger des trésors.

« Lors donc que je voudrais donner à quel-

---

(1) Il fit préfet du prétoire, un citoyen qui s'était enfui pour ne point l'être.

qu'un le gouvernement d'une province, ou même d'autres emplois moins importans, je ferais afficher son nom, j'inviterais tous les citoyens à venir déclarer s'il a commis quelque crime, et sur-tout à le prouver ; car je décernerais la peine capitale contre un accusateur sans preuves. Je ne crois pas qu'on puisse moins faire pour s'assurer de ceux à qui l'on confie les biens et la vie des hommes.

« — Je ne doute nullement de l'efficacité de ces mesures ; mais il est des circonstances malheureuses et imprévues, des causes particulières de troubles contre lesquelles échoue toute la sagesse du prince et des meilleurs magistrats. Par exemple, une disette factice ou réelle, la corruption générale des mœurs...

« — Les troubles sont ordinairement le résultat d'une mauvaise administration ; ils naissent plus particulièrement dans les grandes villes où le peuple est malheureux. Je tâcherais de prévenir cet embarras, et je ferais abonder sur-tout à Rome, les denrées de première nécessité. A cet effet, je racheterais les bleds et les autres provisions que l'on dissipe maintenant avec une prodigalité sans exemple. Je donnerais aux mar-

chands de grandes immunités pour les engager à fournir abondamment les marchés. — Et vous les obligeriez à mettre leurs denrées à plus bas prix ? — Nullement. — Vous mécontenterez donc le peuple ? — J'aviserais aux moyens de les faire abonder, et le prix baissera de lui-même. Je suppose qu'on se plaigne de la cherté du bœuf et du porc ; je défendrais pendant quelque tems de tuer les veaux, les cochons de lait, les vaches et les truies pleines (1), et je réponds qu'en moins de deux ans le bœuf et le porc ne coûteraient pas le tiers de ce qu'on les aurait vendus auparavant (2).

« Je ferais des corps de toutes sortes de métiers, et constituerais à chacun d'eux des défenseurs.

« Je choisirais parmi les personnages consulaires, un certain nombre de magistrats pour composer le conseil du préfet. Enfin, je ne serais point invisible pour le peuple ; je lui parlerais souvent comme les anciens consuls.

(1) Les Romains en faisaient leurs délices. (Lamprid. p. 124).

(2) Tillemont, loc. cit.

« Quant aux mœurs publiques, je ne permettrais point aux deux sexes l'entrée des mêmes bains. Je ferais fermer toutes les écoles de corruption autorisées par des lois désastreuses, moyennant un tribut quelconque. Je bannirais du territoire de l'empire les femmes publiques et tous ceux qui professent ouvertement le vice.

« —En lui ôtant sa liberté, vous le rendriez beaucoup plus dangereux. — Je ne voudrais pas au moins que le trésor public fût souillé par le produit d'un impôt si honteux (1).

« Ne conviendrait-il pas d'affecter un vêtement particulier et distinctif à chaque ordre, à chaque dignité ? ce serait un moyen sûr pour reconnaître les esclaves séditieux. — Oui; mais il occasionnerait une infinité de disputes, et pourrait faire connaître aux esclaves que leur nombre est plus grand que celui des citoyens. — Je me contenterais alors de la distinction que la bande de pourpre met entre les sénateurs et les chevaliers (2).

---

(1) Alexien employa ce genre de revenus au rétablissement du cirque, de l'amphithéâtre et de quelques autres monumens publics.

(2) Les sénateurs la portaient plus large.

« Des attentions si paternelles et si multipliées ne pourraient manquer de produire les plus heureux effets sur le citoyen paisible ; mais les soldats . . . . — Sont le soutien de l'Etat ; j'en prendrais un plus grand soin que de moi-même. Je tiendrais des registres particuliers où seraient inscrits leurs noms, la date de leur enrôlement, les grades qu'ils auraient obtenus et à quelle recommandation ; enfin leurs bonnes ou mauvaises qualités. Quand je serais seul, je lirais ces registres, que je prendrais pour bâse de l'avancement des militaires (1).

« Je les visiterais dans leurs maladies et sous leurs tentes ; je leur donnerais des chariots pour les porter, et leur fournirais tout ce qui pourrait les soulager. Si leur guérison paraissait éloignée, je les ferais conduire soit à la ville, soit à la campagne, chez de bons pères de famille.

« Je paierais toute la dépense qu'ils auraient occasionnée, soit qu'ils recouvrassent la santé, soit qu'ils vinssent à succomber.

« J'examinerais leurs vivres ; j'écouterais les plaintes qu'ils m'adresseraient contre leurs officiers ; et quand ceux-ci se trouve-

(1) Tillemont, *ibid.*

raient coupables, je les punirais sévèrement et selon la gravité du délit. Je condamnerais au dernier supplice les tribuns qui en auraient exigé de l'argent.

« J'aimerais à voir les soldats bien équipés; je leur ferais des libéralités pécuniaires, persuadé que s'ils avaient quelque chose à perdre, ils craindraient davantage et seraient plus disposés à obéir.

« Au lieu de les obliger à porter en marche des vivres pour dix-sept jours, je leur en ferais trouver à tous les campemens; et si on s'avançait dans le pays ennemi, des mulets et des chameaux porteraient les provisions.

« Je distribuerais aux soldats et aux officiers des frontières, les terres prises sur l'ennemi; la défense de leur propre bien leur donnerait plus de vigilance et de courage. Je leur fournirais des animaux et des esclaves pour cultiver ces terres; elles passeraient même à leurs héritiers, pourvu toutefois que ceux-ci portassent aussi les armes.

« Mais, d'un autre côté, j'exigerais des troupes le respect, l'obéissance et l'observation la plus exacte de la discipline (1). Je

---

(1) Dion. Cas. l. 80, p. 918.

réprimerais l'insolence des soldats et je punirais leurs fautes avec une sévérité inflexible. Je casserais même des légions entières si l'ordre public l'exigeait (1). »

La nuit qui approchait, mit fin à cette conversation. Heureuse Rome! plus heureux prince! un nouveau Titus est promis au monde.

LETTRE L.

ULPIEN A SABINUS,

Sur les gardes prétoriennes.

Vous me demandez, autant pour l'intérêt de l'histoire que vous écrivez, que pour celui du parti auquel vous êtes attaché, des détails sur les gardes prétoriennes. Préfet du prétoire sous Sévère, à l'époque de la régénération de ce corps, nul ne peut mieux vous instruire que moi-même. Mais le dois-je? oui sans doute; l'amitié qui nous unit ne

---

(1) On prétend que personne n'avait osé le faire depuis Jules-César. (Lamprid. loc. cit.)

connaît point de réserve, et le but que nous nous proposons chacun séparément est le même. Je me borne d'ailleurs à rassembler des faits historiques dont le rapprochement vous était aussi facile qu'à moi-même, et à présenter des considérations morales dont l'habitude vous est encore plus familière.

Auguste fut le premier qui s'investit, dans Rome, d'un corps militaire toujours prêt à soutenir ses volontés. Il ignorait qu'il est une puissance morale bien plus forte que celle des armes, je veux dire la puissance de l'opinion, que les hommes habiles savent former au lieu d'en recevoir la loi. Ce dernier parti est non-seulement le plus honorable et le plus généreux, il est encore le plus sûr; car la puissance du glaive est aléatoire; mais l'opinion une fois établie, devient une espèce de talisman et d'égide. Tel est le caractère de l'esprit humain : impétueux d'abord dans ses résistances, il ne l'est pas moins ensuite dans ses préventions favorables.

L'empire établi sur l'opinion subjuguée, est donc plus durable.

Auguste avait bien senti que cent mille hommes de troupes réglées, contiendraient

sous un joug despotique dix millions de sujets, et qu'un corps de dix ou quinze mille gardes suffirait pour imprimer la terreur à la populace nombreuse d'une capitale immense (1). Mais ce qu'il n'avait point vu, ou plutôt ce qu'il s'était dissimulé, c'est que l'empereur serait à son tour dans la dépendance de ce corps, qui rapporterait dans le palais même l'épouvante semée dans la ville.

Comme alors il restait encore quelques vestiges de la liberté mourante (2), il n'osa point montrer tout-à-coup aux Romains ces cohortes formidables. Il les forma et les augmenta par degrés : elles s'élevaient alors à dix mille hommes (3) ; mais il n'en retint à Rome que trois cohortes, le reste stationnait en Italie dans les villes voisines.

Tibère, soit par mépris pour les institutions de son prédécesseur, soit qu'il voulût tenter une dernière expérience sur la pa-

---

(1) Gibb. I. 298.

(2) Tacit. Ann. l. I.

(3) *Vid.* Dion; Tacit. Just. Lips. *de magnitud. rom.* I et 4. Vitellius est le premier qui porta leur nombre à seize mille.

tience romaine, soit plutôt qu'il voulût détruire jusqu'à la dernière ombre de la liberté, et montrer de toute part le front menaçant et inexpugnable de la tyrannie, appela toutes les cohortes prétoriennes dans Rome, où il leur assigna un camp (1) fortifié, et qui, par sa situation, commande à toute la ville (2).

C'est là que, dans les guerres civiles, les prétoriens ont soutenu un assaut (3). C'est de là que les aigles se sont si souvent élancées sur les citoyens, en tout tems leur victime et leur proie. C'est de là que des rugissemens séditieux ont si souvent fait trembler le sénat et le palais. C'est là qu'on a marchandé et vendu l'empire. C'est là que tant d'empereurs immolés, triste exemple de la fatalité et du retour des choses humaines, ont démontré par leur fin déplorable, combien étaient faux les calculs de la politique d'Auguste.

---

(1) Sur le sommet des monts Quirinal et Viminal. (*Vid. Nardini. Rom. antiq.* p. 174.)

(2) Tacit. Ann. l. 4, 2. Suelon. *in Tiber.* c. 37. Dion Cass. l. 57, p. 867.

(3) Contre les troupes de Vespasien. (*Vid.* Tacit. Hist. 3, 84.)

On eut recours à un remède pire que le mal même. Pour les contenir, on imagina de les corrompre.

Ce fut par des libéralités qu'on acheta leurs cris ou leur silence. En usant de cette misérable ressource, on ne vit pas que c'était redoubler la fièvre de l'insubordination, et pousser par l'aspect d'une nouvelle proie, à de nouveaux crimes.

Sylla (1) et César furent les premiers qui, par des prodigalités insensées, ou plutôt intéressées, jetèrent dans l'ame des soldats une avidité qu'ils ne connaissaient pas dans les beaux tems de la république.

Auguste laissa, par son testament, mille sesterces (200 liv.) à chaque prétorien, et trois cents (60 l.) à chaque légionnaire (2).

Claude leur donna, à son avénement, treize mille cinq cents sesterces (3). Le sage Marc-Aurèle poussa la libéralité jusqu'à dix-

---

(1) Sylla donna les terres des citoyens aux soldats, et il les rendit avides pour jamais ; car dès ce moment il n'y eut plus un homme de guerre qui n'attendît une occasion qui pût mettre les biens de ses concitoyens entre ses mains. (Montesq. *Grand. des Rom.*)

(2) Tacit. Ann. l. I.

(3) 2,700 liv.

huit mille sesterces (1) par tête. Adrien se plaignait que la promotion d'un César lui avait coûté 280,000,000 sesterces (2) Enfin lorsque dans ces derniers tems, l'empire fut mis à l'encan, il fut acheté au prix de 350,000,000 sesterces (3).

Cette vénalité, le séjour des prétoriens au centre de la corruption, le spectacle des mœurs du palais, le relâchement de la discipline militaire, formèrent de ce corps une troupe aussi lâche qu'avide. Forte seulement contre les bons citoyens et les gens vertueux, elle n'a presque jamais soutenu l'effort des légions rivales.

J'ai vu ce corps, souillé du meurtre de Pertinax, cassé par Sévère, sans résistance. Avant d'entrer dans Rome, il feignit d'avoir intention de les conserver, et ordonna qu'ils vinssent sans armes (4) prêter serment. Ils se rendirent à son camp; mais à peine furent-

---

(1) 3,600 liv.

(2) 56,000,000 liv.

(3) 70,000,000 liv.

(4) Selon l'usage de la discipline romaine, le soldat ne s'armait que dans les occasions nécessaires : ainsi cet ordre n'avait rien d'extraordinaire.

ils rangés aux pieds du tribunal, qu'ils se virent entourés par les légions d'Illyrie. J'entendis Sévère leur reprocher tous leurs crimes, l'assassinat du vertueux Pertinax, la vente de l'empire, la lâcheté même avec laquelle ils avaient trahi Julianus.

Après ces mots, il les cassa ignominieusement ; et leur faisant grace de la vie, leur défendit d'approcher de Rome à plus de cent milles. Je vis alors ces prétoriens naguère si fiers et séditieux, baisser un front avili ; et plus humiliés que ceux qui passèrent sous les fourches Caudines, n'opposer aucune résistance, remettre leurs épées, leurs décorations ; et, la rage dans le cœur, la lâcheté sur le visage, se retirer dépouillés, à demi-nus, chargés de honte. Cependant leur camp avait été occupé par d'autres légions.

Composées pour la plupart de barbares ou de Romains qui en ont pris les mœurs, ces légions offrent à Rome un autre spectacle d'épouvante. Ignorant nos mœurs, prêtes à la violence, et l'outrage à la bouche, d'un aspect hideux et d'une taille gigantesque, ces nouveaux prétoriens ont été bientôt plus corrompus que les premiers ; ils seront encore plus cruels.

Leur orgueil s'accroît du sentiment de leur force, et leur avidité s'augmentera de nos propres largesses. La personne du prince, l'autorité du sénat, le trésor public, le siége de l'empire, tout est entre leurs mains.

Il faut souvent que je ferme les yeux sur leur conduite, et les oreilles aux plaintes publiques. Quelle situation! je suis obligé de mêler les caresses à des ordres, et de tempérer les châtimens par des récompenses. Quelle conduite pour un magistrat et pour un chef militaire! Souvent je m'arme de sévérité; je suis prêt à frapper les coupables; un ordre particulier de l'empereur, ou la crainte même qu'il ressent, les absout. Ils voient de trop près l'intérieur du palais. Comment respecteraient-ils celui qui ne se respecte pas lui-même! Il faudrait que l'empereur, semblable à la Divinité, fût reculé dans un sanctuaire obscur, impénétrable. L'invisibilité ou la distance enfantent une terreur religieuse; mais ici on ne prend pas même la peine de cacher les vices. La cour d'Héliogabale est un mélange de prostituées et d'histrions auxquels le prince se livre. Ces débauches frappent et offensent tous les yeux: comment punir le prétorien

qui les imite? Leur camp est rempli de danseuses et de courtisanes. Toute la recherche du luxe s'y est introduite; l'or, l'argent brillent sur leurs armes; quelques-uns portent des pierreries, tous des anneaux d'or. Leurs mœurs se composent à-la-fois de celles des histrions et des gladiateurs; c'est un mélange de mollesse et de férocité qui fait horreur.

Des pressentimens sinistres semblent m'avertir : je ne présage que malheurs. Soit habitude des pensées les plus sombres, soit retour sur le passé, je ne puis me distraire de ces augures. Cette nuit, était-ce la suite de ces idées, était-ce un avis des Dieux, je rêvais qu'ils se baignaient dans mon sang, qu'ils s'élançaient ensuite sur Alexien .... Je m'éveillai. O Dieux! m'écriai-je, ne prenez que moi pour victime, et conservez à l'empire un libérateur.

LETTRE LI.

GORDIUS A CYNISCA.

Luxe intérieur d'Héliogabale.

J'ai oublié de vous parler du luxe intérieur d'Héliogabale, de ses vêtemens, de ses banquets. Vous voulez que je répare cet oubli ; je vais satisfaire votre curiosité.

Il ceint, dans ses appartemens, le diadême oriental, qui choquerait en public les yeux des Romains. La robe ignominieuse dont on affublait les dissipateurs dans les beaux tems de la république, est sa parure de prédilection (1). Jamais il ne porta deux fois de suite les mêmes ornemens, quelle que fût d'ailleurs leur richesse. L'or et l'ivoire lui paraissant une matière trop commune, il prodigue par-tout les pierreries ; elles surchargent ses tuniques déja chargées d'or; il se plaint d'être accablé du poids de leur magnificence ; elles étincèlent même sur son char.

(1) Crevier, Hist. des emp. t. 9, l. 23, p. 444 et 445.

Lorsqu'il sort, on sème sur son passage des paillettes d'or et d'argent. Les camées des plus habiles artistes servent à rehausser ses brodequins ; ses lits sont d'argent massif.

Il n'a jamais dépensé pour son souper, moins de cent mille sesterces (1), et quelquefois le triple.

Il vient de proposer un prix pour celui qui inventera un ragoût inconnu. L'artiste recevra une robe de soie de la plus rare valeur ; au surplus, si le mets n'est point agréé, l'inventeur sera condamné à ne rien manger autre chose, jusqu'à ce que son génie ait fait une découverte plus heureuse.

On servit hier au souper, des plats remplis de foie de surmulets, de cervelles de grives et d'oiseaux étrangers, de têtes de perroquets, de faisans et de paons. C'est un de ses repas les plus mesquins ; car il nourrit ses chiens avec des foies d'oies, et les lions de sa ménagerie avec des perroquets et des faisans.

Lorsqu'il se trouve près de la mer, il ne mange pas de poissons ; mais lorsqu'il en est très-éloigné dans les terres, il fait venir des

---

(1) 20,000 liv.

poissons à grands frais. Il nourrit un village entier avec des laitances de murènes.

En un mot, le prix seul et la rareté des mets éveillent son goût et ses appétits.

A Rome, ses repas sont divisés en cinq services, ou plutôt en festins qui ont lieu dans cinq maisons d'amis, différentes et situées dans des quartiers opposés ; chacune doit fournir et varier la table. C'est ainsi que toute la durée du jour est celle d'un long repas.

Les personnages les plus distingués sont appelés à ses débauches. Héliogabale jouit de l'embarras de ces graves personnages ; il les force de vider des coupes nombreuses, et les renvoie gorgés et ivres. Par un jeu cruel, il fait souffrir le tourment de la faim et de la soif aux parasites ; on couvre devant eux la table de mets et de vases figurés en ivoire, en cire, en bois peints. Il se plaît aussi à les accabler du poids des couronnes et des guirlandes. J'en ai vu hier qui étaient ensevelis sous des monceaux de violettes ; trois de ces malheureux y furent étouffés.

Par une magnificence déréglée, au lieu de ces menues choses que les convives emportent au dessert, il leur fait présent d'eunu-

ques, de chevaux, de chars (1), de mille pièces d'or, de cent livres pesant d'argent.

Chacun se dispute ces dons; lui cependant rit des coups que l'on se porte. C'est ainsi que, dans ses largesses au peuple, au lieu de distribuer de la monnaie, il expose au pillage des bœufs gras, des chameaux, des ânes, des cerfs. La mêlée que ce pillage occasionne, est pour lui un spectacle d'autant plus divertissant, qu'il y a plus de monde de blessé; car l'esprit de cruauté semble présider à toutes ses folies.

LETTRE LII.

PAULUS A MAMMÉE.

Economie d'Alexien.

ALEXIEN vous renvoie une partie de l'argent destiné aux frais de sa table.

On y sert, comme dans la maison du père de famille, les mets réchauffés de la veille

---

(1) On se rappelle qu'un surintendant en France fit servir au dessert, des bassins remplis de louis d'or, dont les convives et même des gens de la cour remplirent leurs poches.

et déjà entamés : tandis qu'on étale des sangliers entiers sur les tables des particuliers, une moitié suffit à la sienne. Il a coutume de dire en riant, que la moitié a les mêmes parties que le tout (1).

L'exemple de cette frugalité devient d'autant plus rare et plus nécessaire, que le luxe le plus insensé, les prodigalités les plus scandaleuses sont autorisées par celui des premiers personnages; on met à un cuisinier le prix que coûtait autrefois la pompe du triomphe (2). Un poisson est quelquefois aussi cher que le cuisinier même ; et de tous les esclaves, on n'estime que celui qui ruine le plus habilement son maître.

Non, l'exemple d'Alexien ne sera point perdu : sa modération sera plus puissante que les lois ; un jour la déférence et l'envie de lui plaire, enfanteront une honorable émulation ; et la réforme, que peut-être n'obtiendrait pas la sévérité des peines, sera l'ouvrage de l'imitation (3).

Ce n'est point avec violence qu'il faut

---

(1) Suet. *in Tiber.* c. 34.
(2) Plin. liv. 9, c. 17.
(3) Tacit. *in Vespas.*

attaquer le luxe. Tibère, tout redoutable qu'il était, n'osa le faire (1). C'est alors qu'on verrait se déchaîner cette foule d'accusateurs avides, toujours prêts à s'enrichir des dépouilles de ceux qu'ils dénoncent.

Comment ramener la sainteté des mœurs antiques, et jusqu'où ne s'étendrait point cette réforme? Les vices sont adultes, invétérés; ils résisteraient, et on ne ferait que manifester l'impuissance des lois. Qu'ont produit les lois de nos ancêtres, les lois d'Auguste? le tems, le mépris même en ont triomphé. Si l'on vit autrefois fleurir la frugalité, c'est que nos désirs étaient bornés; c'est que nous étions citoyens d'une seule ville; et même alors que nous fûmes maîtres de l'Italie, nos passions ne rencontraient pas d'aussi vastes alimens. Mais depuis les guerres étrangères, nous avons dévoré le monde; et depuis les guerres civiles, les Romains se dévorent eux-mêmes. Le mal est aujourd'hui au-dessus du remède: ce luxe enfin alimente une partie de l'empire. Sans les tribus étrangères, l'Italie ne subsisterait pas. Souvent la subsistance du peuple ro-

(1) Tacit. *in Tiber.*

main flotte à la merci des ondes. Ce n'est donc que par des moyens insensibles et lents, par ceux de la modération et de la vigilance, que l'on préparera cette révolution. Attendons que l'honneur opère sur nous, la nécessité sur les pauvres, la satiété sur les riches (1).

Le luxe ruineux de la table, qui s'est rallumé de nos jours avec fureur, se développa à la suite des proscriptions, lorsque les fortunes eurent passé dans un petit nombre de mains. Après avoir étendu ses ravages dans toutes les conditions depuis le règne d'Auguste jusqu'à celui de Galba, il cessa tout-à-coup sous le règne de Trajan. La même circonstance doit amener la même révolution.

---

(1) Tacit. Annal. l. 3, p. 86.

LETTRE LIII.

ULPIEN A MAMMÉE.

Divisions prêtes à éclater.

L'orage se forme : la mort de Sylvinus à jamais regrettable, semble m'avertir du sort qui m'est réservé.

Je ne le crains point, car le plus affreux tyran ne peut donner que la mort. Je l'avoue cependant, je serais malheureux d'expirer avant la tyrannie. Je veux me réserver pour l'élévation d'Alexien ; c'est lorsque Rome sera libre et heureuse, que j'aurai assez vécu.

Héliogabale commence à se repentir de l'adoption d'Alexien ; il veut présider lui-même à son éducation. Vous sentez quels doivent être les principes d'une éducation dirigée par Héliogabale. Vous connaissez de lui ce mot affreux : « Qu'il craignait d'avoir des fils de peur qu'ils ne fussent vertueux. »

Il a commencé par associer Alexien aux fonctions du sacerdoce, qu'il a exercées au-

trefois à Ephèse. Mais lorsqu'il a voulu lui faire exécuter des danses indécentes et lascives, et l'inviter à ses plaisirs impurs, il a vu le front d'Alexien se couvrir d'une noble rougeur; il a rencontré une vertueuse résistance.

Furieux de ce qu'il appelle une insulte, une rébellion à ses ordres, il a accusé tous les instituteurs d'Alexien de le pervertir. Vous me le perdez, disait-il d'un ton qui aurait arraché le rire, si l'on n'eût frémi d'indignation; vous me le perdez, vous en faites un homme de bien.

Un messager de l'empereur entre chez moi: j'interromps ma lettre. Que veut-il?... O Mammée! ô Alexien! n'abandonnez point l'empire; c'est à vous de le sauver.

LETTRE LIV.

SABINUS A ULPIEN.

Castration de plusieurs Romains libres.

Je n'ajouterai aucune réflexion au trait inoui dont je vous garantis l'authenticité.

Un ministre a ordonné la castration de

cent Romains libres, dont quelques-uns sont mariés et même pères de famille ; et le ministre a donné cet ordre afin que sa fille, le jour de son mariage, fût servie par des eunuques comme les reines de l'orient (1).

LETTRE LV.

GORDIUS A CYNISCA.

Pressentimens sinistres d'Héliogabale.

Héliogabale semble avoir quelque pressentiment de sa fin prochaine ; il paraît vouloir la prévenir en l'avançant lui-même. Il étend la magnificence de son luxe jusque sur les instrumens et le genre de mort qu'il se destine ; il s'est fait apporter des cordons de soie teints des plus fines couleurs, pour s'étrangler ; des épées à lames d'or enrichies de pierreries, pour s'égorger ; des vases du plus grand prix, pour y boire le poison. Il a

(1) C'est, dit Gibbon, l'acte le plus cruel et le plus hardi du despotisme. Il fut commis par Plautien, ministre de Sévère. (*Vid.* Dion. l. 77, p. 1271).

même fait construire une tour très-élevée ; mais craignant de finir ses jours par un supplice que pourraient partager des scélérats vulgaires, et voulant porter jusque dans les apprêts de sa mort, du luxe et de la recherche, il a fait paver avec des pierres précieuses le sol sur lequel il doit se précipiter.

Il pourrait s'épargner d'aussi folles dépenses ; la fin qui l'attend sera plus prompte encore qu'il n'imagine, plus commune et plus digne de lui.

LETTRE LVI.

ULPIEN A MAMMÉE,

En lui annonçant sa destitution.

L'EMPEREUR m'ordonne de me retirer. Il m'a destitué de toutes mes charges ; mais il n'a point détruit notre projet, puisque vous le continuez. Vous veillez, ainsi qu'un génie tutélaire, sur Alexien.

Redoublez de précautions et de soins ; ne souffrez point que des officiers étrangers approchent de lui. Que ses alimens ne soient

préparés et présentés que par des mains fidelles.

Que Mœsa vous seconde. Son œil pénétrant, exercé depuis long-tems à percer les intrigues des cours, démêlera, déconcertera facilement les trames d'un ennemi presque enfant, vain, indiscret, léger, et divulguant lui-même ses projets avant d'avoir eu le tems de les mûrir.

Continuez de répandre vos largesses parmi les soldats; ajoutez-y encore. Ils haïssent Héliogabale parce qu'ils le méprisent. Ces sentimens se sont développés et accrus avec ses excès. La simplicité et la vertu d'Alexien leur sont chères. Héliogabale, en persécutant ce dernier, ne fait que le servir.

LETTRE LVII.

GORDIUS A CYNISCA.

Le prodige.

On raconte une espèce de prodige assez singulier et dont je crois devoir vous faire part.

Un inconnu a paru dernièrement sous le

nom d'*Alexandre-le-Grand*, dont il portait les traits, et dont il empruntait l'équipage et l'armure : quatre cents hommes couverts de la dépouille des fauves, des thyrses à la main, accompagnaient sa marche triomphale, en formant autour de lui des danses et des pantomimes. Ce cortège extraordinaire s'est montré d'abord sur les rives du Danube, sans que l'on sache de quelle manière ni avec quelles circonstances. Le personnage a traversé en pompe la Mœsie et la Thrace jusqu'à Byzance, sans offenser personne et sans que sa marche fût interrompue par aucun obstacle. En effet, soldats, officiers, magistrats, préfets, nul n'a tenté de l'arrêter ; tous, au contraire, se sont empressés de lui préparer des logemens et des vivres en abondance ; par-tout il reçoit un accueil favorable et des honneurs dignes du conquérant qu'il représente. Déclarant qu'il voulait aller en Asie, on lui fait une conduite solennelle jusqu'à Byzance : il passe sur des vaisseaux à Chalcédoine ; et là, après un sacrifice nocturne, où il enterra, dit-on, un cheval de bois, il a disparu avec toute sa suite.

Le peuple frivole s'extasie sur le merveilleux de ce prodige; mais des observateurs plus

profonds ne voient dans cette apparition, que les tentatives d'une politique secrète, qui cherche à sonder les esprits pour les préparer à des événemens bien plus importans.

LETTRE LVIII.

PREMIER BILLET.

SABINUS A ULPIEN.

Troubles de Rome.

J'ÉCRIS au milieu du tumulte : il règne dans toute la ville. Selon vos ordres, je me transporte par-tout et j'observe.

Le palais est désert. Héliogabale s'est retiré dans ses jardins à une extrémité de la ville. Il avait tenté inutilement de faire assassiner ou noyer dans le bain le nouveau César. Las de ses entreprises furtives et toujours déconcertées, il éclate enfin.

Il vient d'expédier deux ordres, l'un au sénat, et l'autre aux prétoriens, par lesquels il les oblige à dépouiller Alexien du titre de César. Des meurtriers doivent au même instant le frapper.

LETTRE LIX.

SECOND BILLET.

SABINUS A ULPIEN.

Sur le même sujet.

J'ARRIVE du sénat. Il n'a répondu aux ordres de l'empereur que par le silence ; ce sont ses seules armes. On attend que les prétoriens se soient déclarés ; leur parti, quel qu'il soit, sera celui du sénat.

LETTRE LX.

TROISIÈME BILLET.

SABINUS A ULPIEN.

Commencement de la révolution du camp des prétoriens.

LA vertu l'emporte ; les soldats viennent de se déclarer. Des émissaires d'Héliogabale renversaient déjà les statues d'Alexandre. A cette vue, à leurs discours, comme si cet outrage se fût adressé à elles-mêmes, les troupes éclatent en cris d'improbation. Ces

cris se changent bientôt en imprécations contre Héliogabale. La fureur s'accroît; on court aux armes. J'excite leurs transports; je les dirige; je les sépare en deux bandes, dont l'une, à la tête de laquelle je marche, vole défendre ou plutôt proclamer Alexien; l'autre se précipite aux jardins où l'indigne empereur était renfermé.

Mammée et Mœsa protégeaient déjà Alexien de leur vertu et de leur courage. Une troupe fidelle et nombreuse les entoure: les voyant en sûreté, je leur donne le conseil de se rendre au camp, et nous marchons vers Héliogabale.

Il attendait dans une sécurité profonde, l'exécution de ses ordres. Ignorant ce qui se passait, il ne songeait qu'à de nouveaux plaisirs, et se préparait à briller et à remporter le prix dans une course de chars.

Dès qu'il entendit le bruit des armes, il courut se cacher, et détacha à notre rencontre Antiochianus, un des préfets du prétoire. Antiochianus voulut parler, et ne put se faire entendre dans le tumulte. Nous exigeâmes à grands cris et en brandissant nos glaives, qu'Héliogabale se rendît au camp.

Il parut humilié et tremblant, et nous

suivit. Je pouvais d'un mot, d'un signe, terminer sa misérable vie; mais je me rappelai vos ordres, qu'il ne fallait point déshonorer par un assassinat la plus belle des causes; qu'il était sur-tout utile et nécessaire, ne fût-ce que pour l'intérêt de son successeur, d'apprendre aux soldats à respecter la personne de leur prince, même indigne; que cet exemple de licence une fois consacré par les meilleurs citoyens, pourrait devenir par la suite fatal aux bons comme aux méchans; qu'en un mot il fallait employer le glaive de la loi et non celui de l'homicide.

Je sauvai donc Héliogabale en cet instant; et l'avouerai-je? malgré moi, par respect seulement pour votre vertu.

Arrivés au camp, je continuai de le protéger contre la fureur des prétoriens. Que voulez-vous, leur dit-il tout pâle et en balbutiant? Et mille voix: « Que tu chasses du palais impérial les gitons, les prostitués, les histrions, les cochers, les gladiateurs. » Et l'empereur pleurant: « Ils seront chassés tous; mais laissez-moi le seul Hiéroclès; » et découvrant son sein: « Frappez, immolez-moi plutôt. »

Il apprend alors que l'infame Hiéroclès n'est plus. A cette nouvelle, Héliogabale tombe sans connaissance, et je saisis ce moment pour le faire reporter dans le palais.

Les prétoriens alors d'environner leurs officiers avec respect, de leur recommander la gloire de l'empire en confiant Alexandre à leurs soins et à leur surveillance. Mais on s'aperçoit que le sage Ulpien manque au milieu d'eux : on l'appelle à grands cris. C'est lui, lui seul qui peut servir de génie tutélaire au jeune César. Alexien, quel heureux présage ! verse à ce nom des pleurs d'attendrissement, et charge des officiers de vous ramener dans le palais en vous reportant tous les titres de la place que vous y avez occupée.

Venez, achevez votre ouvrage.

LETTRE LXI.

GORDIUS A SABINUS.

Catastrophe.

Revenez à Rome : Héliogabale vous avait puni par l'exil, de lui avoir sauvé la vie ; son ingratitude et sa perfidie ont reçu leur juste châtiment. Alexandre règne.

La réconciliation de l'empereur avec le nouveau César, n'a duré qu'autant que sa crainte. Sa haine même s'était accrue par les dangers qu'il avait courus ; c'était avoir désigné aux poignards Alexandre, que de l'avoir désigné à l'empire.

Le jour où Héliogabale devait prendre possession du consulat avec le jeune César, et aller avec lui en pompe au sénat, et de là au capitole, il refusa long-tems de remplir ce cérémonial indispensable. Enfin sa mère et son aïeule, en lui montrant une sédition des soldats prête à éclater, s'il s'opiniâtrait à témoigner une aversion si marquée pour son collègue, obtinrent de lui sur le midi,

qu'il se revêtît de la prétexte, et qu'il se rendît au sénat.

Mais il n'y eut pas moyen de l'engager à aller au capitole ; et il fallut que le préfet de la ville offrît les sacrifices dans lesquels, en ce jour solennel, devait intervenir le ministère des consuls.

Héliogabale n'était occupé que de la pensée de faire tuer Alexandre ; et craignant qu'après sa mort le sénat ne se déterminât à le remplacer par un autre choix, et n'élût un empereur, il envoya sur-le-champ ordre à tous les sénateurs de sortir de Rome.

Depuis long-tems il s'était accoutumé à mépriser cet auguste corps, qui faisait la gloire de l'empire, et il traitait communément chacun de ses membres, d'esclaves travestis en grands personnages.

Mais il ne put sur les prétoriens ce qu'il avait osé sur le sénat : il eut alors recours à l'arme de la faiblesse, à la ruse. Il fit répandre le bruit de la mort d'Alexandre. A cette nouvelle tout le camp se révolte. On se persuade qu'Alexandre a été victime d'un nouveau complot : la présence seule de ce jeune héros les désarme et rétablit le calme. Mille applaudissemens éclatent alors ; mille voix

prononcent son nom avec éloge sans y mêler celui d'Héliogabale, qui assiste au triomphe d'un rival. Ce spectacle indigne et inquiète à-la-fois l'empereur : il oublie un instant sa faiblesse pour ne songer qu'à son ressentiment. Il ordonne d'arrêter quelques-uns des chefs : cet ordre fut le signal d'un combat et de sa perte.

Quelques soldats se disposaient à obéir; mais la plus grande partie d'entr'eux se déclare contre le prince. On vit alors des femmes échauffer et redoubler le tumulte : d'un côté paraissait Mammée défendant Alexien; de l'autre, Soémis embrassant Héliogabale.

Le désordre est au comble; mais la partie n'était point égale, ni par le nombre des soldats, ni par l'intérêt de la cause. Héliogabale se trahit et s'abandonne lui-même; il prend la fuite; il se cache dans un égoût, digne réceptacle d'un tel monstre.

Cependant on avait déjà massacré les ministres et les complices de ses débauches. On le découvre enfin; il expire sous mille coups.

Son corps, après avoir été traîné dans toutes les rues de Rome, et déchiré par une populace en fureur, fut jeté dans le Tibre.

Le sénat a effacé son nom des fastes, et dévoué sa mémoire à une infamie éternelle.

Alexandre vient de monter sur le trône impérial où les prétoriens l'ont élevé ; et le sénat, qui ne peut distribuer que des titres et des pouvoirs, les lui a prodigués tous dans le même jour.

La modestie d'Alexandre en a souffert ; il a reporté même une partie de cet éclat sur le conseil que préside le respectable Ulpien.

Déjà de vils courtisans saluaient l'empereur du titre de maître ; il l'a rejeté avec indignation, et a achevé de se concilier tous les cœurs en refusant de ceindre le diadême.

Fin de la troisième et dernière partie.

OUVRAGES nouvellement publiés chez DENTU, *Imprimeur-Libraire, Palais du Tribunat, galeries de bois*, n°. 240.

Voyage de la Troade, fait dans les années 1786 et 1787, par J. B. Lechevalier, Membre de la Société des sciences et arts de Paris; du Lycée de Caen, des Académies d'Edimbourg, de Gottingue, de Cassel et de Madrid : troisième édition, revue, corrigée et considérablement augmentée. Trois vol. in-8°. ornés d'un Atlas de trente-sept planches, gravées par les premiers artistes, avec l'analyse raisonnée de toutes les Vues, Cartes, Plans et Médailles, formant 16 pages d'impression sur papier Jésus.
Papier carré fin d'Auvergne, de 20 livres, Prix 25 fr.
Papier double, façon Hollande, premières épreuves, 36 fr.
Papier grand-raisin double superfin vélin, de Lagarde et Raffy, dont il n'a été tiré que ving-cinq exemplaires, figures avant la lettre, cartonnés à la *Bradel*, 66 fr.

Voyage de la Propontide et du Pont-Euxin, par le même, 2 vol. in-8.° sur papier carré fin d'Auvergne, caractères cicéro *Didot*; orné de six belles cartes, 7 f. 50 c.
Papier vélin, 12 f. *Idem*, avec les Cartes enluminées, 18 f.

Voyages d'Alexandre Mackenzie, dans l'intérieur de l'Amérique septentrionale; faits en 1789, 1792 et 1793; le premier de Montréal au fort Chipiouyan et à la mer Glaciale; le second du fort Chipiouyan jusqu'aux bords de l'Océan Pacifique, précédés d'un tableau historique et politique sur le commerce des pelleteries dans le Canada; traduit de l'anglais, par J. B. *Castéra*, avec des notes et un itinéraire tirés en partie des papiers du vice-amiral *Bougainville*; 3 forts vol. in-8°. sur carré fin, ornés du portrait de l'auteur, et de trois grandes cartes gravées par B. *Tardieu*, revues et corrigées par M. *Buache*, membre de l'Institut national de France, 16 f.
Idem, papier vélin d'Annonay, 32 f.

Faune Parisienne, (INSECTES) ou abrégé de l'histoire des Insectes des environs de Paris, d'après la méthode de Fabricius, contenant la description d'un grand nombre d'espèces et de genres nouveaux; précédé d'un discours renfermant un abrégé d'Entomologie et une introduction aux principales méthodes; par C. A. *Walckenaer*, de plusieurs sociétés savantes, 2 vol. in-8°. accompagnés de planches gravées en taille douce. Prix 10 fr.

Le Valet du Fermier, poëme champêtre; par Robert Bloomfield, traduit de l'anglais par A***; 1 vol. in-12,

sur papier carré fin d'Augoulême, orné de dix jolies gravures, 2 f. 50 c. *Idem*, papier velin d'Annonay, 5 f.

Les Abdérites, ouvrage historique et critique, suivis de la Salamandre et la Statue; traduit de l'allemand de Wiéland, 3 vol. in-8°. sur carré fin d'Auvergne, 9 f.

Idem, papier vélin d'Annonay, 18 f.

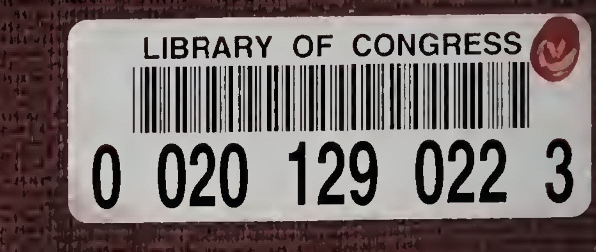
Vie Polémique de Voltaire, et histoire de ses proscriptions; suivie des pièces justificatives, par G *** Y; 1 v. in-8°. 4 f. *Idem*, papier vélin, 8 f.

Soirées de Ferney, ou Confidences de Voltaire, recueillies et publiées par un ami de ce grand homme, 1 vol. in-8°. 3 f. *Idem*, papier vélin, 6 f.

Ces deux ouvrages n'ont été tirés qu'à un très-petit nombre d'exemplaires.

Armand et Angéla, roman original, 4 vol. in-12, ornés de jolies gravures, 7 f. 50 c.

Ladouski et Floriska, *ou* les Mines de Cracovie, *roman polonais*, par L ***, 4 vol. in-12, ornés de jolies gravures, 6 f.


LIBRARY OF CONGRESS
0 020 129 022 3